

LES

VAILLANTS & LES FORTS



Esquisses psychologiques contemporaines

OUVRAGES DE LA MÊME SÉRIE

Grand in-8°, de 240 pages.

VOYAGES & AVENTURES

P'TIT MALGACHE, par Paul CROISET.

MÉMOIRES D'UN ESCLAVE, par Louis LE CONTE.

A TRAVERS LA HAUTE ASIE, par M. DE KADENOLE.

L'ODYSSÉE DE JEAN LANGUILLE, par M. DE KADENOLE.

ÉTUDES HISTORIQUES & BIOGRAPHIQUES

LES GRANDES FIGURES DE L'ANGLETERRE CATHOLIQUE, par Pierre LEMOYNE.

VICTIMES ET BOURREAUX, *Récits historiques dédiés à la jeunesse*, par Jean LAUR.

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION, *Mémoires inédits*, par Mme DE R***.

LE BAPTISTÈRE DE REIMS, par Pierre LEMOYNE.

LES VAILLANTS ET LES FORTS, *Esquisses psychologiques contemporaines*, par Pierre LEMOYNE.

A TRAVERS NOTRE HISTOIRE (*Saints Militaires et Soldats Français :* 1re Série), par Charles D'HALLENCOURT.

LA FOI ET L'HONNEUR (*Saints Militaires et Soldats Français :* 2e Série), par Charles D'HALLENCOURT

HISTOIRE DE L'ÉGLISE, par Eug. DE MARGERIE.

SAINT MARTIN, par un Bénédictin de l'Abbaye de Ligugé.

L'HÉROISME EN SABOTS, *Histoires vraies*, par Pierre LEMOYNE.

LA FEMME CHRÉTIENNE AU XIXe SIÈCLE. — 1re Série : *Madame Swetchine*, *Sœur Rosalie*, *Elisabeth Seton*, *Rosa Ferrucci*, par Jean LAUR.

LA FEMME CHRÉTIENNE AU XIXe SIÈCLE. — 2e Série : *Madame Barat*, *Eugénie de Guérin*, *Marie Eustelle*, *Marie Jenna*, par Jean LAUR.

SUJETS DIVERS

LES VIEUX CHEMINS, par Marie-Joseph BIDAL.

INVENTIONS ET DÉCOUVERTES, par Pierre NEMOURS.

HISTOIRES ET RÉCITS, *dédiés à la Jeunesse*, par J.-M. A., Miss. Apost.

ESPOIR ET SECOURS, par Charles D'HALLENCOURT.

LES COMMANDEMENTS DE DIEU EN HISTOIRES, par J.-M. A., Missionnaire Apostolique.

LES

VAILLANTS

ET

LES FORTS

ESQUISSES PSYCHOLOGIQUES CONTEMPORAINES

PAR

Pierre LEMOYNE



ABBEVILLE

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

AVANT-PROPOS

Les pages que nous offrons aujourd'hui au public n'étaient pas destinées à voir le jour ; en les laissant s'échapper du tiroir qui les recélait, nous cédons aux sollicitations pressantes d'un ami bien cher qui les croit appelées à produire sur d'autres âmes le bien qu'elles ont faites à la mienne et à celles de mes frères.

C'est à regret que je les livre, car elles perdront de cette saveur intime qui s'attache à tous les papiers de famille ; ces confidences, ces entretiens du soir au coin du foyer, je les réservais pour mes enfants lorsqu'ils seront en âge de les lire ; mais à tout prendre, puisque d'autres peuvent en profiter, je me demande si j'ai le droit de les en priver, et je vous les abandonne, jeunesse catholique. . .
. . . .

J'avais un grand oncle, un frère de ma grand'mère, homme d'une belle intelligence, mais d'un cœur plus riche encore, que la nature et la foi chrétienne s'étaient plu à combler de dons magnifiques.

Après une vie d'intégrité et d'honneur consacrée à l'enseignement, dans cette Université où les hommes de son caractère sont devenus bien rares aujourd'hui, l'oncle Duroussy s'était retiré à Nancy, lieu de sa naissance, pour y jouir paisiblement des jours qui lui restaient à vivre.

Il passait encore le meilleur de ses journées au

milieu de ses livres ; mais le soir sa principale distraction était de venir chez mon père où quatre enfants turbulents se disputaient la joie de grimper sur ses genoux et de se partager ses caresses. Ma sœur en avait, je crois, la plus grande part et avait su s'attirer ses prédilections ; mes deux frères cadets et moi pouvions à peine à tous les trois occuper une place équivalente dans le cœur du vieillard. Mais en revanche lorsque, après quelques bonnes parties de jeux, de taquineries et de franc rire, l'oncle devenait sérieux et se mettait à moraliser, c'était toujours vers nous que son attention se portait et alors il s'adressait à moi particulièrement : il faut dire que j'étais l'aîné.

Mes quatorze ans s'achevaient, j'allais au collège depuis plusieurs années déjà, et je n'y faisais qu'un mauvais élève de cinquième, au désespoir de mes parents et de mes maîtres. Sans être rebelle, ma nature indolente et privée d'énergie ne pouvait se résoudre au travail ; je n'étais nullement jaloux des succès de mes condisciples, mais je leur laissais toujours se partager les couronnes et les récompenses, sans essayer même de me mêler à la lutte.

Mes deux frères plus jeunes ne passaient pas non plus pour des modèles, mais ils n'étaient pas aussi paresseux, et à la maison c'était toujours sur moi que tombaient les paroles de graves reproches. Mon père, travailleur infatigable qui s'était fait par son travail une position honorable, se sentait humilié d'avoir un fils si peu digne de lui et, involontairement peut-être, il me traitait avec rigueur.

Ma mère bonne, mais vive de tempérament, ne pardonnait pas non plus à ma nonchalance et ajoutait

encore aux récriminations qui pleuvaient sur moi.

Au collège, j'étais accablé de punitions et de réprimandes, et je crois que, ne sachant plus où donner de la tête, j'en prenais mon parti : mon insouciance était mon seul refuge.

Il n'y avait qu'une personne qui employât pour moi le langage de la douceur, c'était mon oncle Duroussy. Il est vrai qu'il ne jouait pas aussi familièrement avec moi qu'avec mes frères et surtout avec ma sœur, et qu'il fixait sur moi des regards qui m'embarrassaient parfois, mais ses paroles n'étaient jamais trop sévères et je l'aimais vraiment à l'égal de mon père et de ma mère.

Je crois qu'il s'était aperçu de cette affection et qu'il en avait tiré la conclusion que je possédais encore des ressources secrètes dont on pouvait tirer parti avec du savoir-faire. Dans ses longues histoires de la veillée, il me voyait si attentif à toute parole qui tombait de ses lèvres, qu'une pensée lui vint à l'esprit, dont il me donna plus tard l'explication, quand elle eut porté ses fruits.

Puisque j'étais sensible aux récits qu'il faisait, il entreprit de puiser dans ses souvenirs toutes les anecdotes, toutes les leçons qui seraient capables d'exciter mon courage et de me faire comprendre le prix du travail. Mon oncle avait habité plusieurs villes de province ; sa carrière s'était terminée par un long séjour à Paris ; et dans ses relations officielles ou amicales il avait rencontré beaucoup d'hommes éminents qu'il avait pu apprécier par lui-même. Ses voyages, ses lectures avaient encore ajouté à ses souvenirs, mine riche et féconde où savait puiser avec discernement un talent incomparable de narrateur.

Voyant que j'étais ainsi captivé par sa parole, mon oncle voulut lui donner plus de force et plus d'action sur mon esprit, en m'obligeant à mettre par écrit ces entretiens familiers.

J'essayai pour lui être agréable ; tout d'abord ma paresse n'y trouva pas son compte, le succès n'était que médiocre et je n'eus à présenter que des rédactions bien imparfaites ; mais, peu à peu, aidé des conseils et encouragé par la parole du vieillard, je pris goût à ce travail.

Trois années durant, je reçus cette paternelle direction et je puis dire que c'est mon oncle, bien plus que tous mes maîtres, qui m'a enseigné l'art d'écrire.

Mais il est un autre bienfait plus important qu'il a procuré à mon âme. Dans ces leçons indirectes, j'ai appris à connaître le prix de l'effort ; j'ai vu de près ce que peut la volonté pour redresser le caractère ; j'ai compris que sans le ressort de l'énergie, une vie est sans fruit et peu à peu je me mis moi aussi au travail. Mes dernières années de collège furent fécondes ; mes parents et mes maîtres se félicitèrent de l'heureux changement opéré en moi. A la fin de ma philosophie, j'étais l'égal de mes camarades les mieux doués et je pouvais me lancer dans la vie avec des chances sérieuses de succès.

J'étais sauvé. A qui le devais-je ? Incontestablement à mon oncle Duroussy et à ses entretiens du soir qui m'avaient captivé d'abord et ensuite convaincu.

Puissent-ils produire le même effet sur les âmes près desquelles la Providence enverra ce livre !

P. L.

LE FILS DU BOULANGER

I

C'était en 1847... J'habitais alors Dijon, mais j'étais venu passer quelques jours à Nancy où une affaire de famille réclamait ma présence. On causait chez votre grand'mère, quand tout à coup un ami se présente et nous dit brusquement:

« — Vous savez, Drouot se meurt!

« — Qui ça?... le général? repris-je d'un ton vif et inquiet.

« — Oui, monsieur Duroussy. »

Je n'en demandai pas plus long et quittai la chambre pour courir immédiatement auprès du mourant qui habitait à dix minutes de là.

Antoine Drouot m'honorait de son amitié pendant les vacances, j'étais un familier de la maison et je n'eus pas de peine à être admis.

Je trouvai le moribond assis sur son lit; depuis plusieurs années déjà il était aveugle et son visage reflétait une expression singulière de calme et de sérénité.

En m'introduisant, sa bonne me nomma et alors j'entendis cette voix que je connaissais bien:

« — Mon cher Duroussy, venez que je vous dise un dernier adieu. C'est fini; vous savez, je vous quitte, mais nous nous reverrons là-haut!... Vous, vous êtes jeune, il vous reste encore beaucoup de bien à faire, ne l'oubliez pas. »

Je serrai la main de l'homme illustre qui allait disparaître et cherchai quelques paroles banales pour le consoler.

« — Non, mon ami, me dit-il ; n'essayez pas de me faire illusion. J'ai rempli ma mission et je m'en vais... à vous de remplir la vôtre. »

Les larmes me gagnaient et le vieillard s'en aperçut au ton de ma voix qui s'émotionnait. Il reprit :

« — Ne vous affligez pas pour moi. J'ai conscience d'avoir fait mon devoir et je m'en vais heureux... M. le Curé sort d'ici, il m'a apporté ce matin le Dieu qui depuis ma première communion a toujours été ma force et ma consolation ! Il va m'aider pour le dernier voyage !... »

J'étais de plus en plus ému, et pour ne pas fatiguer le malade et l'impressionner davantage, je me retirai bientôt après l'avoir embrassé comme le meilleur des pères et des amis.

Quand je rentrai chez votre grand'mère, j'étais bouleversé de ce que je venais de voir. Je ne m'imaginais pas qu'on put garder tant de calme et de sérénité devant la mort. Il est vrai qu'une vie si noble et si pure ne pouvait avoir un autre dénouement...

Le lendemain, à mon réveil, j'appris que tout était fini... La nouvelle ne me surprit pas ; ce ne fut pas du chagrin que j'éprouvai, c'était plutôt un sentiment difficile à analyser, mais qui devait être de l'admiration. Toute la vie de l'homme fidèle et illustre se retraçait dans ma pensée et se grandissait encore de la majesté de la mort.

Oh ! mes enfants ! si vous saviez ce qu'était

Antoine Drouot! Sa vie a mérité d'être louée du haut de la chaire chrétienne par la voix la plus éloquente de ce siècle : le Père Lacordaire a trouvé des accents dignes de son héros, mais moi je veux vous dire plus simplement ce qu'était ce grand homme, ce que son amitié m'a appris et le doux souvenir qu'elle m'a laissé.

II

Antoine Drouot vécut toujours dans une grande simplicité et il mit sa gloire à ne pas oublier son origine.

Son père n'était qu'un pauvre boulanger qui ne parvint pas sans peine à élever une famille de douze enfants, mais dont la foi et le courage surent briser tous les obstacles matériels pour garder la paix du cœur et la joie du foyer domestique.

De bonne heure, Antoine manifesta le goût qui l'entraînait vers l'étude ; pendant que tant d'autres enfants repoussent leurs livres et les regardent comme un instrument de supplice, le petit boulanger n'était jamais si heureux que lorsqu'il lui était possible d'étudier.

C'est lui-même qui m'a raconté qu'à l'âge de trois ans, il s'était présenté à l'école des chers Frères, leur demandant d'être admis parmi leurs élèves ; à cause de son âge, on avait été obligé de

le renvoyer, mais son chagrin s'était manifesté par une crise de larmes renouvelée à plusieurs reprises.

L'ardeur du pauvre enfant n'en fut que plus excitée; enfin, vint le moment où il put satisfaire son désir. Il alla en classe et se livra à l'étude avec passion ; mais vous savez que le boulanger n'était pas riche et ne pouvait pas payer de longs mois d'école ; de plus il avait besoin de ses enfants pour le travail de la maison.

Antoine dut donc rester chez lui ou abréger tout au moins le temps de l'étude pour venir chauffer le four ou porter le pain chez les clients. Le soir, il aurait eu quelques loisirs pour reprendre ses livres, mais par économie on éteignait la lumière de bonne heure et le pauvre écolier — c'est de sa bouche que je tiens ce détail — n'avait plus d'autre ressource que la lune qui, par un éclat plus vif, lui permettait parfois de prolonger sa veillée.

D'autres fois, le travail de la boulangerie réclamait qu'on se levât de grand matin pour satisfaire à toutes les exigences ; Antoine était debout dès deux heures, et, à la lueur du four enflammé, on le trouvait, assis sur un fagot, son Tite-Live ou son César à la main.....

Une telle ardeur montrait une vocation nettement décidée ; à ce fils de boulanger, il fallait une vie d'étude et le métier de son père était insuffisant.

Mais on était en 1792 ; la France avait emprisonné son Roi et était réduite à lever promptement toutes ses armées pour répondre à l'ennemi qui menaçait d'envahir son territoire. La Patrie avait besoin de soldats : le jeune Antoine n'en vit pas plus

long et se prépara à lutter pour sa cause ; désormais la carrière militaire serait la sienne.

Mais dans le métier des armes, l'étude est aussi nécessaire. Antoine se mit à ses livres plus que jamais et quelques mois plus tard il se présentait à



Drouot étudiant à la lumière du four.

l'examen imposé aux candidats au grade d'élève sous-lieutenant.

Dans une salle de l'Ecole d'artillerie où se trouvaient réunis cent quatre-vingts jeunes gens de bonne famille, le fils du pauvre boulanger faisait son entrée, vêtu d'un costume qui révélait son origine et avec un air embarrassé, montrant qu'il ne se trouvait plus dans son milieu.

Un rire universel salue son arrivée et le célèbre Laplace qui préside le bureau des examinateurs et, comme tous, croit à une méprise, lui demande ce qu'il vient faire ici. Antoine répond timidement qu'il veut subir l'examen et demande à être interrogé. On le fait asseoir et il attend son tour qui vient enfin à l'impatience de tous.

Ses premières réponses dénotent une netteté d'esprit peu ordinaire ; Laplace pousse plus avant, jusqu'aux limites extrêmes du programme. Le jeune homme répond toujours d'une façon claire et précise ; piqué au jeu et extrêmement surpris, l'interrogateur s'aventure sur un terrain plus difficile, mais Antoine le suit et répond encore d'une manière satisfaisante.

L'examen se termine ; le jeune Drouot est félicité par le jury et proclamé le premier de la promotion. Les candidats s'emparent de lui et le portent en triomphe à travers les rues de la ville.

Ce fut le premier succès d'Antoine ; en y faisant allusion plus tard, il ne manquait pas de me dire :

« — Ah ! si vos jeunes gens savaient profiter de leur temps de collège ! Moi, je ne pouvais guère travailler qu'aux heures perdues de la journée !... »

III

A la suite d'un examen si brillant, Antoine Drouot fut envoyé comme second lieutenant à l'ar-

mée du Nord chargée de repousser les Anglais et Hollandais qui assiégeaient Dunkerque. Les Français tentaient inutilement de déloger l'ennemi retranché au pied de la petite ville d'Hondschoote ; deux fois leurs efforts avaient été repoussés quand, dans une troisième tentative, Drouot, qui commandait une compagnie en l'absence du capitaine et du premier lieutenant, établit une batterie assez heureusement pour paralyser les efforts des Anglais et permettre à nos troupes de s'emparer de la redoute.

Hondschoote est prise et c'est au jeune lieutenant qu'est due la victoire. L'homme de guerre vient de révéler la justesse de son coup d'œil qui, cent fois durant sa vie militaire, donnera le succès à nos armes.

On l'entoure, on le félicite ; l'officier modeste rougit et cherche à échapper aux paroles flatteuses en demandant pourquoi on ne poursuit pas l'ennemi. On objecte la fatigue des troupes, mais lui répond de sa voix douce et de son air ingénu :

« — Des troupes victorieuses n'ont pas besoin de repos ! »

Présence d'esprit, intrépidité, ainsi se complétait le tempérament militaire de notre compatriote.

En Italie, sur les bords de la Trébia, à l'armée de Sambre-et-Meuse, dans les grandes journées de Fleurus et de Hohenlinden, Drouot fait bravement son devoir sous les ordres du général Moreau et plus tard son chef lui en rend publiquement témoignage.

C'était à un grand dîner, Moreau était entouré d'un grand nombre d'officiers et on parlait batailles :

« — Une des plus belles compagnies d'artillerie

que j'aie jamais vues au feu, s'écria le général, c'est la quatorzième du premier régiment. Elle était alors commandée par un enfant et cet enfant ajouta-t-il, c'est le capitaine Drouot que vous voyez là. »

L'éloge venait donc de tous côtés au jeune officier ; cependant n'allez pas croire, mes enfants, que cette intrépidité était naturelle à Antoine et qu'il n'avait, pour bien faire, qu'à suivre un chemin facile.

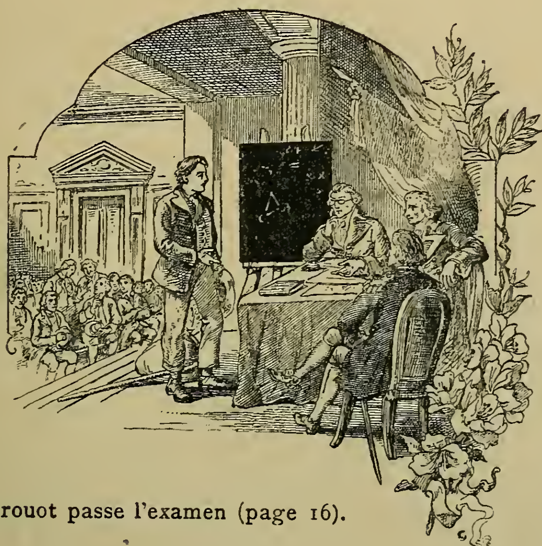
Les hasards de la guerre l'entraînèrent bientôt jusque dans les îles du Nouveau-Monde ; il fallait franchir l'océan, et le fils du boulanger de Nancy ne pouvait s'habituer à vivre sur mer. Il souffrait presque constamment et était obligé de rester en sa cabine. Mais quand on signalait l'apparition des vaisseaux ennemis, Drouot oubliait son mal ; il remontait sur le pont et retrouvant ses sens et sa force morale, il y restait au plus fort du danger, tant que grondait le canon ; et quand la bataille était gagnée on voyait, non sans surprise, le mal habituel reparaître avec plus de violence que jamais.

C'est ainsi que le corps était formé chez lui à obéir docilement à l'âme énergique qui lui commandait.

Mais les destinées de la France étaient enchaînées à celles d'un homme dont le génie militaire ne pouvait rester oisif. Après avoir promené son épée victorieuse sur tous les champs de bataille du centre de l'Europe, il venait de lancer ses armées dans l'aventure de la campagne de Russie. En cette occurrence, il ne suffisait plus de la science et de la bravoure ; elles étaient impuissantes contre les éléments qui décimaient les troupes.

L'endurance, la force morale, le courage de souffrir et de ne pas désespérer, voilà l'exemple qu'il fallait donner aux armées si fatalement éprouvées. Là encore, Drouot fut à la hauteur de sa mission.

Je me rappelle l'expression de son visage quand il me dépeignait le découragement de ses compagnons d'armes, luttant contre un ennemi dont il



Drouot passe l'examen (page 16).

était impossible de se défendre, l'hiver et la neige ; cherchant partout des Russes à combattre et n'en trouvant jamais. Le péril alors ne venait pas de l'artillerie ennemie ; le danger était tout entier dans la démoralisation ; il fallait donc au milieu de ces hommes abattus garder l'entrain et la bonne humeur qui sont le secret des grandes choses.

« Ainsi chaque matin, disait-il, pour apprendre à mes hommes à ne pas trembler devant le froid, je

me dépouillais de mon uniforme, en plein air, comme si on eût été sous le ciel de Naples ; j'ouvrais le col de ma chemise, je pendais un miroir à l'affût d'un canon, et tranquillement, comme dans l'appartement le mieux clos, je me lavais le visage et je me faisais la barbe devant toute la troupe. Peu à peu j'eus quelques imitateurs, on commença à plaisanter de la rigueur de la saison et mes hommes n'osèrent plus avouer qu'ils avaient froid. Ainsi nous fûmes assez heureux pour achever la campagne sans perdre un seul canon. »

Napoléon qui se connaissait en hommes avait depuis longtemps reconnu le mérite de Drouot : sur le champ de bataille de Wagram, il l'avait nommé officier de la Légion d'honneur et baron de l'Empire. Après la campagne de Russie, il le fit général de brigade et voulut l'attacher à sa personne comme aide-de-camp. A partir de cet instant, la renommée de Drouot vola dans toutes les bouches ; on se raconta ses hauts faits, on célébra sa gloire et il fut reconnu comme le premier officier d'artillerie de l'Europe entière. Napoléon disait de lui :

« — Il n'existe pas au monde deux officiers pareils à Murat pour la cavalerie et à Drouot pour l'artillerie. »

Et rendant hommage non seulement à sa science et à sa bravoure, mais en même temps à son énergie, à sa simplicité, à son désintéressement et à sa foi chrétienne, il l'appelait :

Le Sage de la grande Armée!

C'est qu'alors, mes enfants, Drouot était à l'apogée de sa gloire ; en 1813 et 1814, à Lutzen, à Bautzen, à Watchau, il avait décidé de la victoire en conduisant avec une dextérité inconnue jusqu'alors, ces immenses batteries de 100 à 150 bouches à feu, qui suppléaient par leur soudaine action à l'infériorité numérique de nos armées.

Il est un fait d'armes qu'il m'a redit plusieurs fois, comme un de ceux où le ciel l'avait plus visiblement protégé :

« C'était à la fin de 1813. L'armée française, réduite à 80,000 hommes par la déroute de Leipzig, s'avançait sur le défilé de Hanau pour s'ouvrir la route de Mayence. Mais un corps de 60,000 Bavarois l'avait prévenue, et battait avec une artillerie formidable l'issue du défilé.

« Le moment était solennel : il fallait gagner le Rhin ou périr. L'Empereur me dit :

« — Allez voir ce qu'il y a à faire.

« Je pousse mon cheval en avant et j'aperçois l'avant-garde française rejetée en désordre par le feu et par la cavalerie de l'ennemi. Cependant un terrain me semble propice pour faire avancer les canons et protéger nos troupes.

« Je retourne près de l'Empereur, l'informe de ce qui se passe et de ce que je me propose de faire. Il m'approuve et 50 pièces de canon s'avancent à l'endroit indiqué.

« Mais Napoléon veut juger par lui-même, il nous suit. Les boulets sillonnent la terre et brisent les arbres autour de nous ; je supplie l'Empereur de se retirer, il n'est que temps. Les deux premières

pièces installées sont immédiatement démontées par les projectiles ennemis.

« Malgré tout, je recommence ; et non sans peine, on parvient à en établir dix, puis cinquante qui lâchent un feu terrible.

« La cavalerie bavaroise, se rendant compte de cette manœuvre qui paralyse ses efforts, arrive à toute bride sur nos batteries. Je donne alors l'ordre de suspendre le feu, puis quand l'ennemi est à bonne distance, une décharge simultanée écrase ces escadrons lancés à pleine course. Plus de la moitié succombent, mais les autres se précipitent sur nos canonniers : je suis à pied au milieu d'eux. Un officier bavarois lève son épée sur moi, mais il tombe lui-même avant d'avoir frappé.

« Nous sommes maîtres du passage et le lendemain l'Empereur couchait à Francfort. »

Le général me disait cela de sa voix douce, comme s'il s'était agi d'une chose toute naturelle et il n'ajoutait même pas que Napoléon l'embrassait dans sa joie et lui disait :

« -- Drouot, un jour vous serez mon ministre de la guerre. »

IV

Hélas ! mes enfants, l'homme propose, il fait des rêves de gloire et d'avenir... mais Dieu l'attend ! La fortune du grand homme qui s'appelait Napo-

léon était aussi fragile que celle du plus simple mortel.

Quelques mois plus tard toute cette grandeur s'écroulait, l'Empire tombait ; l'Empereur, quittant le palais de Fontainebleau, faisait ses adieux à sa garde et partait pour l'île d'Elbe.

Le gouvernement l'autorisait à garder quelques fidèles ; son aide-de-camp Drouot devait être du nombre. Il lui restait encore une qualité à montrer, c'était sa fidélité au malheur et son désintéressement.

Avant de partir, l'Empereur lui avait demandé quelle était sa fortune :

« — Sire, je puis disposer de 2,500 francs de rente environ.

« — C'est trop peu, répond Napoléon. Je ne veux pas qu'après moi vous restiez dans le besoin, je vous donne 200,000 francs. »

Mais le général refuse noblement en disant :

« — Si Votre Majesté me donnait de l'argent à l'heure qu'il est, on dirait que l'Empereur, dans l'adversité, n'a trouvé des amis qu'à prix d'or, et on dirait de moi que j'ai suivi Votre Majesté parce que j'étais payé pour cela. »

Réponse admirable, mes enfants, et qu'il importe de rappeler à notre siècle si cupide. L'argent souille souvent la main qui se baisse pour le ramasser et Drouot avait l'âme trop grande pour faire payer son dévouement.

Comme gouverneur de l'île d'Elbe, il ne voulut accepter de Napoléon aucun traitement. C'est lui qui était chargé de dresser le budget des dépenses militaires et lorsqu'il le présenta à Napoléon, celui-ci

lui fit remarquer qu'il s'était oublié sur la liste des traitements :

« — Sire, répondit-il, Votre Majesté me loge, elle me nourrit, elle me fait donner un cheval de son écurie, lorsque j'ai l'honneur de l'accompagner dans ses promenades. Mes dépenses se réduisent donc à mon entretien, à un faible traitement pour mon secrétaire et aux gages d'un serviteur ; mon revenu qui est connu de Votre Majesté, est plus que suffisant pour répondre à ces besoins. »

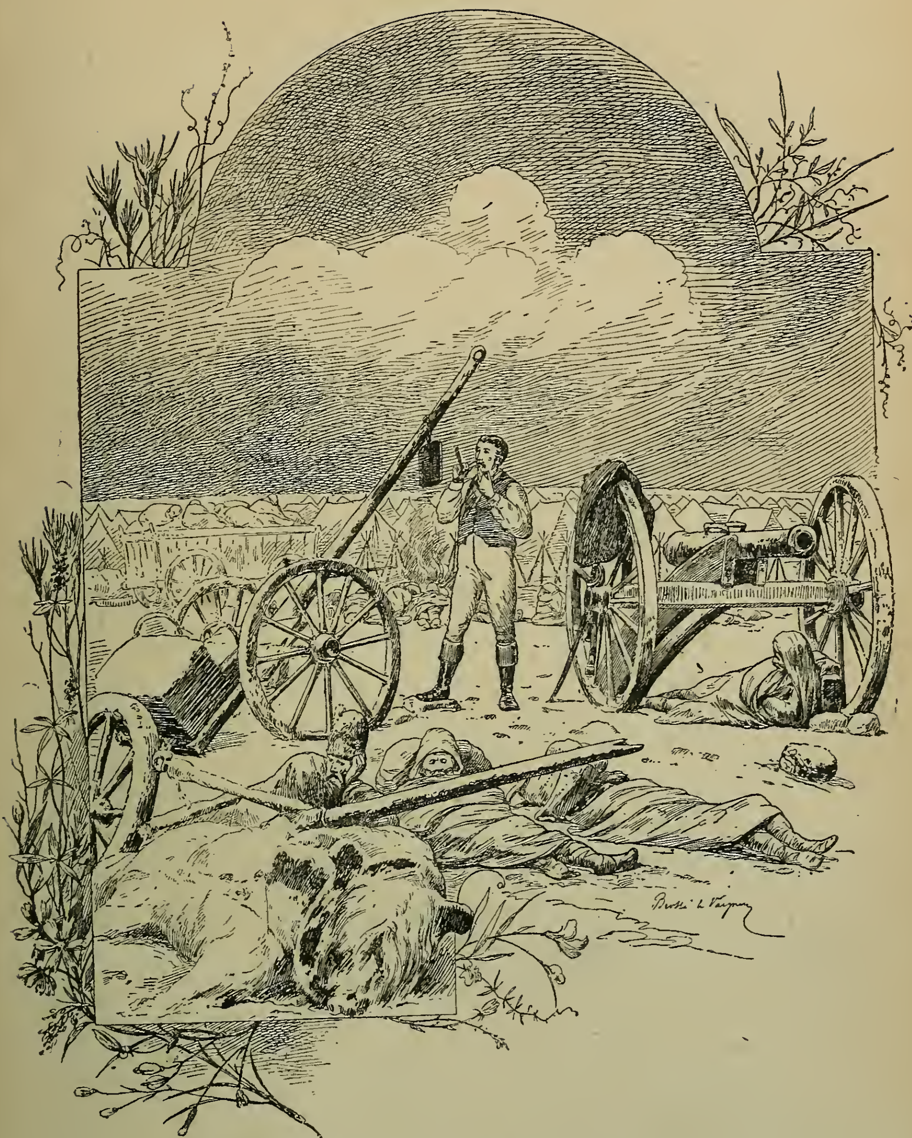
Cependant Napoléon ne se résignait pas à son rôle d'exilé et de vaincu ; se prétendant appelé par les vœux des Français, il débarquait à Cannes avec les braves qui formaient sa cour. Après quelques velléités d'espérance, cette malheureuse équipée se terminait par le désastre de Waterloo.

Ah ! mes enfants, on ne voit pas sans frémir s'écrouler tout ce qu'on aime, et Drouot avait le cœur broyé en voyant tomber l'Empereur qu'il aimait et l'Empire qu'il avait fidèlement servi.

Mais le régime nouveau ne le laissa pas longtemps à sa stérile tristesse. Une ordonnance royale le déclarait proscrit du territoire comme coupable de haute trahison, pour être entré en France les armes à la main.

Drouot pouvait fuir et se mettre à l'abri de toutes les atteintes ; sa conscience ne put supporter un jour une telle accusation, et sur l'heure il se présenta aux portes de la prison de l'Abbaye, réclamant des juges.

Personne ne voulut l'arrêter et il dut faire plu-



Drouot se faisant la barbe en Russie (page 20).

sieurs démarches pour obtenir son incarcération. Aussi, il me disait un jour en plaisantant :

« — Mon cher Duroussy, je n'ai demandé que deux places dans ma vie : l'une, quand j'étais enfant, chez les Frères des Ecoles chrétiennes, l'autre à la prison de l'Abbaye ; toutes les deux m'ont été refusées. »

Le prisonnier devait sortir de sa prison, grandi de toute l'auréole qui s'attache à la fidélité et à l'honneur. Il se contenta de dire à ses juges que le gouvernement de la France l'avait autorisé à suivre Napoléon et qu'alors il s'était cru d'autant plus lié par un serment d'obéissance à son souverain, que celui-ci était plus malheureux.

« — J'ai suivi, dit-il au conseil de guerre, j'ai suivi la ligne que j'ai cru tracée par l'honneur, et je serais coupable si je m'en étais écarté. Quoique je fasse le plus grand cas de l'opinion des hommes, je tiens encore davantage au témoignage de ma conscience, je préfère mourir mille fois plutôt que résister à ses impulsions. »

Rien, mes enfants, ne donne la force comme les encouragements de ce tribunal secret que Dieu a placé au dedans de nous pour juger nos actes.

Drouot quitta sa prison avec la fierté de l'innocence reconnue, mais il crut devoir rester fidèle au souvenir de celui que son cœur avait aimé et que son bras avait servi. A quarante-deux ans cet homme dont la jeunesse avait été si active et si brillante, se condamna au calme de la solitude et vint reprendre la vie simple que les siens menaient à Nancy.

Il est difficile, même aux hommes supérieurs, de passer de la vie publique à la vie privée, sans diminuer le prestige qui s'attache à leur personne. Eh bien, moi, mes enfants, qui n'ai connu Drouot que dans la tranquillité d'une vie en apparence vulgaire, j'en ai vu assez pour déclarer que c'est un homme illustre et digne de servir de modèle.

Là, dans cette maison que vous connaissez, il a passé les trente dernières années de sa vie, se contentant du strict nécessaire pour donner aux pauvres le reste de sa pension. Pendant quatorze ans, Dieu l'a privé de la vue, mais sans lui enlever ce calme et cette sérénité qui faisaient sa force.

Vainement les honneurs vinrent le chercher, vainement la Restauration voulut faire de lui un lieutenant-général du royaume, vainement le duc d'Orléans lui offrit la charge de gouverneur de ses fils, Drouot refusa toujours, réservant pour les pauvres et pour Dieu le trésor de son intelligence et de son cœur.

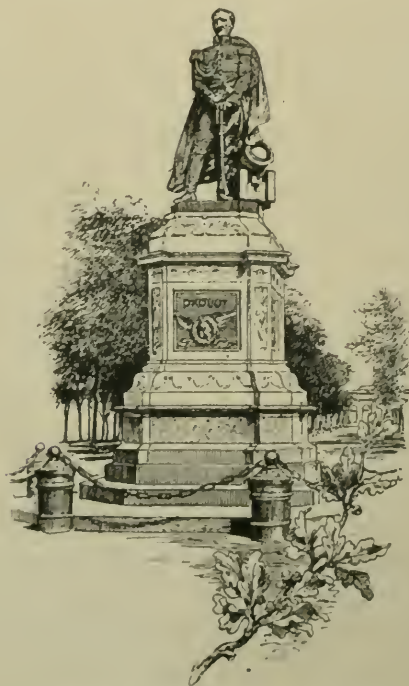
Il crut un instant avoir excédé les ressources de sa bourse et il me dit un jour avec son doux sourire :

« — Que voulez-vous, lorsque je n'aurai plus rien, je me présenterai à l'hospice Saint-Julien pour occuper moi-même un des lits que j'y ai fondés en faveur des vieux soldats. »

Peu de temps avant sa mort, alors qu'il n'avait plus de quoi donner, il se souvient qu'il lui reste encore son plus bel uniforme qu'il garde comme un souvenir du passé à transmettre à ses neveux. Il en fait découper les galons pour les vendre, et ajoute :

« — Il vaut mieux qu'il en soit ainsi ; peut-être que mes petits-neveux en voyant l'uniforme de leur oncle, auraient été tentés d'oublier une chose qu'ils doivent se rappeler toujours : c'est qu'ils sont les petits-fils d'un boulanger. »

Charité, humilité, tels sont, mes enfants, les deux mots qui résument la vie privée de cet illustre citoyen qui avait été un grand général et que j'ai aimé comme un père et un ami. Soyez toujours fiers d'être les compatriotes d'Antoine Drouot et que le souvenir de sa gloire vous donne le courage d'imiter ses vertus.



Statue du général Drouot à Nancy.

LA JEUNESSE D'UN MOINE

I

Il est toujours agréable, mes enfants, d'entendre l'éloge de ceux qui ont honoré l'humanité, mais il y a une saveur particulière dans la louange qui passe par les lèvres d'un homme couronné de l'auréole du génie et de la vertu.

Ce fut un jour solennel pour Nancy que celui des obsèques de Drouot; la foule qui se pressait dans notre ville accourait rendre un dernier hommage à l'illustre général que la mort venait de frapper, mais elle était également attirée par l'espoir d'entendre une grande parole. L'éloge funèbre de notre glorieux compatriote allait être prononcé par le Père Lacordaire,... le Père Lacordaire, c'est-à-dire le plus grand orateur qui ait honoré la chaire chrétienne en ce siècle; le conférencier sans égal qui réunissait à Notre-Dame de Paris l'élite des intelligences du monde qui croit et du monde qui ne croit pas...

Ce n'était pas la première fois que notre ville entendait le grand orateur; Nancy avait obtenu les prédilections du restaurateur de l'ordre de Saint-Dominique et, à son retour de Rome, il y avait fondé son premier couvent. A ce titre, Lacordaire nous appartenait plus qu'à tout autre, et c'était à lui de célébrer nos gloires.

Le grand Dominicain était alors dans tout l'éclat de sa renommée; depuis six ans il était remonté

dans la chaire de Notre-Dame et, avec sa robe blanche de moine, il y avait apporté l'autorité d'une parole encore plus nourrie par l'étude et le contact de Rome.

Mes enfants, vous êtes trop jeunes pour comprendre l'attrait de ces triomphes de l'éloquence; ils ont pourtant pour moi plus d'intérêt que toutes les victoires des plus grands capitaines. J'ai entendu le Père Lacordaire prononcer l'éloge de Drouot, je l'avais entendu une fois auparavant à Notre-Dame; jamais je n'oublierai l'impression de cette voix sur mon âme, de cette parole grave et mâle qui pénétrait jusqu'aux dernières fibres de mon être.

Qu'était-ce donc que cet homme qui avait ainsi le secret de parler au cœur? D'où venait-il? Où avait-il puisé ces ressources cachées qui électrisaient ses auditeurs? Quelle avait été sa jeunesse?...

Après l'avoir écouté, rien de ce qui le concernait ne me devint indifférent; je connaissais déjà comme vous les étapes de sa vie publique, mais je voulus entrer dans le mystère intime de sa vie privée; j'interrogeai, et voilà ce que j'appris.

Vous y verrez comment une volonté hésitante, et peut-être mal engagée, peut soudain se ressaisir et trouver la voie que le ciel lui a tracée.

II

Henri Lacordaire avait eu le malheur de perdre son père dès l'âge de quatre ans; il connut donc aux

premiers jours de son enfance le deuil et la gêne qu'engendre habituellement la disparition du chef de la famille.

Sa nature sensible ne fit qu'en accentuer pour lui toutes les aspérités, et c'est au contact de la souffrance que se développèrent ses facultés. Au lycée, le jeune Lacordaire, triste et rêveur, n'eut pas comme vous, mes enfants, la bonne fortune de se faire parmi ses camarades de nombreux amis; son caractère mélancolique le tint à l'écart; ses condisciples espiègles et malins, comme on l'est parfois à votre âge, entreprirent de faire passer par de mauvais traitements une réserve qu'ils trouvaient être de la fierté mal placée.

Mille niches vinrent inquiéter l'écolier et révéler à ses maîtres une volonté décidée. Un jour, au réfectoire, son voisin lui dérobe son assiette de potage. Naturellement, Henri réclame, et en des termes assez vifs qui amènent l'intervention du censeur. Celui-ci ne voit que les délinquants, sans se préoccuper de la cause du délit, et met les deux écoliers au pain sec et à l'eau.

Lacordaire veut s'expliquer, mais il ne fait qu'irriter le maître qui lui crie :

« — Levez-vous et allez vous mettre le long du mur.

« — Non, je n'irai pas, reprend l'enfant indigné. »

Le défenseur de la discipline croit l'effrayer en le menaçant du cachot.

« — Soit! s'écrie Lacordaire, de deux punitions également injustes, je préfère la plus forte; et l'écolier quitte la table pour se rendre au cachot noir. »

Je ne sais, mes enfants, si vous avez encore au lycée de Nancy un cachot comme à Dijon. J'ai bien peur qu'aujourd'hui il ait disparu, ainsi que toutes les bonnes institutions d'autrefois pour corriger les jeunes gens. Ah! il y a cinquante ans, on ne badinait pas avec l'indiscipline et pas toujours avec la paresse. Les punitions étaient plus dures qu'aujourd'hui, mes petits amis, c'est possible; mais aussi je crois bien que les écoliers étaient plus obéissants et plus appliqués.

Cependant Lacordaire avait commencé ses premiers jours de lycée par goûter du cachot; et ce cachot, c'était plutôt lui-même qui se l'était imposé. Car le censeur n'aurait pas eu le courage de punir si rigoureusement un nouvel arrivé, un enfant de dix ans; mais cet enfant était déjà un petit homme, il sentait l'injustice, et son âme se révoltait devant ce qu'il croyait un abus de pouvoir.

Il y eut encore pour l'élève au caractère fier d'autres mauvais jours à passer; pendant les récréations, il dut se cacher parfois sous un banc de la salle d'étude pour éviter les poursuites de condisciples cruels. Mais au bout de quelques mois, il eut le bonheur de rencontrer dans un de ses professeurs un cœur capable de comprendre le sien, et en même temps un dévouement ingénieux qui allait favoriser puissamment le développement de son génie.

Vous ne vous doutez pas, mes enfants, de tout l'amour qui se cache parfois dans le cœur de vos maîtres. Je puis vous assurer, pour l'avoir éprouvé moi-même, que souvent le désir de vous voir réussir devient chez eux une passion... Pourquoi faut-il

que vous ne correspondiez pas à cet amour, à ce dévouement?... Il arrive parfois que les élèves ne le comprennent même pas et répondent par la froideur aux avances qui leur sont faites.

Henri Lacordaire eut l'âme plus généreuse; il sentit le prix de l'affection qui venait à lui, il se laissa docilement guider et éprouva pour son maître, dans son âme d'enfant, une reconnaissance qui devait durer sa vie entière.

M. Delahaye — c'était le nom de son professeur — était un ami passionné des lettres; son goût très pur en faisait un guide précieux. Il sut régler avec habileté les lectures de son jeune élève et développer dans cet enfant de douze ans le goût du beau et du vrai.

Malheureusement il y avait dans cet universitaire si capable au point de vue technique, une lacune que j'ai rencontrée chez trop de mes collègues; M. Delahaye, lettré distingué, professeur dévoué, n'avait pas les premiers éléments de cette foi précieuse, essentielle à quiconque veut s'occuper d'éducation.

Il ne vit dans son jeune disciple qu'une intelligence à developper, une volonté à tourner vers les principes généraux d'une honnêteté naturelle; il ne se douta même pas que c'était une âme que Dieu lui envoyait. Et cependant ce n'était pas une âme commune, mais une âme qui devait en sauver bien d'autres, une âme d'élite qui allait dans une large mesure aider à régénérer son siècle... On l'eût bien étonné, ce pauvre M. Delahaye, en lui disant que vingt ans plus tard son élève, non seulement porterait l'habit

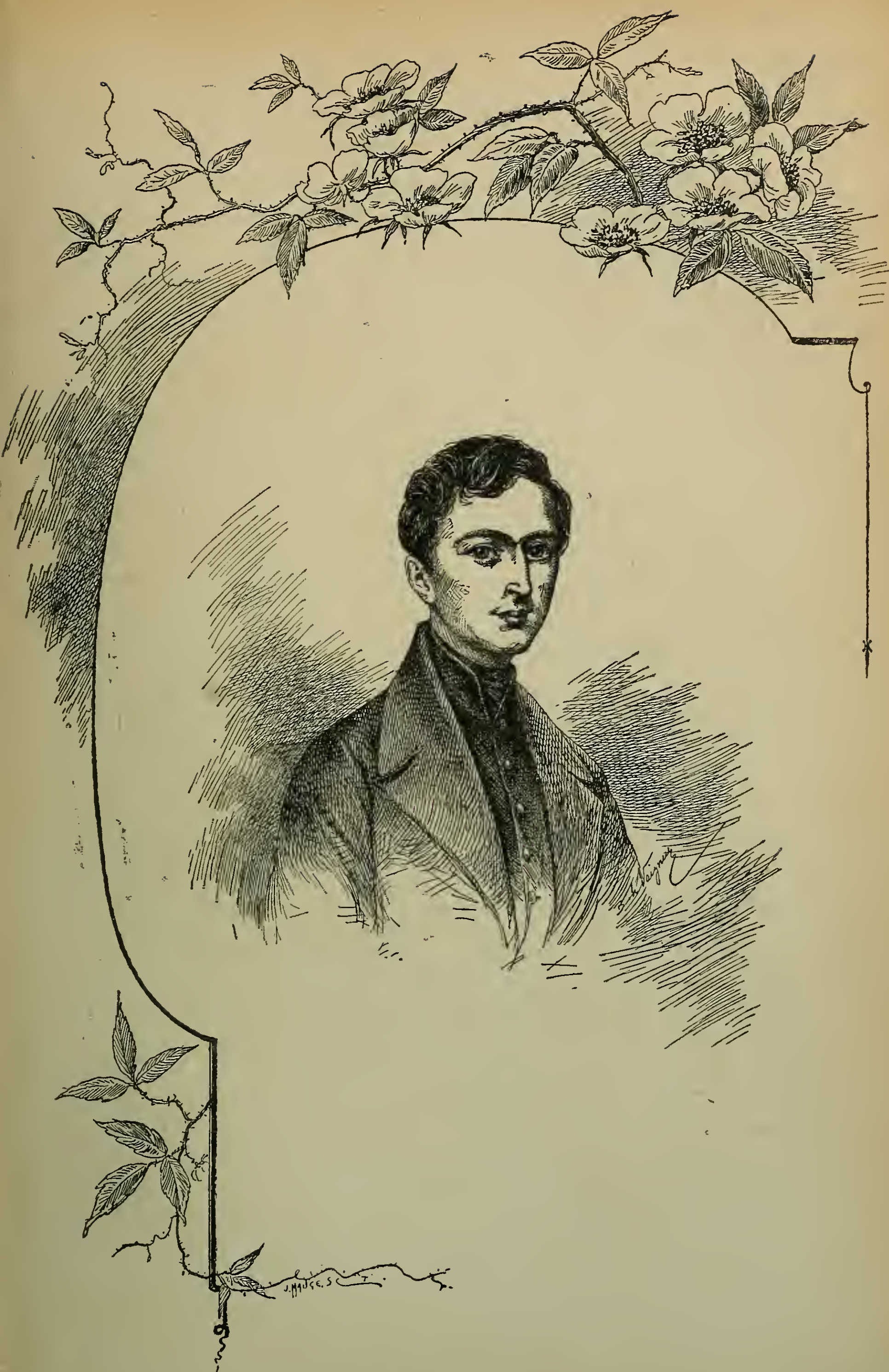
ecclésiastique, attirerait autour de sa chaire une jeunesse avide de vérité, bien plus se couvrirait d'un froc de moine et, après s'être exilé de son pays, y reviendrait en lui ramenant une génération d'hommes dont l'habit était inconnu depuis plus d'un demi-siècle.

Oh! non, mes chers petits, au lycée de Dijon, on ne prévoyait pas la grandeur future du jeune Lacordaire; on ne prévoyait pas surtout l'ardeur apostolique qui devait illuminer sa carrière. Et lui-même, le pauvre enfant, élevé pieusement par une mère chrétienne, oubliait peu à peu l'enseignement maternel pour ne plus songer qu'à la formation de son intelligence.

La première communion avait été pour lui la dernière joie religieuse et depuis, au lieu de la vérité et de l'amour, il n'avait ressenti que l'indifférence. O mes enfants, conservez toujours le souvenir de ce grand acte, c'est un des plus importants de la vie de l'homme et encore aujourd'hui c'est un de ceux qui font battre le plus doucement mon cœur de vieillard.

Cependant Lacordaire grandissait, il approchait du terme de ses études de collège ; et les germes littéraires déposés en lui par M. Delahaye portaient leurs fruits, si bien qu'à la fin de sa rhétorique il obtenait des succès tels que le lycée de Dijon n'en avait encore jamais vus.

Du lycée le jeune homme passa à l'Ecole de droit où il fut bientôt des premiers, malgré son peu de goût et d'estime pour cette science aride. Heureu-



Portrait de Lacordaire à vingt ans.

sement parmi les deux cents étudiants qui fréquentaient l'Ecole, il s'en rencontrait quelques-uns dont l'intelligence pénétrait plus avant que le Code civil, et pour qui la patrie, l'éloquence, la gloire, étaient un mobile plus actif que les chances d'une fortune vulgaire.

Presque tous ces jeunes gens devaient au christianisme leur supériorité naturelle ; bien que Lacordaire n'eût pas leur foi, ils lui ouvrirent le cercle de leurs réunions intimes et de leurs longues promenades où se discutaient les plus intéressants problèmes de philosophie, de littérature et de politique.

Lacordaire les suivait dans toutes ces discussions, mais un mur épais séparait son âme de la leur :

« — J'aime votre Evangile, disait-il à ses amis, parce que la morale en est ineffable ; je respecte vos prêtres, parce que leur influence est salutaire à la société ; mais votre foi, elle ne m'a pas été donnée en partage. »

O mes enfants, qu'il est douloureux ce spectacle d'un jeune homme dont l'intelligence est ouverte à tous les attraits de l'esprit, dont le cœur est sensible à l'honneur, mais dont l'âme ne vibre plus aux accents fondamentaux qui font l'être humain : la foi du baptême et le Dieu de la première communion.

III

Lacordaire en était là quand, ayant terminé en 1822 ses études de droit à Dijon, il vint à Paris comme avocat stagiaire. Sa mère et ses amis l'avaient recommandé à un homme sérieux, catholique zélé qui ne doutait pas de trouver dans son protégé un jeune homme bien élevé et au courant des habitudes chrétiennes.

Après lui avoir proposé une direction dans ses études, il crut devoir lui offrir un guide pour sa conscience. Avec cette franchise qui le caractérisa toujours, Lacordaire remercia son protecteur et lui dit :

« — Oh ! merci, monsieur, mais je ne vais pas à confesse. La raison en est que je ne crois pas ; et ne croyant pas je ne puis y aller. »

Il disait cela sans forfanterie aucune, mais avec un accent de sincérité qui excitait la pitié. Eh quoi ! ce jeune homme au front plein d'avenir, à la parole déjà sûre d'elle-même, était-ce un blasé, un de ces dégoûtés de la vie qui, après en avoir épuisé toutes les jouissances, n'éprouvent que lassitude et ennui ?...

Non, Henri Lacordaire venait à Paris avec une âme honnête, des habitudes laborieuses, mais l'engourdissement de la foi religieuse menaçait de paralyser toutes les espérances d'une existence si

bien douée. Il recueillait au barreau des succès d'amour-propre, mais en dehors de là pas une joie ne venait réchauffer son cœur.

Les amis de Dijon lui manquaient ; et le charme de leurs longues causeries devait faire place à une solitude profonde où le jeune homme n'avait même pas le refuge de se replier dans sa conscience pour y trouver la paix et la satisfaction du devoir accompli.

Lacordaire resta ainsi pendant dix-huit mois, seul avec son isolement et sa mélancolie, n'ayant d'autre force que le travail et ses premiers succès oratoires. Enfin Dieu eut pitié de cette âme ; sans l'intermédiaire d'un livre ou d'un ami, mais par sa seule pensée, il parla à ce cœur qui jadis avait battu pour lui. Il lui montra son passé, il lui montra ses meilleurs amis de Bourgogne... et peu à peu le doute monta dans son âme. Si cependant la force et la joie se trouvaient dans le catholicisme !... si le Dieu de sa mère et de sa première communion était l'ancre souveraine, à laquelle il devait amarrer sa barque !...

De longs mois encore il douta et réfléchit mûrement... Il comprit tout le vide des succès d'amour-propre dus à son talent et se prit de dégoût pour l'existence qu'il menait...

Enfin de cette crise de tristesse sortit soudain un rayon de lumière, et l'esprit du jeune homme vaincu et humilié s'écria : « *Oui, je crois !* »

Lacordaire était sauvé : une joie secrète vint réchauffer son cœur et ranimer toutes ses sensations engourdies. Cependant il n'osait encore s'avouer le

changement qui s'opérait en lui ; devait-il bien y ajouter foi ?...

Un jour un de ses collègues vint le voir ; il le trouva seul, triste et pensif, assis à sa table de travail, sans un livre, sans une feuille de papier devant lui.

« — Lacordaire, lui dit-il, qu'avez-vous ? Qu'est-ce donc qui vous rend ainsi mélancolique ?... Je ne vous demande pas votre secret... mais vous savez mon amitié pour vous, je serais heureux de vous être utile...

« — Merci, répondit Lacordaire, permettez-moi de ne pas me révéler à vous encore aujourd'hui. Mon secret est tellement secret qu'il ne m'est pas bien connu à moi-même. Sitôt qu'il aura pris une forme décisive, vous serez des premiers à le savoir. »

Que se passait-il donc, mes enfants, dans cette âme de jeune avocat auquel le barreau promettait des succès, mais qu'il trouvait au-dessous de ses aspirations ?

Eh bien ! peu à peu la vérité s'était fait jour en lui, il avait vu Dieu et il avait résolu d'aller à lui. Mais comme il ne faisait rien à moitié, ce n'était plus en simple chrétien que sa générosité voulait le servir, il voulait devenir apôtre, se faire propagateur de sa parole et de sa doctrine, et pour cela environner sa tête de l'auréole du sacerdoce..

Un mois plus tard, Lacordaire frappait à son tour chez le collègue à qui il avait promis son secret et sans préambule :

« — Vous savez, lui disait-il, mon parti est pris ; j'entre au séminaire. »

L'avocat surpris restait muet ; il se demandait si son ami voulait plaisanter ou si l'excès de sa mélancolie n'avait point dérangé en lui le cerveau. Mais le converti lui expliqua toutes les étapes intellectuelles par lesquelles il était passé.

Une lumière intérieure, une impulsion secrète le ramènent comme malgré lui au Dieu de son enfance, et il ne croit pas trop faire que de se donner tout entier. Il veut établir entre le monde et lui une barrière, il veut consacrer sa parole au service du Maître et voilà pourquoi il ambitionne le sacerdoce.

Lacordaire cependant ne voulait pas mettre son projet à exécution avant de demander le consentement de sa mère : ce fils soumis l'avait habituée jusque-là à la prendre comme arbitre de toutes ses décisions et il ne savait cette fois-ci comment lui faire connaître une résolution sur laquelle elle comptait si peu et qui, il le prévoyait, devait affliger sa tendresse maternelle.

Certes, elle ne désirait pas mieux que de voir son fils revenir à la foi qu'elle avait communiquée à ses jeunes années, mais un changement si radical semblait lui enlever la possession de cet enfant pour lequel elle rêvait secrètement un brillant établissement dans le monde.

Enfin, quelque pénible que devait être ce coup, il fallait se décider à le porter et Madame Lacordaire reçut la lettre qui lui annonçait le désir de son fils d'entrer au séminaire Saint-Sulpice. La révolte de la tendresse et de l'orgueil maternels se fit jour dans six lettres consécutives qu'elle écrivit à son fils pour

le dissuader de s'engager si brusquement dans une voie si différente de celle qu'il avait suivie jusqu'alors.

Le jeune homme répondit et réfuta tous les arguments qui ne semblaient chercher que son bonheur ici-bas; enfin il l'emporta et la mère le voyant inébranlable donna, quoique à regret, son consentement bien méritoire.

Cette conversion si soudaine ne manqua pas, mes enfants, de faire quelque impression dans le monde des étudiants. On la commenta diversement, mais personne ne douta que cette résolution ne fût sérieuse et ne tournât à l'avantage de la religion catholique.

L'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, voulut qu'on lui présentât le jeune avocat, et en le recevant, il lui dit avec une grande bienveillance :

« — Soyez le bienvenu ; vous défendiez au barreau des causes d'un intérêt périssable, vous allez en défendre une dont la justice est éternelle. Vous la verrez bien diversement jugée parmi les hommes ; mais il y a là haut un tribunal de cassation où nous la gagnerons définitivement. »

Quelques jours plus tard, les portes de Saint-Sulpice s'ouvraient toutes grandes pour accueillir le nouveau lévite : c'était le 12 mai 1824. Lacordaire avait vingt-trois ans et il célébrait ce même jour l'anniversaire de sa naissance et de son baptême. Trois ans plus tard, il écrivait à ses amis :

« — Je suis prêtre depuis trois jours et pour l'éternité. »

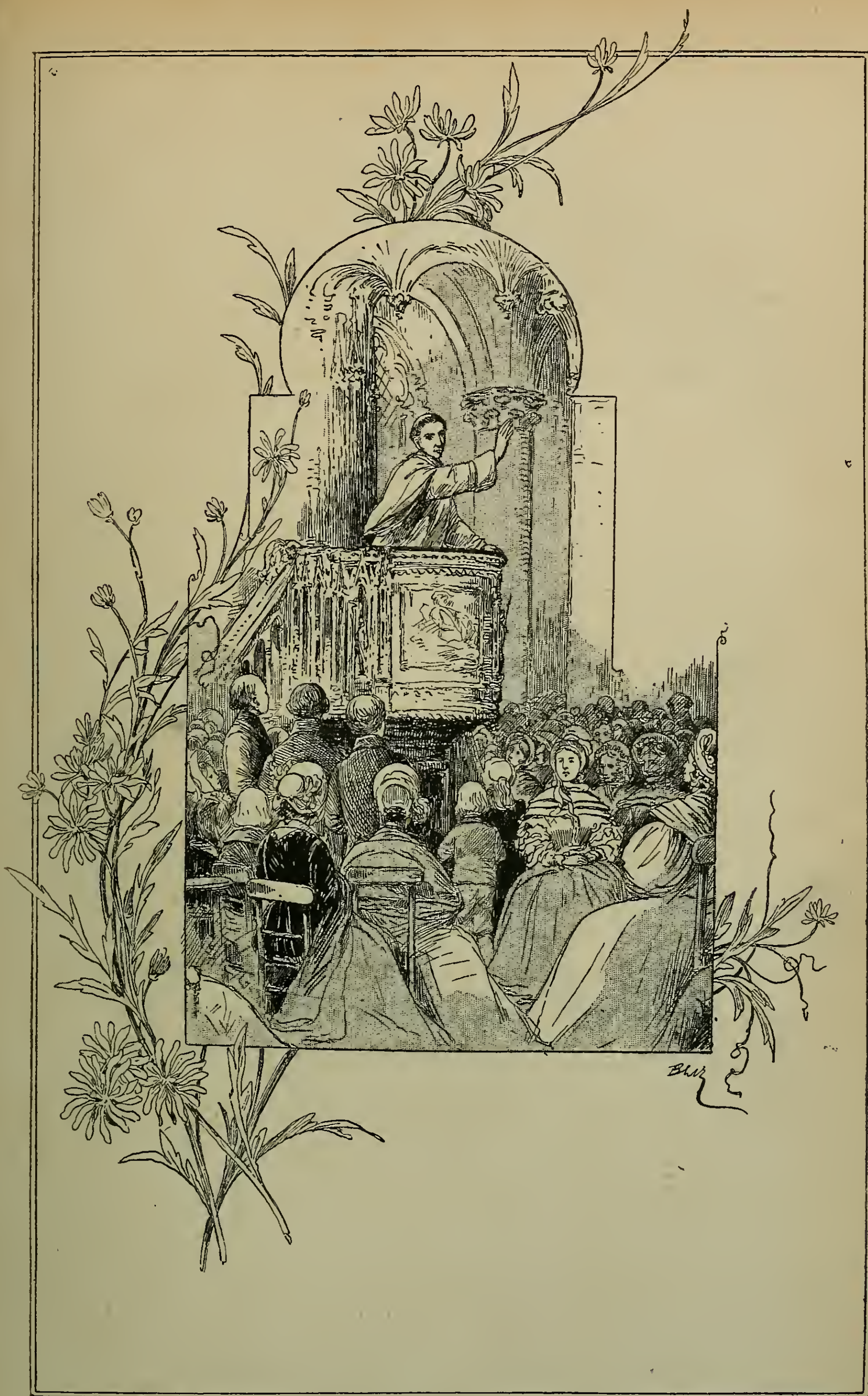
IV

C'est ainsi, mes enfants, que sous le souffle inspirateur de la grâce divine, cette âme de jeune homme eut le courage d'interrompre brusquement une carrière qui lui promettait le plus bel avenir. Il crut devoir faire ce sacrifice à sa foi nouvelle et il l'accomplit sans un instant de défaillance.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce que devint l'abbé Lacordaire. En quittant le monde il emporta avec lui une passion : l'amour des jeunes gens. C'est à eux qu'il consacra le meilleur de son temps et le plus pur de son dévouement.

Ils eurent les prémices de son apostolat. Il inaugura ses conférences dans la chapelle du collège Stanislas et la foule qui accourut pour l'entendre ne put trouver place dans l'enceinte trop étroite ; il fallut mettre des échelles à l'extérieur le long des fenêtres pour les auditeurs qui ne pouvaient pénétrer. A quelques semaines de là, c'était Notre-Dame de Paris qui lui était ouverte et un succès retentissant rendait le nom de Lacordaire désormais immortel.

Pour se mettre à la hauteur de la mission qui lui était confiée, l'orateur voulut aller puiser à la source du savoir et de la vertu, et il s'arracha aux applaudissements des foules pour aller s'enfermer à Rome dans un couvent. Il était parti avec sa soutane de prêtre, il en revint avec le froc blanc du domini-



Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame.

cain, amenant avec lui des frères et des collaborateurs pour l'aider dans sa mission apostolique.

Il remonta dans la chaire de Notre-Dame et retrouva avec ses triomphes précédents une autorité moins discutée. C'est alors qu'apparut tout l'éclat de son génie et qu'il fit entendre de ces paroles qui s'enfoncent comme un glaive dans le cœur de l'homme et qui n'en sortent plus.

J'ai eu le bonheur, mes enfants, de l'entendre dans un de ses mouvements les plus éloquents et à l'heure où je vous parle j'ai toujours présent dans mon souvenir les accents enflammés qui s'échappaient de ses lèvres; une jeunesse frémissante entourait la chaire, et l'orateur comme penché vers elle lui disait à demi voix :

« — J'ai entendu les soupirs qui s'exhalaient de la poitrine du jeune homme. J'ai compté les épines qu'il arrachait le matin de sa chair meurtrie, et il m'est apparu combien est douloureux cet oreiller de la jeunesse où dorment, avec tant de chimères, tant de coupables voluptés. »

Et à ces jeunes hommes dont le cœur frémissait aux accents inspirés de l'apôtre, il révélait le seul être humain qu'on puisse aimer sans arrière-pensée et sans trouble :

« — Oui, s'écriait-il d'une voix que j'entends encore, mes enfants, il y a un homme dont l'amour garde la tombe... Il y a un homme dont la cendre après dix-huit siècles n'est pas refroidie... Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet... Il y a un homme, le seul qui ait fondé son amour sur la terre et cet homme, c'est vous, ô Jésus, qui avez

bien voulu me baptiser, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul en ce moment ouvre mes entrailles, et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne me connaissais pas. »

Ah! mes enfants, moi non plus je ne le connaissais pas cet accent ; jamais nul auditeur n'en avait entendu de pareil et ceux qui l'ont recueilli ne l'oublieront jamais.

Quand vint le jour où le Père Lacordaire descendit de la chaire de Notre-Dame, ce fut pour reprendre auprès de ses chers jeunes gens sa mission de prédilection. Au collège de Sorrèze qu'il venait de fonder, il redevint maître d'école et je me souviens que nous, professeurs d'université, nous en conçûmes quelque orgueil de voir nos fonctions entre les mains d'un homme qui à cette heure était le grand génie de la France.

Ses élèves surent apprécier le maître qui les dirigeait et un soir d'effervescence que le Père leur disait d'un ton railleur :

« — Messieurs, le bruit court à Toulouse que vous avez pendu votre directeur en effigie. »

Un des élèves se leva subitement inspiré et reprit :

« — Mon Père, on sait bien des choses à Toulouse, mais ce qu'on paraît ne pas savoir, c'est que tous ici, nous nous ferions pendre pour vous. »

Et cependant ce n'est pas en les élevant mollement et en flattant leurs caprices que le Père Lacordaire leur avait inspiré tant d'affection. Apercevant un jour dans un dortoir des édredons sur quelques lits, il s'écria

« — Des édredons, fi donc ! Il faut laisser cela aux femmes et aux malades. Au lycée de Dijon, lorsque j'avais froid, je mettais ma malle sur mon lit. »

Tel fut, mes enfants, cet homme dont les débuts avaient attristé le cœur de sa mère et de ses amis, mais qui par son énergie native, aidée de la grâce divine, revint dans le sentier du devoir et y marcha en héros !

LA SORTIE DU THÉATRE

I

Je venais, mes enfants, d'être envoyé à Blois comme professeur de troisième depuis quelques mois à peine, lorsque, en 1832, j'eus le plaisir d'assister à un spectacle que je n'oublierai jamais.

C'était le 16 octobre, la Cour d'assises siégeait et promettait une séance si intéressante que la foule des curieux n'avait pu trouver place dans la salle étroite du Palais-de-Justice. En nous y prenant de fort bonne heure, un de mes collègues et moi étions du nombre des privilégiés qui avaient pu pénétrer dans l'enceinte. Après une longue attente, nous vîmes entrer les membres de la Cour, les jurés, les avocats; peu après c'était l'accusé qui paraissait escorté par des gendarmes.

A l'entrée de cet homme, au front hardi, aux traits mâles et énergiques, à la démarche assurée mais calme, un murmure d'admiration parcourut la salle entière, et tous les assistants, obéissant à la même pensée, se levèrent d'un mouvement unanime. Ce fut comme un signal donné: les jurés, le barreau, toutes les personnes qui remplissaient l'enceinte, y obéirent spontanément.

Pourquoi, mes enfants, cette marque de déférence extraordinaire?... Pourquoi cette dérogation aux usages?... C'est que cet accusé n'avait rien de vulgaire. Au premier rang dans le monde du barreau,

son talent et son noble caractère lui avaient acquis une réputation sans égale. Il s'appelait Berryer.

Aujourd'hui plus que jamais, il avait droit d'être fier ; car s'il était accusé, son crime était d'avoir servi son pays, tout en restant fidèle à la cause de celle qu'il appelait la mère de son Roi : Madame la duchesse de Berry.

On ne vous a jamais conté, mes enfants, cette épopée de 1832 ; elle est oubliée aujourd'hui et tous ceux qui n'ont pas vécu à cette époque ne peuvent comprendre l'émotion qui battit dans les cœurs ardents lorsqu'on apprit soudain que la mère de l'héritier légitime des Bourbons détrônés depuis deux ans, venait de débarquer sur le sol français pour revendiquer à main armée les droits de son fils.

Cette faible femme, au caractère chevaleresque, jetée par la tempête à quelques kilomètres de Marseille, avait traversé la moitié de la France sans être trahie, même par les républicains auxquels elle avait demandé asile. Elle avait pénétré au cœur de la Vendée, et, sous des habits de paysan, elle se cachait dans les métairies du Bocage le plus épais ; elle tenait, la nuit, des conciliabules secrets où les chefs de la noblesse vendéenne étaient convoqués et chargés de transmettre ses désirs à tous ceux qui avaient foi en son étoile et voulaient risquer leur vie pour sa cause.

Cette entreprise hardie pouvait séduire les cœurs fidèles qui, ne voyant dans Louis-Philippe qu'un usurpateur, ne songeaient qu'aux droits de l'ancienne dynastie ; mais les esprits pondérés et sages, non moins attachés à leurs convictions anciennes,

voyaient les risques d'une aventure hasardée ; ils calculaient les inconvénients de l'insuccès et avaient décidé d'agir directement auprès de la Duchesse pour la dissuader.

Berryer, mes enfants, avait été chargé de cette délicate mission; avec mille précautions, il était arrivé jusqu'à la retraite introuvable de la princesse. Avec le plus grand respect, la plus adroite ténacité et la plus insinueuse éloquence, il lui avait représenté que sa démarche était noble et méritait l'admiration des âges futurs ; mais pour le présent, elle exposait la vie de braves chevaliers, de robustes paysans qui allaient se faire tuer pour elle, sans que sa cause en retirât un sérieux avantage.

La mère d'Henri V avait écouté le grand avocat avec impatience; elle avait trouvé une réponse à toutes ses objections, mais tout en le congédiant, elle lui avait laissé quelque espoir qu'elle suivrait la ligne de conduite indiquée.

Il n'en fut rien ; la duchesse de Berry poursuivit ses projets qui furent bientôt démasqués. On apprit l'entrevue que Berryer avait eue avec elle dans une ferme vendéenne ; lui attribuant un rôle tout différent de celui qu'il avait joué, le gouvernement donna l'ordre de l'arrêter.

Il supposait que Berryer avait prêté la main au soulèvement de la Vendée et aidé la princesse dans son rôle. L'orateur fut arrêté à Angoulême et reconduit, de brigade en brigade, jusqu'à Nantes, où on se demanda un instant si le fidèle royaliste n'allait pas payer de sa tête son dévouement à son pays et à son parti.

Pendant plusieurs mois il était resté enfermé en une prison sévère où sa santé s'était altérée. Devant un traitement aussi rigoureux, l'opinion publique s'était émue; on demandait la mise en liberté de l'avocat, et le gouvernement temporisait, redoutant les suites du procès qu'il voyait perdu.

Enfin, c'était à Blois que le dénouement allait avoir lieu, et j'avais la bonne fortune d'être témoin de l'issue de cet évènement qui passionnait toute la France.

Le grand avocat était entouré de beaucoup de ses amis du barreau de Paris qui avaient voulu l'assister en cette circonstance glorieuse. Quelques-uns revêtus de leur robe étaient allés s'asseoir sur le banc des accusés. Le président leur fit remarquer que ce n'était pas là leur place; l'un d'eux se levant, répondit d'un ton ferme :

« — Monsieur le Président, le banc des accusés est si honoré aujourd'hui, que nous avons cru nous honorer nous-mêmes en y prenant place. »

Puis l'interrogatoire commença. Berryer exposa simplement le but de son voyage, qui, loin de porter à la révolte, devait amener la pacification. Le président le pressait de plus en plus; Berryer répondait sobrement. Enfin, on le pria de raconter l'entretien qu'il avait eu avec la Duchesse.

Là, mes chers petits, je vois encore l'orateur s'animer avec un geste superbe et répondre avec une froide assurance :

« — J'ai consenti jusque-là à m'expliquer sur ce qui m'était personnel; vous devez comprendre que je ne puis aller au delà. Je ne dois compte à personne

de ce que Son Altesse Royale m'a pu dire. Il ne m'appartient pas d'en parler sans son aveu... Quelque péril qu'il y ait pour moi à me taire, je ne dirai pas ce qui s'est passé dans cet entretien. »

Ces paroles furent saluées d'un murmure d'approbation de tout l'auditoire... La cause était gagnée; et quand l'avocat général, chargé de poursuivre le procès au nom du gouvernement, se leva pour remplir son rôle, il sentit si bien l'effet qu'il produisait, qu'en dépit de ses premiers désirs, il dut, publiquement, renoncer à l'accusation et faire l'éloge de son client.

Les applaudissements retentirent dans toute la salle. Berryer fut acclamé et nous lui fîmes une ovation à travers la ville. C'était un triomphe sans précédent dont la mémoire garde à jamais le souvenir.

II

A cette époque, mes enfants, Berryer avait quarante-deux ans: fils d'un avocat célèbre, dont lui-même devait éclipser la gloire, député à l'Assemblée, orateur de premier ordre, il avait encore devant lui une longue carrière toute de fidélité et d'honneur.

Cette vie, honorable entre toutes, n'avait cependant pas donné à ses débuts les promesses que devait réaliser son avenir. L'enfance de Berryer, sa pre-

mière jeunesse n'avaient satisfait pleinement ni ses maîtres, ni sa famille.

Envoyé, après les terreurs de la Révolution, au collège de Juilly qui venait de rouvrir ses portes à la jeunesse studieuse, il y avait trouvé quelques Oratoriens échappés à la tourmente et reprenant les traditions de leur ordre en distribuant un enseignement aussi dévoué qu'éclairé.

La plupart des élèves correspondaient au zèle de leurs maîtres, mais là, comme aujourd'hui au lycée de Nancy, quelques-uns ne comprenaient pas le prix du travail et préféraient les jeux à l'étude. Berryer était du nombre.

C'était un paresseux, mais un paresseux avec délices, savourant le bien-être de la fainéantise, comme les lézards pour lesquels il avait une grande affection. Il avait toujours dans son pupitre quelques-uns de ces gentils animaux, auxquels il réservait une place derrière ses plus gros dictionnaires et il passait plus de temps à les contempler furtivement qu'à étudier sa grammaire.

Les maîtres se plaignaient constamment de ses devoirs inachevés et de ses leçons peu apprises ; Pierre Berryer écoutait les reproches, y répondait parfois par quelque signe d'émotion et s'efforçait de faire mieux, mais bien vite la nature reprenait le dessus et l'écolier retombait dans son insouciance et son apathie habituelles.

Après avoir épuisé tous les moyens, les professeurs lassés déclarèrent au supérieur que c'était un enfant incorrigible dont on ne ferait jamais rien. Celui-ci, qui était un homme adroit et expéri-



Pierre Berryer assis dans le cabinet du Supérieur.

menté, fait venir Pierre Berryer dans son cabinet :

« — Mon enfant, lui dit-il, le travail vous ennuie et vous croyez que le bonheur consiste à ne rien faire !... Eh bien, asseyez-vous dans ce fauteuil, vous me regarderez travailler. Cela ne vous fatiguera pas et vous ne ferez rien ; mais, entendons-nous bien, rien au monde, ce qui s'appelle rien ! »

L'écolier, qui avait appréhendé une sévère punition, était ravi de ce procédé commode : pas de devoirs à faire, pas de leçons à apprendre, pendant que les autres peinaient sur leurs dictionnaires ! Il trouvait son sort assez heureux.

Pendant une heure, tout fut parfait ; livré à ses réflexions et à ses rêveries, il jouit tout à loisir des délices de l'indolence. Pendant ce temps, l'Oratorien, installé à son bureau, écrivait d'un mouvement rapide, sans se préoccuper du jeune témoin de ses travaux.

Mais tout à coup voilà qu'il l'aperçoit étendre le bras et saisir un livre à la portée de sa main. Bien vite, il l'arrête :

— « Mon petit ami, lui dit-il, vous oubliez nos conventions, vous ne devez rien faire ; lire, c'est faire quelque chose. Jouissez de la permission que je vous ai donnée, ne faites rien. »

Pierre Berryer commençait à trouver que le plaisir de ne rien faire devient rapidement monotone. Au bout d'une demi-heure, il hasarda quelques questions. L'Oratorien ne répondit pas, puis, quand il eut achevé la page commencée :

« — Mon enfant, lui dit-il, chacun a son goût. Vous avez celui de ne rien faire, moi j'ai celui de

travailler ; si je ne vous trouble point dans votre repos, ne me troublez pas dans mon travail. »

Trois heures s'écoulèrent ainsi, dont la dernière lui parut un siècle. Enfin, le supérieur se leva pour aller dire son bréviaire sous les beaux ombrages du parc de Juilly.

Vous pensez peut-être que Berryer était sauvé ; lui aussi le crut et se dit : Je vais pouvoir jouer.

Aussi, dès qu'il fut dans le jardin, il voulut quitter l'Oratorien et aller se mêler à la partie joyeuse de ses camarades, mais le supérieur le retint par le bras en lui disant :

« — Vous oubliez encore une fois nos conventions : jouer, c'est faire quelque chose. Restez auprès de moi. Nous irons et reviendrons d'un bout à l'autre de cette allée ; si vous êtes fatigué, vous pourrez vous asseoir. »

La nature ardente de l'enfant n'y tint plus, il se jeta aux pieds de l'Oratorien en promettant de se corriger.

Mais, vous le savez, mes petits amis, il faut souvent plus d'une leçon pour déraciner entièrement une mauvaise habitude.

Quand Pierre Berryer eut douze ans, arriva l'époque de la première communion et l'épreuve de l'examen préparatoire. Il ne sut pas suffisamment son catéchisme et fut renvoyé à l'année suivante. Ce coup imprévu fut terrible pour l'enfant ; il reçut cet arrêt par une crise de larmes où il témoigna à ses maîtres tous les regrets qu'il ressentait.

Les promesses qu'il fit et la douleur qu'il montra étaient si sincères que les professeurs l'admirent malgré tout à suivre les exercices de la retraite préparatoire. La veille du grand jour, l'inadvertance du maître le choisit pour lire, au nom de tous, les actes qui précèdent et suivent la communion.

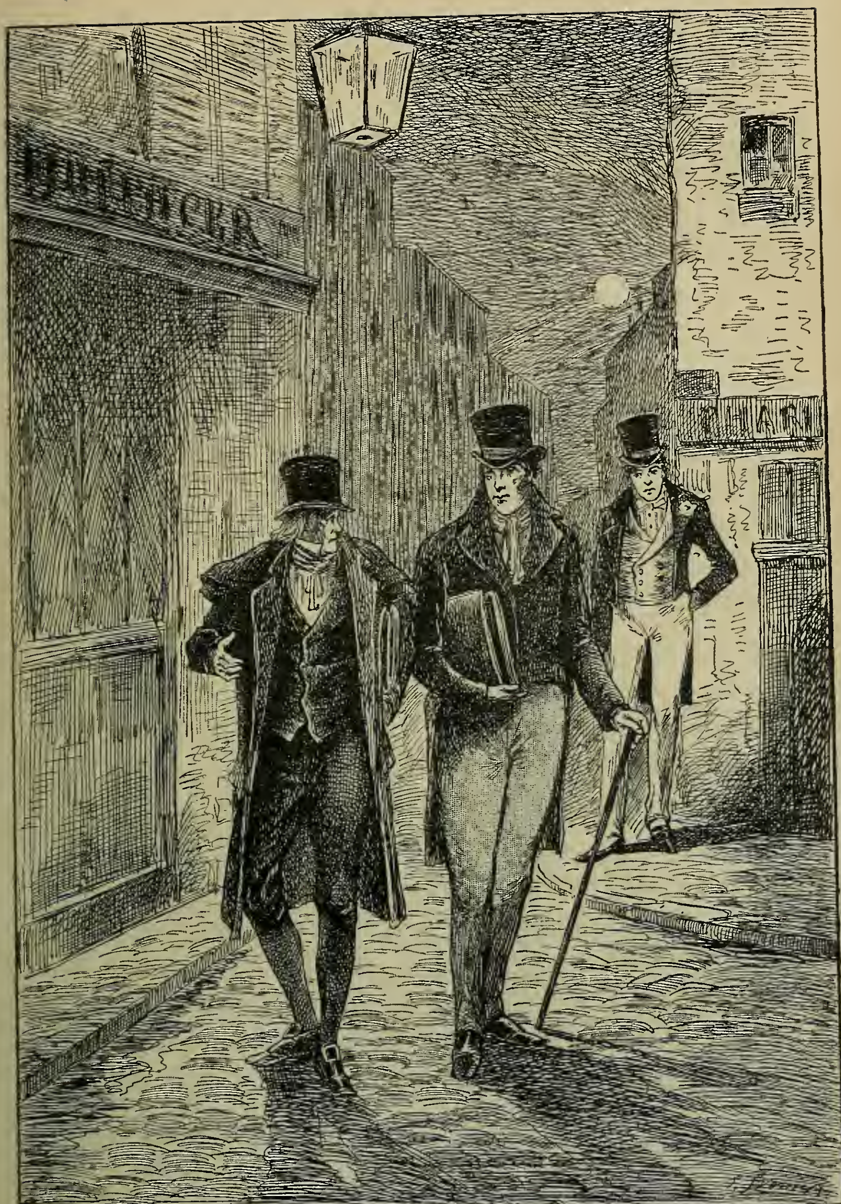
La voix de l'enfant est si émue et si suppliante que ses camarades pleurent avec lui, et le supérieur, touché, le prend dans ses bras en lui disant :

« — Mon enfant, vous ferez demain votre première communion. Il est vrai que vous ne savez pas bien votre catéchisme ; mais vous le comprenez, vous le sentez, cela vaut mieux. »

C'est ainsi, mes enfants, que certaines qualités du cœur peuvent racheter parfois certains défauts ; mais si l'on veut éviter les déceptions cruelles, il faut se corriger complètement de ses vices dès son enfance.

Lorsque Berryer eut terminé ses études de Juilly, son père qui voulait lui donner une éducation soignée lui fit reprendre sa rhétorique au lycée Bonaparte, puis ensuite commencer sous ses yeux ses études de droit.

Le jeune étudiant travaillait, mais avec cette mollesse et cette inconstance qui jusque-là avaient fait le fond de sa nature. A côté du devoir se trouvait le plaisir sous toutes ses formes : spectacles variés, soirées mondaines, bals et réunions joyeuses. Le jeune homme s'y livra tout entier. La saine éducation qu'il avait reçue à Juilly le préserva d'écarts trop graves, mais pendant quelques années la pas-



La sortie du théâtre.

sion des fêtes et surtout de la musique dont il raffolait l'écarta du travail et de l'étude sérieuse, nécessaire à celui qui veut devenir un homme.

M. Berryer père avait comme voisin de campagne le célèbre tragédien Talma qui lui rendait de fréquentes visites et lui amenait les auteurs célèbres de l'époque. Ces relations brillantes ne faisaient que développer les goûts de l'étudiant et on le trouvait plus souvent à l'Opéra ou au Théâtre Français qu'enfermé dans son cabinet à préparer ses cours.

Sa famille et ses amis sentaient qu'ainsi engagée, cette vie ne donnerait point les fruits qu'on en pouvait attendre, et les personnes sérieuses déploraient qu'un jeune homme si bien doué, favorisé par la situation exceptionnelle de son père, n'entrât pas résolument dans la voie du travail.

Un soir, après une représentation intéressante, Pierre Berryer sortait du Vaudeville ; il était seul et passa inaperçu près de deux vieillards, avocats à la mine austère. sur les lèvres desquels il crut surprendre son nom. Il les reconnut pour des amis de son père et prêta l'oreille à leurs paroles :

« — Le barreau s'en va, disait l'un tristement. Il n'y a personne pour nous succéder. Berryer père commence à vieillir, et son fils ne le remplacera pas... C'est un étourdi qui dissipe sa vie et ne s'occupe que de vaudevilles et de chansons. »

C'était la Providence, mes enfants, qui amenait le jeune homme à cette heure pour entendre pareille leçon. Ces paroles le bouleversent. Il rentre chez lui profondément humilié et se met à songer sérieu-

sement à ce qu'il vient d'entendre. Il semble qu'un voile tombe de ses yeux ; il s'aperçoit tout à coup de la dissipation de son existence et reconnaît le vide qui la remplit, pendant qu'une tâche si brillante l'attend; il se doit à lui-même de recueillir l'héritage paternel et de ne pas laisser déchoir un nom glorieusement porté.

Au sortir de cette nuit de réflexions profondes, Berryer se promit d'être à la hauteur de la mission que la Providence lui destinait, et il tint parole. Quelques mois après il était licencié et s'inscrivait comme avocat à ce barreau dont il était appelé à devenir la gloire.

III

Nul en ce siècle, mes enfants, n'a apporté dans les débats judiciaires ou politiques une parole plus brillante que celle de Berryer. Le jeune homme qui avait hésité à entrer dans la voie pénible du devoir, y apporta l'ardeur qu'il avait mise à suivre le sentier du plaisir. En quelques années des plaidoiries brillamment soutenues, des procès retentissants des causes habilement gagnées rendaient son nom à jamais célèbre. Bientôt il lui suffit de s'intéresser à une affaire pour qu'à l'avance l'heureuse issue en fût connue. Pendant une longue carrière de cinquante années, pas une cause importante n'a été

plaidée sans lui. Il s'est constitué le défenseur du pauvre comme du riche, cherchant à faire triompher pour l'un comme pour l'autre les droits de la justice.

Quand il eut l'âge exigé pour faire partie de l'Assemblée, le gouvernement de Charles X le fit nommer par les électeurs de la Haute-Loire et le Roi lui dit :

« — Oh! monsieur Berryer, ces quarante ans, comme je les guettais ! »

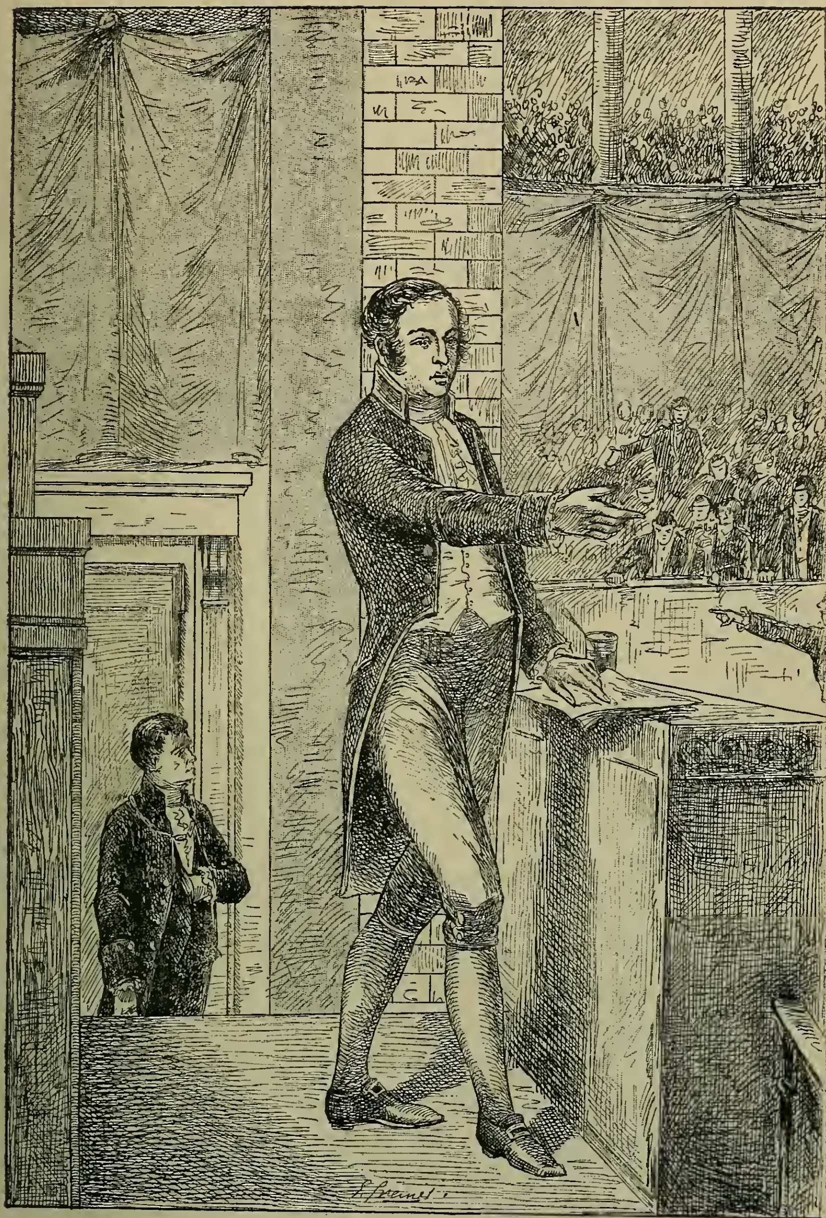
Le monarque avait prévu la place prépondérante que l'orateur devait occuper dans la politique et les services que ce fidèle royaliste rendrait à sa cause. Défenseur d'un parti vaincu, Berryer lui garda dans le malheur, la même foi, le même dévouement que s'il eût pu attendre une récompense de ses services.

Cet homme, mes enfants, vit changer sept fois le gouvernement de son pays sans changer lui-même, donnant ainsi l'exemple d'un caractère aussi droit et aussi noble que son talent.

Sa belle et expressive figure reflétait tous les sentiments de son âme; son regard fascinateur, son geste merveilleusement beau subjuguaient son auditoire.

En 1832, alors qu'il m'apparaissait pour la première fois, avec l'auréole du prisonnier injustement détenu, je l'avais déjà trouvé magnifique. Depuis, j'ai eu le bonheur de l'entendre en deux ou trois autres circonstances : il en est une où il surpassa toute attente et fut supérieur à lui-même.

C'était en 1840, à l'audience de la cour des Pairs



Berryer à la tribune.

Berryer avait alors cinquante ans, et son prestige était à son apogée. Le neveu de l'empereur Napoléon, celui qui, quelques années plus tard, devait monter sur le trône sous le nom de Napoléon III, venait de tenter à Boulogne un soulèvement en sa faveur ; il avait échoué. Fait prisonnier, il était traduit devant la cour des Pairs et accusé de conspiration contre le gouvernement de Louis-Philippe. Le prince-prétendant ne trouva pas de meilleur défenseur que le grand avocat royaliste.

En cette affaire, Berryer montra une hardiesse et des éclats d'éloquence jusque-là inouïs. Je l'entends encore, lorsque se levant ému, devant la cour émue elle-même et pleine de l'anxiété qu'excitaient la cause, l'orateur, l'accusé, il jeta d'une voix profonde ces paroles attristées :

« — Quel n'est pas le malheur d'un pays, qui a vu tant de révolutions successives renverser tant de gouvernements établis et jurés ! Eh quoi ! dans une seule vie d'homme, nous avons pu voir la République, l'Empire, la Restauration, le gouvernement du 7 août !... »

Et habilement, avec une adresse et une force incomparable d'argument, il mettait en parallèle la tentative sans succès de Louis-Napoléon, et l'évènement plus heureux qui avait élevé Louis-Philippe sur le trône de Charles X. Ces paroles hardies agitent l'assemblée, mais elle reste domptée par le prestige et l'autorité de celui qui les prononce.

Il en vient alors à son client et demande aux juges quel est le crime dont ils l'accusent... Il n'en voit pas d'autre, que d'avoir été fidèle à sa mission de pré-

tendant et d'être venu se joindre aux hommages que le gouvernement français rendait à la mémoire de son oncle illustre, dont la France réclamait les cendres.

Notre émotion était à comble, et il nous semblait que les juges ne pouvaient condamner son client, surtout après semblable interpellation :

« — Qui êtes-vous, vous qui voulez le juger ? à qui devez-vous vos titres, vos honneurs ? comtes, barons, ministres, généraux de l'Empire ?... de votre part, la condamnation du neveu de l'Empereur serait immorale. Nous vous connaissons ; dites-nous, condamnerez-vous un prince dont vous auriez été les premiers à reconnaître le droit, s'il avait réussi ? »

A ces paroles, mes enfants, qui sont de celles qui restent gravées dans la mémoire, les têtes se courbaïent sous les vérités terribles.

Ce procès fut le plus célèbre de l'orateur ; le prince Napoléon en témoigna à Berryer la plus grande reconnaissance dans une lettre qu'il lui adressa accompagnée de la somme de 25,000 francs comme honoraires. L'avocat les refusa.

Action d'autant plus belle, mes amis, que Berryer n'était pas riche. La politique absorbait son temps et nuisait à sa fortune. Il avait été obligé de mettre en vente sa terre d'Augerville ; mais de généreux amis, admirateurs de son talent, la lui avaient rachetée par souscription.

C'est que le grand orateur possédait une âme grande qui avait donné mainte preuve de son désintéressement. Souvent il plaidait gratuitement ou il lui arrivait des aventures du genre de celle du fermier Dehors.

Celui-ci s'était vu déjà condamné deux fois pour accusation d'incendie, quand dans une troisième instance Berryer parvint à le sauver. Ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à son sauveur, Dehors réalisa toute sa fortune, une vingtaine de mille francs, et, accompagné de son fils et de sa fille, il vint trouver son défenseur :

« — Vous m'avez sauvé de l'échafaud, lui dit-il, voici toute ma fortune, elle est à vous. »

Berryer prit ce qu'on lui offrait, compta la somme, en fit deux parts égales qu'il donna, l'une à la jeune fille, l'autre à son frère, en disant :

« — Mademoiselle, voici votre dot. Jeune homme, achevez avec ceci votre éducation. »

Tel était, mes enfants, le cœur de cet homme désintéressé. Un jour que M. de Rotschild voulait l'associer à je ne sais quelle affaire financière ; il répondit par un *Jamais!* si énergique, qu'on n'eut plus envie de renouveler de pareilles propositions. On lui fait remarquer combien sa conduite est étrange : il n'arrive point à s'enrichir alors qu'il n'aurait qu'à se baisser pour se relever les mains pleines d'or :

« — C'est vrai, répond-il,.... mais il faudrait se baisser. »

Tel fut, mes enfants, cet homme d'un talent de premier ordre et d'un caractère encore plus élevé. Vous voyez ce qu'il fit à partir du jour où il comprit que la vie ne consistait pas dans le plaisir, mais bien dans le devoir sérieusement rempli.

UNE VISITE A S[T]-ÉTIENNE-DU-MONT

I

En 1840, mes enfants, le grand maître de l'Université à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir, était M. Cousin. Désireux de rehausser la dignité de l'enseignement supérieur, il avait résolu d'instituer un concours spécial d'agrégation auquel étaient invités les plus brillants professeurs des différentes Facultés.

C'était à la fin des vacances de septembre ; il me fallait passer par Paris pour me rendre à Blois. Je quittai Nancy quelques jours plus tôt, afin d'assister à une partie de cette lutte qui m'intéressait. J'y retrouvai au reste bon nombre de professeurs, attirés par la même curiosité, et dont quelques-uns m'étaient connus.

Parmi les concurrents, trois surtout se distinguaient par la sûreté de leurs réponses, la rapidité de leur pensée et la vivacité de leur parole; ils se nommaient Egger, Berger et Ozanam. Les deux premiers occupaient dans les lycées de Paris un poste important, le troisième était à Lyon, titulaire d'une chaire de droit commercial.

Sans être inconnu, son nom n'avait pas la notoriété de celui de ses deux rivaux, et il arrivait au concours après six mois seulement de préparation, pendant que les autres concurrents travaillaient depuis plus d'un an. Cependant, dès les premières épreuves

orales, Ozanam déploya non seulement une telle somme de connaissances, mais surtout une telle clarté et une telle ampleur d'exposition, une parole si chaude et si lumineuse, que l'attention des juges fut immédiatement conquise en sa faveur.

Après avoir témoigné un savoir égal à celui de ses rivaux dans les littératures classiques française, latine et grecque, il les dépassa de beaucoup dans ses explications des quatre langues étrangères indiquées au programme : l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais.

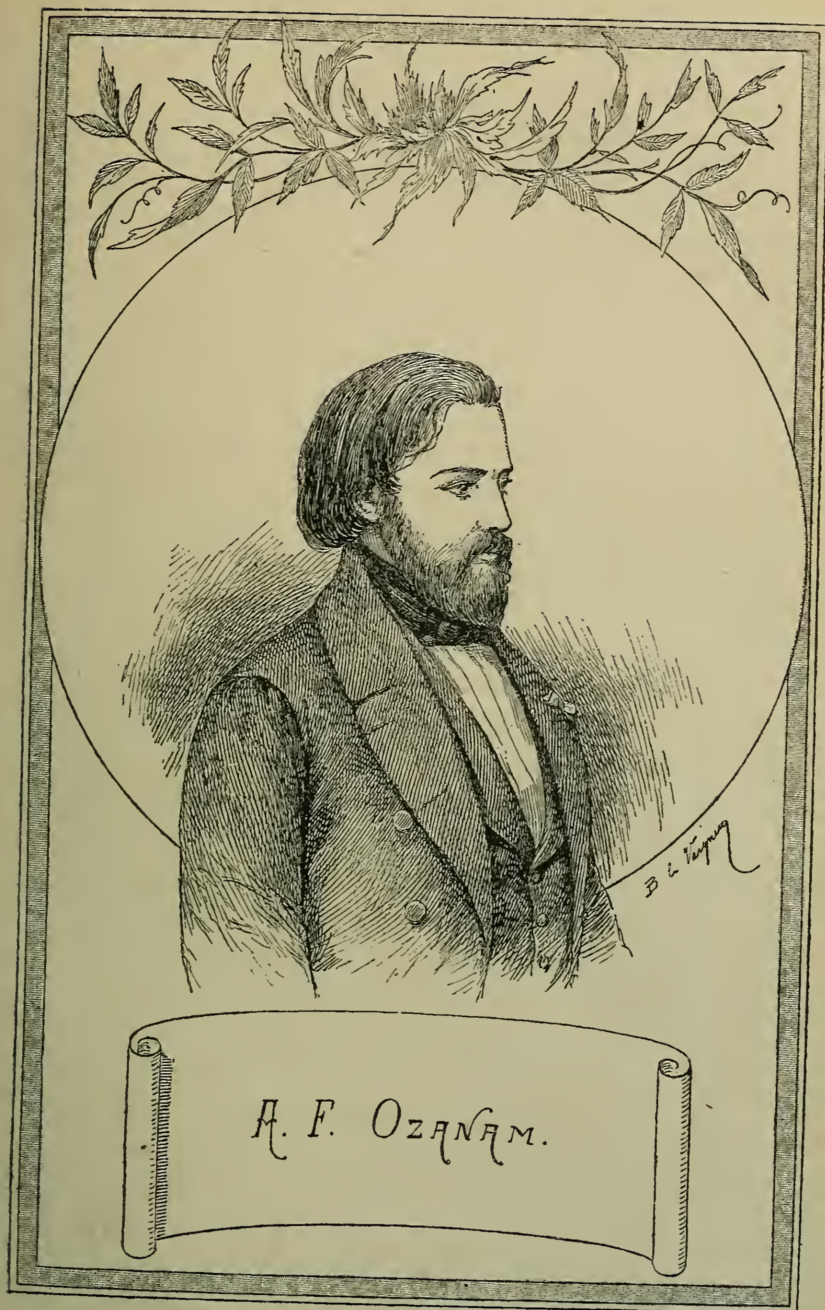
Son improvisation alerte et gracieuse sur les matières les plus ardues et les questions les moins connues nous arrachait des cris d'admiration ; l'enthousiasme des assistants était partagé par les juges, et, à un moment donné, l'un d'entre eux s'écria :

« — Monsieur Ozanam, on n'est pas plus éloquent que vous. »

Les applaudissements de la salle accueillirent ces paroles, et bientôt après le brillant candidat était proclamé le premier du concours ; tous les suffrages, même ceux de ses rivaux, vinrent ajouter un charme spécial à ce triomphe définitif.

De plus, l'un des juges, M. Fauriel, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, obligé par l'âge et les infirmités de prendre du repos, demandait aussitôt Ozanam comme suppléant dans sa chaire à l'ouverture des cours.

Qu'était-ce donc que ce jeune homme de vingt-sept ans qui arrivait, dans la fleur de sa jeunesse, à un enseignement que tant d'autres considèrent


B. L. Vaignes
A. F. OZANAM.

comme le terme de leur ambition et le couronnement de leur carrière?

II

Ozanam, vous ai-je déjà dit, mes enfants, était professeur de droit commercial à Lyon. C'était là, sinon sa ville natale, au moins sa patrie d'adoption. Sa mère y habitait et son père venait d'y mourir, en laissant une réputation méritée de médecin savant et dévoué.

Sous sa main ferme et vigilante, Frédéric, le plus jeune de ses fils, avait pris de bonne heure le goût des études sérieuses, et, au collège de Lyon, il était du nombre de ceux dont un maître prudent doit ralentir l'ardeur.

Après sa mort, son professeur de rhétorique a publié quelques-uns de ses devoirs d'écolier, que je me rappelle avoir lus à mes élèves pour stimuler leur ardeur; on y voit la marque d'un esprit précoce, hanté dès ses jeunes années des idées sérieuses réservées à un âge plus mûr.

Je me souviens que, à l'âge de treize ans, quand il veut souhaiter la fête de son père, c'est dans une pièce de vers latins qu'il chante son amour et sa reconnaissance; et quelques années plus tard, c'est tout un recueil de poésies qu'il lui dédie.

Ah! mes enfants, si vous saviez toutes les douceurs

que renferme le travail pour ceux qui arrivent à l'aimer; souvent mes élèves qui n'étaient pas toujours appliqués, reprenaient leur ardeur quand je leur lisais ces pages d'un écolier plus jeune qu'eux.

Et cependant, si Ozanam trouvait dans l'étude la satisfaction de ses désirs intellectuels et la joie de succès continus, son cœur souffrait d'une angoisse qui n'atteint pas ordinairement les esprits aussi jeunes.

Cet écolier de seize ans, qui voulait tout savoir, se prenait parfois à sonder les problèmes les plus difficiles de nos religieux mystères; ignorant encore qu'il est des bornes sacrées que la raison ne saurait franchir, il se perdait en recherches vaines, si bien que, après avoir reçu avec les beaux exemples une éducation si chrétienne, il se réveilla un matin l'esprit troublé et le cœur hésitant.

Sa foi lui disait de croire, mais son esprit curieux voulait savoir; et il s'établissait en cette âme de jeune homme, une lutte qui le rendait malheureux.

Elle n'est pas rare, mes enfants, cette crise de l'esprit trop avide qui voudrait une solution immédiate à ses inquiètes recherches. Heureusement pour Ozanam, la Providence avait mis le remède à sa portée.

Son professeur de philosophie était un prêtre aussi modeste que distingué, qui enseigna vingt ans au lycée de Lyon, et qu'un jour le ministre de l'instruction publique, ému des succès qu'il obtenait sans bruit, avait proclamé *le premier professeur de France*.

Doué d'un rare discernement, l'abbé Noirot aimait

à conduire ses élèves à la foi, en leur montrant dans la vérité chrétienne les limites que la raison ne peut dépasser. Bien vite, il s'aperçut du travail qui s'opérait dans l'âme de Frédéric ; il l'observa de plus près et poussa la bienveillance jusqu'à prendre son élève pour compagnon habituel de ses promenades, aux bords escarpés et silencieux de la Saône, dans les environs de Lyon.

Là ils philosophaient ensemble, sans s'apercevoir de la rapidité avec laquelle le temps leur mesurait ses heures ; la curiosité inquiète de Frédéric trouvait dans les réponses de son maître quelque satisfaction, et il apprenait à discipliner sa raison sous le joug de la foi.

Bientôt le calme revint dans l'âme de l'adolescent qui acheva en paix ses études classiques : à seize ans et demi, il était bachelier ès-lettres.

Aujourd'hui, mes enfants, vos classes commencent de bonne heure et il n'est plus rare de les terminer à cet âge : autrefois c'était plus extraordinaire et le jeune Ozanam attirait déjà l'attention publique.

Malgré sa jeunesse, il lui fallait embrasser une carrière et son père le destinait à la magistrature où plusieurs de ses ancêtres s'étaient déjà distingués.

Le jeune homme se sentait plus de goût pour les lettres et il avait commencé à donner sa mesure ; mais sa docilité et son respect pour l'autorité paternelle lui firent sacrifier sans hésitation ses propres inclinations.

Quelques jours après sa sortie du collège, il entrait comme clerc dans une étude d'avoué et copiait avec ardeur les interminables minutes dont l'accablait la nombreuse clientèle de son patron.

Le nouveau milieu dans lequel il venait d'entrer avait plus d'un motif pour ne pas le satisfaire : l'étude n'était pas très bien tenue au point de vue moral et les clercs prenaient plaisir à se raconter les scandales du dehors ; ils ne reculaient pas devant leurs propres prouesses qu'ils croyaient de bon goût d'exagérer encore.

Le dernier venu avait l'âme trop haute et trop pure, mes enfants, pour se mêler à ces propos déplacés ; il les écouta d'abord en silence, se tenant sur la réserve qui convenait à son âge, puis peu à peu il entra en lice et fit taire les plus libertins qui n'osèrent dans la suite risquer en sa présence un propos mal sonnant.

Mais vint bientôt le moment où il fallut se séparer de sa famille : Lyon n'avait pas encore, à l'époque, de faculté de droit, et M. Ozanam qui voulait faire de son fils un magistrat, se vit dans l'obligation de l'envoyer à Paris pour y suivre les cours.

III

Autant un jeune homme hardi et présomptueux éprouve de folle joie à la pensée d'entrer dans

la capitale de la France et du monde ; autant les cœurs timides et purs ressentent d'appréhensions à se trouver seuls, perdus dans cette ville immense.

Frédéric Ozanam avait versé plus d'une larme en quittant pour la première fois le toit paternel qui abritait toutes ses affections ; dans ces larmes il y avait du regret, beaucoup de regret de quitter ceux qu'il aimait, mais il y avait aussi de la défiance de lui-même, de la mélancolie, de la crainte.

Cette âme bonne et simple, habituée aux conseils, aux encouragements, aux douces causeries du foyer paternel, se sentit envahir par une sombre tristesse le jour où il se trouva seul, sans appui, sans point de ralliement, dans l'immense cité, tourbillon des passions et des erreurs humaines.

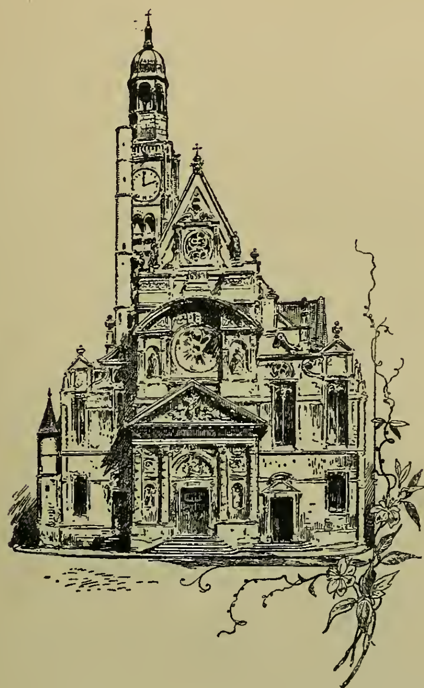
Quelque attaché qu'il fût aux saines croyances développées en lui par l'abbé Noirot, il sentait la défaillance s'emparer de lui ; le courage l'abandonnait : ses études allaient en souffrir et il songeait à revenir à Lyon.

Un soir, sous l'empire de ces sombres pensées, il entra dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, pour répandre devant le Seigneur l'angoisse de son âme désolée : il venait puiser au pied des autels le courage qui lui manquait et que ne refuse jamais Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui pliez sous le fardeau de la vie, et je vous soulagerai. »

Mais voilà qu'il aperçoit dans un coin retiré, parmi les *bonnes femmes*, un homme agenouillé qui dévotement récite son chapelet.

Ozanam surpris le reconnaît : c'est Ampère, l'illustration de son temps, le savant le plus renommé de la France, qui est là prosterné devant Dieu !...

Le jeune homme reste frappé d'admiration ; il



Saint-Etienne-du-Mont.

réfléchit,... il songe à sa faiblesse... et se met à rougir de son peu de courage. Après un quart d'heure de prière, il sort de l'église tout renouvelé... La chapelet d'Ampère l'a transformé : il n'a plus peur, il ne se sent plus seul, il a conscience de la force de Dieu qui l'anime.

Au reste, mes enfants, la Providence a pitié de ceux qui l'invoquent. A quelques jours de là, le jeune étudiant va rendre visite à l'illustre savant qu'il a vu à Lyon. Ampère lui fait un accueil très cordial, s'intéresse à sa situation nouvelle, lui demande comment il se trouve de son séjour à Paris, puis au bout de quelques instants, il l'entraîne dans une chambre confortable :

« — C'est ici, lui dit-il, l'appartement de mon fils qui m'a quitté momentanément pour voyager. Je vous offre la table et le logement chez moi au même prix que dans votre pension ; vos goûts et vos sentiments sont analogues aux miens, je serai bien aise d'avoir l'occasion de causer avec vous... »

Ozanam confus n'osait accepter une proposition si agréable et si peu attendue, sans consulter sa famille ; bientôt la réponse de son père vint le combler de joie.

Il eut le bonheur d'entrer dans la demeure du célèbre mathématicien ; pendant deux ans il devint son commensal et fut traité comme son fils. Le savant se prit d'estime et d'affection pour le jeune étudiant que la Providence lui avait envoyé ; il conversait souvent avec lui ; sa simplicité, sa bonhomie, mais surtout sa science universelle donnaient le plus haut intérêt à sa parole.

Il associa le jeune homme à ses études : le savant et l'étudiant travaillaient ensemble ; mais la science ne fut pas seule à donner à leurs relations le charme qui ravissait le cœur d'Ozanam. L'éminente piété d'Ampère venait s'y mêler et on raconte que parfois

leurs entretiens amenaient dans l'âme du savant, à propos des merveilles de la nature, des élans d'admiration pour leur auteur. Quelquefois, prenant sa large tête entre ses deux mains, Ampère s'écriait, transporté :

« — Que Dieu est grand, Ozanam, que Dieu est grand !... »

Quelques jours plus tard la Providence réservait au jeune homme une autre leçon tombée encore des lèvres d'un homme illustre.

Ami des lettres et admirateur des écrivains en renom, il s'était promis, dès son arrivée à Paris, d'obtenir une audience de M. de Chateaubriand. La pensée d'aborder le célèbre auteur du *Génie du christianisme* et des *Martyrs* faisait battre son cœur d'émotion, et sa timidité naturelle retarda son projet. Enfin il obtint d'un chanoine de Lyon une lettre de recommandation et alla frapper à la porte du grand homme.

M. de Chateaubriand venait d'entendre la messe, il accueillit Ozanam avec une grâce parfaite, l'interrogeant sur ses études, ses goûts, ses projets d'avenir ; puis soudain, fixant sur lui son regard profond, il lui demanda brusquement :

« — Allez-vous au théâtre ? »

Ozanam, surpris de cette question inattendue, hésitait entre la vérité et la crainte de paraître puéril à son interlocuteur. Il se tut quelque temps avant d'avouer qu'il avait promis à sa mère de n'y pas mettre les pieds. Chateaubriand qui avait déjà deviné la vérité dans ce regard de jeune homme

pur, se pencha vers lui pour l'embrassser en lui disant :

« — Je vous en conjure, suivez le conseil de votre mère ; vous ne gagneriez rien au théâtre et vous pourriez y perdre beaucoup. »

Cette parole, mes enfants, fut une lumière pour Ozanam, en même temps qu'un soulagement. Aux camarades qui plus tard voulurent l'entraîner au spectacle, il cita la réponse de Chateaubriand et se débarrassa ainsi des importuns. Il n'alla au théâtre qu'une seule fois dans sa vie ; il avait vingt-sept ans et c'était pour assister à une représentation de *Polyeucte.*

Aidée par de tels soutiens, la jeunesse d'Ozanam, préservée de toute influence néfaste, promettait de devenir féconde. Sa vie entière devait tenir les promesses de son printemps.

IV

Avec les années se développa en lui le goût des lettres qu'il cultiva sans négliger l'étude principale, le droit. En peu d'années il conquit son double diplôme de docteur en droit et de docteur ès-lettres.

Puis vint le concours d'agrégation qui lui ouvrit les portes de la Sorbonne, en lui confiant la mission d'un enseignement intéressant.

Ozanam, mes enfants, restera dans notre siècle comme le type du professeur éminent. Exact dans la doctrine, brillant dans l'exposition, il eut le mérite bien rare de posséder réunies l'érudition et l'éloquence. Il était épris d'un égal amour pour la science et pour la poésie ; il animait sa pensée par la chaleur de sa parole et fécondait sa parole par le dur labeur de sa pensée. Ayant à son service les plus heureux secrets de l'art et l'enthousiasme de sa parole convaincue, il soulevait son auditoire par sa brillante imagination, le saisissait par sa raison forte et exercée, et après l'avoir subjugué pendant une heure durant, le rendait à lui-même charmé et instruit.

Cet homme, mes enfants, comprenait la noble mission que le ciel nous a confiée, à nous éducateurs. Il avait le secret de parler aux jeunes gens qui s'attachaient à lui comme à un ami et à un père ; il trouvait les paroles qui vont au cœur et savait remuer les plus indifférents.

Avec son cours de Sorbonne, il avait accepté la classe de rhétorique au collège Stanislas et il fallait l'y voir, expliquant un passage de Virgile, lisant d'abord le texte d'une voix lente, puis s'animant à cette grave mélodie du vers latin, et après les essais malheureux de quelque écolier, reprenant la traduction ébauchée, rectifiant le sens indécis, et luttant à son tour, de grandeur avec une belle image, d'harmonie avec cette poésie qui est l'harmonie même.

Toute l'âme du maître, mes amis, passait dans ces improvisations jetées avec une verve brûlante

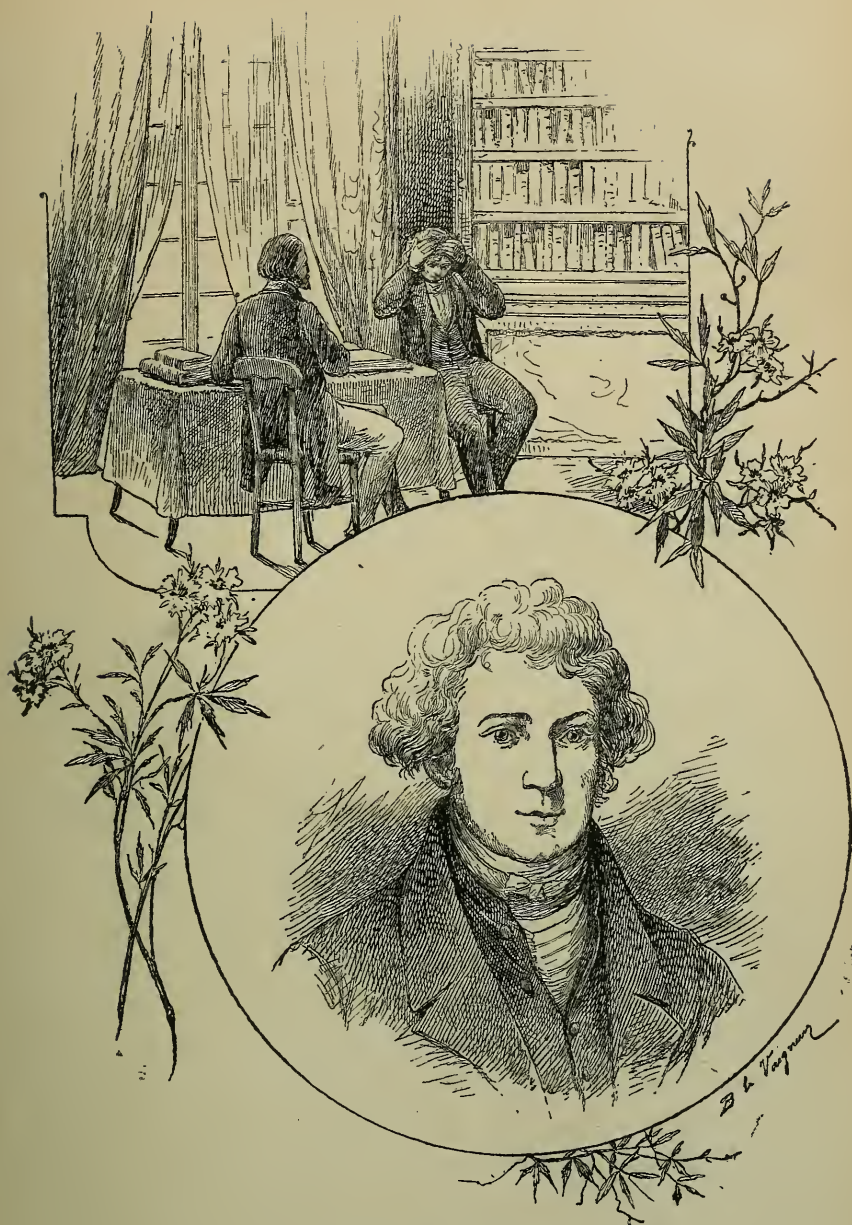
sur le texte latin. Aussi chaque élève subissait cet entraînement, et attirés par cette curiosité, les écoliers les plus maussades et les plus difficiles à émouvoir, qui sont le désespoir des professeurs et la honte d'une classe, ne restaient plus dans leur indifférence.

On a dit de lui, mes enfants, qu'avec une classe de vingt élèves, il avait trouvé le moyen de donner à la France plus d'hommes distingués, d'une religion éprouvée, d'un talent indiscutable, que les professeurs réunis de cinquante lycées. Et ce qui vous prouvera plus que tout le reste l'attrait de son enseignement, c'est que bon nombre de ses élèves redoublèrent leur rhétorique pour conserver l'avantage de jouir des leçons de ce professeur si apprécié.

Lorsqu'il devint professeur titulaire à la Sorbonne et dut abandonner sa chaire de Stanislas, ses élèves adressèrent au ministre de l'instruction publique une pétition pour obtenir de garder un maître qui leur était si précieux, et auquel ils étaient si attachés.

Et cependant il ne leur ménageait pas les dures vérités que la jeunesse doit connaître : c'était surtout la loi sévère du travail qu'il leur rappelait sans cesse. Après leur avoir cité l'exemple du soldat sur le champ de bataille, ou de l'agriculteur à sa charrue qui tous deux donnaient sans compter leur sang et leur sueur, il ajoutait :

« — Que faisons-nous, nous autres, pendant ce temps-là ? Croyez-vous que Dieu ait donné aux uns de mourir au service de la civilisation et de l'Eglise,



Ampère et Ozanam.

aux autres de vivre les mains dans leurs poches et de se coucher sur des roses ?...

« Ah ! jeunes hommes, aujourd'hui nous ne travaillons pas... Sept ou huit heures par jour données à la science alarment pour nos misérables santés la sollicitude de nos amis. »

Et à l'appui de ces principes austères, mes enfants, le professeur aurait pu se donner en exemple ; pour lui, vivre c'était travailler, et travailler, c'était combattre.

Sa famille ne le voyait pas sans terreur abréger ses nuits, et se refuser toute distraction lorsqu'il s'agissait d'achever, en dehors de sa tâche ordinaire, une de ces œuvres que lui inspirait son dévouement.

Nature frêle et ardente, arrêté quelquefois par la douleur qui minait sourdement ses forces, il se hâtait de revenir à ses documents et à ses livres. Ses meilleurs amis, Ampère à leur tête, craignant pour lui les suites d'une fatigue qu'il cherchait en vain à dissimuler, essayaient de modérer cette ardeur imprudente.

« — Oubliez-vous, leur répondait-il, que nous servons un maître économe... La vie s'avance, il faut saisir le peu qui en reste... Je me fatigue, c'est possible ; mais Dieu le veut... »

Et un jour que, retenu chez lui par la fièvre, il apprend qu'à la Sorbonne ses auditeurs murmurent de son absence, il s'y rend aussitôt, malgré le mal qui le brûle et commence ainsi sa leçon :

« — Notre vie vous appartient, Messieurs ; nous vous la devons jusqu'au dernier souffle, et vous l'aurez. »

Vous le voyez, mes enfants, dans cet homme que le ciel avait doué d'une intelligence si brillante, battait un cœur capable de tous les dévouements.

Vous connaissez l'œuvre qu'on appelle la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul ; vous avez vu ici à Nancy ces hommes du monde qui, après les travaux absorbants de leurs occupations quotidiennes, prennent sur leurs loisirs pour aller porter aux pauvres le secours de leur bourse, mais plus encore l'encouragement de leur parole charitable.

Il n'y a peut-être pas à notre époque une œuvre aussi bien comprise et destinée à porter des fruits aussi précieux, puisqu'elle rapproche dans une visite toute de charité celui qui a la fortune de celui qui la convoite. Eh bien ! cette œuvre organisée depuis un demi-siècle a été fondée à Paris en 1833, et c'est Ozanam qui la créa avec cinq ou six de ses amis, étudiants comme lui.

Ce fut lui qui lui donna la plus vive impulsion et en resta toute sa vie le membre le plus actif, donnant non seulement son or et sa parole, mais surtout ses forces et son dévouement sans compter.

Ozanam est mort jeune, mais il a laissé à la génération catholique et surtout à la jeunesse un exemple fortifiant. Songez parfois, mes enfants, à vous rappeler son nom pour ranimer en vous une ardeur tentée de faiblir.

PHILOSOPHIE ET CATÉCHISME

I

Au cours des vacances de 1839, je mettais à exécution un projet caressé depuis longtemps, et dont l'état de mes finances avait toujours retardé l'accomplissement. Depuis de longues années, je me promettais une excursion en Suisse, au pays des grands lacs et des hautes montagnes ; aujourd'hui mes vœux étaient remplis et pendant quinze jours j'allais de ravissements en ravissements, trouvant partout une réalité dépassant de beaucoup mon attente.

Le 13 septembre, j'arrivais à Einsiedeln, lieu de pèlerinage célèbre dédié à Notre-Dame des Ermites. Il y avait ce jour-là grande affluence d'étrangers, car le lendemain on célébrait la fête principale du sanctuaire ; pèlerins et visiteurs avaient peine à trouver un gîte.

Le hasard me fit le compagnon de chambre d'un jeune homme d'allure distinguée et d'une urbanité exquise que je rencontrais pour la première fois.

En voyage, la connaissance est vite faite, surtout entre jeunes gens de même âge qui ne demandent qu'à échanger leurs impressions.

Il s'appelait le vicomte Armand de Melun et avait déjà parcouru la Suisse dans tous les sens : il m'en décrivit avec âme toutes les beautés ; aujourd'hui

il y venait en pèlerin pour remercier la Vierge de lui avoir conservé une personne bien chère.

Malgré la fatigue, nous causâmes longtemps ; sa voix douce et agréable avait je ne sais quel charme qui donnait du prix à ses paroles. Le lendemain nous assistâmes ensemble à la fête, perdus dans la foule des pèlerins au costume varié et pittoresque ; ensemble nous nous agenouillâmes aux pieds de la Vierge resplendissante sous sa chape d'étoffe riche et sa couronne d'or.

Je me rappelle l'émotion qui fit battre nos cœurs quand tout à coup nous entendîmes s'élever derrière nous le plus ravissant concert. C'étaient cinquante Tyroliens venus de leurs montagnes lointaines et qui de leurs belles voix mâles chantaient à la Reine du ciel une hymme harmonieuse, accompagnés par leurs femmes et leurs enfants.

Une magnifique procession aux flambeaux jetant ses mille lueurs sur l'abbaye et les montagnes acheva cette journée dont le souvenir est encore vivant dans mon âme.

Armand de Melun était transporté, il priait à haute voix et comme s'il m'eût connu dès l'enfance, il me donnait à lire dans son âme belle et pure, éprise de charité et de dévouement.

« — Vous êtes professeur, me disait-il, et vous avez la noble mission d'élever la jeunesse. C'est un grand honneur mais qui n'est pas sans responsabilité... tous ne sont pas à la hauteur de leur tâche. Je le sais par mon expérience personnelle ; j'ai eu à en souffrir. »

Et sans que j'eusse besoin de provoquer ses confi-

dences, il me fit le récit de ses premières années qu'il eût voulu effacer pour donner à sa vie l'intégrité de l'innocence et de la vertu.

II

Dès l'âge de sept ans, Armand et son frère Anatole avaient été placés à Paris, loin de leur famille, dans un petit pensionnat de Passy. En peu de jours ils y avaient perdu les bonnes leçons reçues au foyer paternel, sans trouver aucune compensation dans l'instruction offerte à leur intelligence.

Il est vrai, mes enfants, qu'on était à l'époque des Cent-Jours et que l'esprit public ne sentait guère l'attrait des études. La petite école, comme la France entière, se partageait en deux camps ; les uns, en majorité, tenaient pour l'Empereur ; les autres, en plus petit nombre, se déclaraient pour le Roi.

Les de Melun étaient de ceux-ci, par principes d'éducation et tradition de famille. Il leur en coûta de rudes coups qu'ils rendaient avec usure, car la devise de leur famille : *A qui tienne !* ne leur permettait pas de supporter un défi.

Un jour l'affaire devint si grave qu'ils se virent déloyalement dénoncés à la force armée pour leurs opinions. C'était à une revue du Champ-de-Mars où on avait conduit les enfants. Quelques sapeurs de la garde ayant rompu leurs rangs pour aller boire, les

écoliers crurent faire un bon tour aux jeunes de Melun en les signalant comme ennemis de l'Empereur.

Déjà les accusés tremblaient de tous leurs membres à la vue des haches aiguisées des sapeurs à longue barbe, et c'est à peine si leur terreur se dissipa quand ils virent l'un d'eux s'approcher et se contenter de leur tirer l'oreille.

Mais telle était déjà l'énergie d'Armand et de son frère qu'on ne put leur arracher, en dépit de leur crainte, le cri de : Vive l'Empereur !

A quelques jours de là, ces fidèles royalistes prenaient leur revanche d'une façon généreuse. Le trône de Napoléon s'écroulait pour faire place à Louis XVIII. Dans une promenade donnée en l'honneur de la paix et du retour des Bourbons, avisant un étalage de gâteaux et de bonbons marqués à la fleur de lis, ils en firent magnanimement une copieuse distribution à tous leurs camarades, sans en excepter leurs dénonciateurs.

Pour récompenser la générosité des deux frères, un cri unanime et sonore de « Vive le Roi! » sortit de toutes les lèvres et de toutes les consciences. Il avait suffi de quelques bonbons pour retourner en bloc toutes les convictions.

Et cependant, mes enfants, ces premiers jours de la Restauration faillirent être funestes aux jeunes de Melun. Au milieu d'une fête, ils se trouvèrent tout à coup, avec leur mère et leurs sœurs, entre deux régiments de cavalerie russe qui traversaient au trot le pont de la place Louis XV. Un jeune officier moscovite voit le danger, saute en bas de son

cheval, donne le bras à la dame et la main aux enfants, les ramène sur le trottoir; puis remonte, non sans résistance, sur son beau cheval cosaque qui se cabre, piaffe, bondit et l'emporte à son rang, aux applaudissements répétés de la foule.

De Melun en me racontant cela ajoutait :

« — Oh ! la Sainte Vierge a commencé de bonne heure à me protéger et je lui dois plus d'une action de grâces. »

Et cependant il avait à cette époque une singulière manière de lui témoigner sa reconnaissance. Quoique la pension ne comptât guère de travailleurs, à chaque composition la place de dernier était décernée à Armand ou à son frère qui était seul à la lui disputer.

Tout allait si mal que M. de Melun dut se décider à retirer ses enfants pour les mettre dans un autre établissement.

L'amélioration ne se fit pas sentir aussitôt. Passé maître en espièglerie et en indiscipline, Armand trouvait le moyen de s'échapper de sa prison du quatrième étage en descellant les barreaux de sa cage, de se hisser par la fenêtre et de grimper sur les gouttières, au risque de se casser le cou, pour aller fourrager, avec quelques camarades, parmi les provisions de bouche de l'établissement. Tout cela aboutissait à des privations de sortie pendant lesquelles l'écolier en était quitte pour copier sept fois une longue punition.

Enfin après deux années perdues encore dans la

paresse et l'insubordination, Armand et son frère étaient admis à suivre les cours de catéchisme de la première communion à l'église Saint-Sulpice. Ils étaient dirigés par des ecclésiastiques pleins de zèle et de talent, tels que l'abbé de Salinis, M. de Scorbiac et l'abbé Galard, destinés tous les trois à l'épiscopat. Le prince de Léon, duc de Rohan-Chabot, qui, après une courte union rompue par un évènement terrible, se préparait à entrer dans les ordres, y donnait aussi les prémices de son apostolat.

De cette direction nouvelle et de toutes ces instructions se dégagea pour les jeunes enfants une influence profonde, supérieure, à laquelle ne résistent jamais les jeunes âmes bien nées, quelque étourdies qu'elles soient par une première éducation manquée.

L'intelligence et le cœur d'Armand de Melun se laissèrent féconder par ces douces et bienfaisantes leçons. La première communion opéra une transformation sérieuse qui amena le goût du travail et la soumission à la discipline.

Les études s'en ressentirent et furent marquées par de rapides progrès et dans les lettres et dans les sciences; ceux qui régnaient sans conteste au dernier rang se disputèrent bientôt le premier, et se promettaient de faire les plus brillantes humanités. Malheureusement, parmi les maîtres du collège Sainte-Barbe où se trouvaient les de Melun, certains professeurs se permettaient d'afficher dans leur enseignement des sentiments irréligieux.

En rhétorique, et surtout en philosophie, cette influence néfaste anéantit presque complètement les

impressions déjà éloignées de la première communion, et le ciel redevint vide pour ces âmes de jeunes gens si bien faites pour la vérité.

Il fallait entendre, mes enfants, Armand de Melun me raconter, d'une voix brisée par l'émotion, cette triste phase de sa jeunesse :

« — Vous ne vous doutez pas, me disait-il, à quelle audace blasphématoire en était rendue cette classe dirigée par des maîtres impies. Un jour, il nous prit fantaisie de discuter entre nous l'existence de Dieu. C'était pendant l'étude. Nous eûmes la délicatesse d'engager le surveillant à se retirer, pour nous laisser une plus entière liberté et n'avoir pas à se compromettre lui-même. La discussion fut vive et approfondie; et lorsqu'on passa au vote, l'existence de Dieu obtint la majorité d'une voix! Je votai pour le bon Dieu... »

Et en disant cela des larmes coulaient de ses paupières, et il me répétait :

« — Vous êtes professeur; n'oubliez jamais la responsabilité qui vous incombe. Une seule de vos paroles peut blesser une âme. La mienne sortit meurtrie de ce collège où elle avait cru boire à la source de la vérité, et elle fut longue à guérir sa blessure. »

Mes enfants, vous devez comprendre ce que vaut une éducation sérieuse et chrétienne comme celle que vous recevez, en voyant combien l'ont regrettée ceux qui n'ont pas eu le bonheur de la connaître.

III

La vie d'étudiant cache encore plus de dangers que la vie du collège, et quand celle-ci n'a pas donné au jeune homme la solidité de principes dont il a besoin, les années qui suivent manquent du contrepoids nécessaire pour assurer l'équilibre de la vie.

Armand de Melun avait vu son frère embrasser la carrière des armes, sans sentir se dessiner nettement ses propres aspirations. Il avait un vague désir de dominer le monde par la science, et surtout par la science des hommes : son rôle serait-il politique ou simplement social, il l'ignorait encore.

En attendant il étudait le droit, mais avec une assiduité qui laissait encore une place largement ouverte aux plaisirs. Il aimait le théâtre et allait applaudir Talma aux dernières heures de sa gloire ; il aimait la musique et mettait à l'entendre sa plus charmante distraction.

C'était l'époque où ses parents vinrent faire à Paris un séjour prolongé pour permettre à leurs filles aînées de faire leur entrée dans le monde. Armand les y suivit, et bientôt sa vie se passa dans un tourbillon de bals, de concerts, de spectacles qui dévoraient son temps. Une seule fête ne suffit plus à chaque soirée, qui était perdue quand elle ne se partageait pas entre trois ou quatre salons.

Cette vie dissipée serait devenue dangereuse pour

Armand de Melun si elle se fut prolongée; mais il quitta Paris en même temps que sa famille, et dans la solitude de la campagne il se prit d'une nouvelle passion pour l'étude.

Rien ne put un instant satisfaire son appétit de lecture : il dévorait les livres. Devant les rayons d'une bibliothèque, il était comme l'homme affamé devant une table bien servie. Peu lui importait le sujet, il goûta de tout : théologie, histoire, roman, tout y passa. Les langues anciennes et modernes, la physique, la chimie, l'anatomie comparée, eurent chaque jour leur audience. Mais la philosophie excita toutes ses préférences, et la question religieuse fit bientôt l'unique objet de ses méditations.

Ce jeune homme, d'une nature inquiète et avide de connaître, entreprit la tâche périlleuse de se démontrer à lui-même les dogmes et la doctrine qu'il professait. Il voulut résoudre toutes les objections élevées contre la vraie foi et leur donner une réponse satisfaisante.

Pour un esprit isolé et encore faible, c'était une tâche irréalisable et au-dessus de ses forces. A chaque pas, il se heurtait à des questions échappant à l'analyse humaine; il en éprouvait des blessures intérieures qui rendaient sa vie déséquilibrée et sans appui.

Après avoir échappé aux dangers de la vie du dehors, de la vie dissipée, il en arrivait, comme s'il eût dû connaître toutes les douleurs, à affronter les périls du dedans, de la vie intérieure, et son esprit soutenait une lutte où plus d'un a succombé.

Enfin le bon sens de son âme droite, les croyances pures de sa famille, les enseignements de sa première communion rappelèrent la lumière dans ce cœur bouleversé. Il vit le christianisme se dresser devant lui avec sa morale si pure, ses doctrines si consolantes, ses croyances si élevées. Il vit le mal corrigé partout par la vertu, et la douleur par l'espérance. Il trouva la solution du problème social et la plus sublime morale sanctionnée par le prix d'un infini bonheur.

Le combat fut long; longtemps il y eut dans cette âme battue par l'orage un flux et reflux, dont le flot la rejetait tantôt sur les récifs séduisants de l'erreur, tantôt sur les rivages austères de la vérité.

En me racontant cette phase terrible de son existence, Armand de Melun devenait éloquent; il me prenait les mains en me disant :

« — Vous ne pouvez deviner ma souffrance. J'allais et revenais de la croyance au doute, du doute à la croyance; et Dieu sait combien de fois je recommençai le voyage! »

Enfin le dernier mot resta à la foi, et savez-vous comment, mes enfants, se manifesta son dernier triomphe. Un jour, fatigué d'avoir médité et discuté, il alla chercher dans un coin de sa bibliothèque un petit livre, vieux, usé, relié en pauvre parchemin. C'était le catéchisme qui lui avait servi à préparer sa première communion. Il en lut quelques pages et y trouva d'admirables solutions à ses problèmes.

Sous cette douce lumière l'ordre revint dans son esprit et la paix dans son âme. Il renonça à ses

rêveries et se livra à l'Evangile : sa vie était à jamais fixée.

IV

Une des premières conséquences de la foi reconquise par Armand de Melun, fut une lumière pratique sur l'emploi de sa vie.

Alors lui apparut nettement cette conviction que Dieu a donné à chaque homme sa mission ici-bas et le devoir de collaborer à son œuvre : les uns en complétant par le travail de leurs mains la création matérielle, les autres en achevant la création spirituelle par l'action et l'influence sur les âmes.

De Melun voulait donc faire quelque chose. Mais de quel côté tourner ses efforts? Les scrupules légitimistes de sa famille lui fermaient les carrières administratives dont la clef était le serment au gouvernement de Juillet. Il ne pouvait donc plus songer à la diplomatie qui un moment l'avait attiré.

Restait le barreau, et déjà il était inscrit au tableau des avocats de Paris. Mais il se sentait arrêté par une répulsion exagérée de son honnêteté ; trop souvent il s'était aperçu que le volé ne valait guère mieux que le voleur et sa sincérité se répugnait à se faire des convictions de circonstance.

La Providence avait d'autres vues sur le jeune néophyte et allait pour le conduire à son but lui

envoyer deux guides sous la forme de deux grandes âmes : l'une aiderait son intelligence par les lumières de l'esprit le plus élevé, l'autre parlerait à son cœur en lui révélant les trésors de la plus sainte charité.

Un soir d'hiver de l'année 1833, Armand de Melun fut amené par ses amis dans le salon d'une comtesse russe que sa conversion au catholicisme venait de chasser de sa patrie et qui avait fixé sa résidence à Paris. Une intelligence supérieure, une amabilité inaltérable, une conversation pleine de charme et sans prétention, attiraient autour d'elle toutes les notabilités du parti catholique.

Le jeune néophyte avait tardé à lui être présenté, mais dès qu'il eut pénétré dans ce salon éclairé discrètement et tapissé tout autour d'une bibliothèque de livres soigneusement reliés, il subit le charme ; il revint attiré par un aimant irrésistible et finit par y passer toutes ses soirées.

Madame Swetchine imprima son cachet sur cet esprit encore jeune, qu'elle s'habitua à considérer comme un frère ; elle entra dans tous ses projets, dans ses travaux, dans ses lectures et jusque dans ses plaisirs.

Admise ainsi aux confidences de son existence, elle vit dans ce jeune homme de vingt-huit ans, résolu au bien, mais incertain sur le chemin à suivre, un ouvrier volontaire de la vérité. Elle prit la direction de son esprit et de ses études et l'achemina peu à peu au but qu'elle se proposait : la charité par la vérité.

Sous cette action bienfaisante, Armand de Melun sentit de plus en plus qu'il avait une mission à remplir envers ceux que la Providence avait placés au-dessous de lui. Ce fils de gentilhomme aimait le peuple, mais il ne savait encore comment l'aborder pour lui faire du bien, quand un jour Madame Swetchine lui parla des merveilles opérées dans le quartier le plus pauvre de Paris par une humble femme, une Sœur de charité.

La Sœur Rosalie, mes enfants, était devenue en 1837 la providence de tous les malheureux du quartier Saint-Médard ; elle y exerçait, avec une puissance incomparable et un incroyable succès, l'empire de la charité. Madame Swetchine résolut d'envoyer son jeune ami à son école.

De Melun n'avait encore jamais mis le pied chez un pauvre ; il ne connaissait que ceux qui lui avaient tendu la main dans la rue. La plus grosse aumône qu'il avait jamais faite était les vingt francs que lui avait coûtés un billet pour le bal de l'Opéra, donné pour adoucir le sort des malheureux dans le terrible hiver de 1829.

La visite à la Sœur Rosalie fut pour Armand de Melun toute une révélation : un monde inconnu s'ouvrit sous les yeux de cet avide chercheur de vérité. La Sœur le reçut comme un de ces amateurs que la curiosité amène pour faire, un jour au plus, l'expérience rapide de la misère.

Elle le soumit donc sur-le-champ à une sérieuse épreuve ; lui mettant dans la main quelques bons de bouillon, de viande et de fagots, elle lui donna une Sœur pour diriger ses pas, puis lui indiqua trois

ou quatre ménages des environs, qu'elle le chargea de voir, de servir et surtout de consoler.

Représentez-vous, mes enfants, le vicomte de Melun qui, sous l'égide d'une Sœur de charité, part assez embarrassé de sa personne pour accomplir la mission qu'il regrette peut-être d'avoir sollicitée.

Il gravit un quatrième étage et trouve étendu sur un misérable lit sans matelas, sous une mince et sale couverture, un homme encore jeune, à la face blême, aux pommettes rouges, respirant à grand'-peine, dévoré par une fièvre ardente, conséquence d'une fluxion de poitrine arrivée à sa dernière période. Autour du lit trois petits enfants jouent et pleurent, tandis que la femme à l'air maussade, à la figure renfrognée, se lamente sur son abandon et semble disposée à accuser de sa misère la maladie du mourant.

Celui-ci était un ouvrier laborieux et intelligent, qui jusqu'alors avait fait vivre tant bien que mal sa petite famille ; mais la maladie était venue absorber ses modestes épargnes. Le médecin envoyé par la Sœur Rosalie déclarait à sa pauvre femme qu'il n'y avait pas grand'chose à faire, et le malade lui-même, tendant la main à son visiteur, semblait de son regard triste et doux vouloir lui dire un dernier adieu.

De Melun était ému ; surmontant son émotion, il prit une chaise et s'assit près du lit ; puis soulevant la tête du pauvre souffrant, il le conjura d'avoir



La visite des pauvres.

confiance en Dieu et lui fit boire une potion que depuis le matin il avait refusée. Sous l'impression de ces paroles douces et fortifiantes, le calme et la résignation reparurent. La femme s'excusa de la mauvaise humeur qu'elle venait de montrer et le regard reconnaissant du malade dit mieux que ses paroles le bien que lui avait fait cette visite.

Après avoir disposé ses bons sur la cheminée et y avoir glissé une pièce de monnaie, Armand de Melun descendit l'escalier, se sentant au cœur une joie inconnue jusqu'alors. De cette maison il passa dans une autre et fit une dizaine de visites semblables.

Quand il retourna près de la Sœur Rosalie, pour lui raconter ce qu'il avait vu, celle-ci l'écouta avec une attention mêlée d'un peu d'étonnement; elle était surprise du goût que ce gentilhomme avait éprouvé à remplir sa mission et vit qu'elle avait affaire à un auxiliaire peu ordinaire.

Pour achever l'épreuve, elle le pria de faire parvenir une lettre à un ministre, d'écrire un billet de recommandation au maire de l'arrondissement, d'apostiller une pétition au directeur général des postes et une autre au directeur des tabacs.

Armand de Melun s'y prêta de bonne grâce et s'en retourna chez lui l'âme émue de ce qu'il venait de voir, enchanté de ses pauvres, de la Sœur Rosalie, et surtout du bien qu'il avait fait. Il venait de trouver sa voie et prit la résolution de continuer sur le champ cet apprentissage.

Mes enfants, la charité est un engrenage ; quand je rencontrai Armand de Melun à Ensiedeln, il y

avait deux ans qu'il vivait de cette vie et il y trouvait des jouissances inattendues.

Il s'était occupé tout d'abord des enfants délaissés et avait donné à l'œuvre des Amis de l'enfance une impulsion nouvelle ; puis l'œuvre de Saint-Nicolas avait réclamé ses secours, et avec son merveilleux talent d'organisateur, il l'avait sauvée de la ruine Etait venue ensuite la colonie de Mesnil-Saint-Firmin, où on envoyait les enfants vicieux de la capitale s'assainir dans un air pur et dans le travail des champs.

Mais ce n'était là que le prélude des œuvres plus considérables, auxquelles devait se mêler cet apôtre de la charité. Je n'ai revu le vicomte de Melun que deux fois après la délicieuse rencontre d'Ensiedeln, mais j'ai eu le plaisir de recevoir plusieurs de ses lettres et d'être initié à ce magnifique mouvement de charité qu'il suscita autour de lui.

Pendant quarante ans, cet homme affamé de dévouement, s'est agité dans cet immense océan de charité : œuvres des pauvres malades, patronage des apprentis, œuvre des familles, œuvre des jeunes ouvrières, œuvres de publicité catholique, société d'éducation et d'enseignement, etc... il a suffi à toutes ces tâches, donnant partout son temps et sa bourse, prêtant son concours aux œuvres déjà existantes ou en créant de nouvelles de sa propre initiative.

Dans ce domaine du dévouement, nulle vie, mes enfants, n'a été plus féconde et Armand de Melun a droit à tous les respects de notre société recon-

naissante. N'oubliez pas surtout comment cette activité est sortie d'une jeunesse indécise et combien la volonté a fait de ce jeune gentilhomme facilement porté à l'oubli de ses semblables, un ange de charité et de dévouement.

LE COMMANDANT DE L'ARCHE D'ALLIANCE

I

Le 30 août 1845, une cérémonie intéressante attirait à Nantes, sur le quai de la Fosse, une foule de curieux. Au cours des vacances, je passais quelques jours chez mon ami Delabarre, quand en déjeunant il me dit :

« — Avez-vous assisté parfois à un lancement de navire ?

« — Non, lui dis-je, et je le regrette, car ce doit être un spectacle bien digne d'intérêt.

« — Eh bien ! mon cher, vous arrivez à merveille ; ce soir, on met à la Loire un vapeur qui se nomme l'*Arche-d'Alliance.* C'est un vaisseau ordinaire dans sa construction et dont les proportions n'ont rien d'anormales ; cependant il a déjà une histoire que je vous conterai là-bas, devant le chantier... »

Deux heures plus tard, nous longions le fleuve, mon ami et moi, suivis et précédés de nombreuses personnes que le même spectacle attirait. Tout à coup nous fûmes dépassés par une voiture découverte où on distinguait la soutane violette d'un évêque.

« — Vous voyez que c'est sérieux, me dit Delabarre, puisque Mgr de Hercé se déplace.

« — Sans doute il va bénir le navire, repris-je.

« — L'*Arche-d'Alliance* en vaut bien la peine. »

Nous arrivions, et par dessus les têtes de plusieurs milliers de personnes, nous apercevions le navire sur son ber, impatient, semblait-il, de descendre dans le fleuve et d'aller se jeter à l'Océan. En approchant de plus près, Delabarre me fit remarquer la proue du vaisseau.

« — Regardez cela, » me dit-il.

Et mes yeux se fixèrent sur un buste magnifique de la Vierge des Douleurs qui, les mains jointes sur la poitrine, lançait vers le Ciel un regard suppliant.

« — A qui appartient donc ce navire?

« — Ah! il vous intéresse déjà, n'est-ce pas? Eh bien! oui, son histoire n'est pas tout ordinaire et je suis, mieux que personne ici, en mesure de vous la raconter. J'en tiens tous les détails de M. Marziou lui-même.

« M. Marziou, c'est ce monsieur que vous voyez ici, qui fait les honneurs à l'évêque; en effet, il est chez lui, le navire lui appartient. Riche négociant du Hâvre et surtout catholique zélé, il avait conçu le projet, depuis plusieurs années déjà, d'armer un navire pour secourir les missions catholiques. Il paraît que, dans les îles d'Océanie surtout, cette minuscule force armée rendrait les plus grands services aux missionnaires qui pourraient ainsi échapper aux fureurs des peuples anthropophages qu'ils vont évangéliser.

« Ce projet très chevaleresque n'était pas facile à réaliser; avec sa fortune, M. Marziou pouvait encore se procurer le navire, mais la difficulté principale était de rencontrer le capitaine capable, qui consen-

tirait à le commander. Il lui fallait des qualités qu'on ne trouve pas toujours réunies.

« Et tout d'abord la science du métier ; or, dans la marine royale nous ne manquons pas de bons officiers, mais quel serait celui qui à quarante ans consentirait à briser sa carrière, à renoncer à tous les avantages de vingt années de service régulier, pour aller risquer une expédition très aléatoire et comprise d'une élite seulement.

« De plus, il fallait à ce capitaine quelque chose du zèle de M. Marziou pour comprendre l'œuvre qu'il entreprenait et servir avec un dévouement efficace la cause des missions. C'était l'exil prolongé dans les mers d'Océanie avec l'unique compagnie de quelques missionnaires.

« Il faut avouer que la situation ne devait pas tenter beaucoup de nos marins et M. Marziou chercha pendant plusieurs années sans trouver l'homme de ses désirs. Il avait presque abandonné son projet quand un heureux hasard lui envoya, il y a quelques mois, le capitaine Marceau ; il doit être ici et c'est lui qui va prendre le commandement de l'*Arche-d'Alliance.* »

II

« — Le capitaine Marceau ? mais ce nom ne m'est pas inconnu... N'est-ce pas lui qui commandait le *Minos* il y a quelques années ?...

« — Précisément. Ah ! vous le connaissez...

« — Non, mais j'ai eu un de mes élèves qui, comme aspirant de première classe, a fait sous ses ordres la campagne du *Minos*.

« — Eh bien ! que disait-il de Marceau ?

« — Mon Dieu, le souvenir qui m'en est resté, c'est que mon aspirant aurait volontiers servi un autre chef. Il ne le trouvait pas tendre, son commandant, et l'équipage ne s'en louait pas toujours. »

Delabarre sourit, et ajouta :

« — Dur, mais brave tout de même, n'est-ce pas ?

« — Ah ! quant à ça, c'est une autre affaire. Oui, il paraît qu'un soir, le mécanicien du *Minos* s'étant endormi, l'eau manqua et la chaudière rougit.

« On court au commandant qui immédiatement fait descendre le coupable ; épouvanté du péril, le mécanicien hésite. Marceau tire alors son pistolet, qu'il lui met sous la gorge et descend avec lui. En un clin d'œil, le commandant se rend compte du danger, et y apporte remède... Quelques minutes de plus et le navire sautait !...

« — Quand on s'appelle Marceau, on n'a pas peur... Vous savez qu'il est le neveu de l'illustre général mort à Coblentz à vingt-deux ans et que les Prussiens pleurèrent comme les Français.

« — Oui, on m'a dit même que c'est pour cela qu'il s'est fait marin, n'ayant pas voulu entrer dans l'armée de terre, de peur d'être éclipsé par un parent du même nom.

« — Peut-être, en tous cas il n'a pas manqué sa vocation, car c'est un vrai marin. A vingt-trois ans, il était chevalier de la Légion d'honneur pour sa

belle conduite dans l'expédition de Madagascar.

« — Les Anglais lui doivent aussi de la reconnaissance, m'a-t-on dit, il leur a sauvé un navire...

« — Ah ! oui, le *Pembroke*. Il leur a donné une belle leçon ce jour-là, aux Anglais!...

« — Comment cela ?...

« — Eh bien ! oui, c'était à Gibraltar comme vous savez et la tempête soufflait violente. Le *Pembroke* était engagé dans les rochers et chassait sur ses ancres ; un autre navire anglais, témoin du péril du vapeur, ne s'en émotionnait pas autrement et restait froid spectateur du danger.

« Marceau, n'écoutant que son courage, fit offrir ses services au navire en détresse, qui par fierté nationale les refusa tout d'abord ; mais après une nuit affreuse où la position était devenue des plus critiques, le capitaine ayant vainement réclamé le secours du navire anglais, fit prier Marceau de lui venir en aide.

« Aussitôt celui-ci appareille et commande la manœuvre, au milieu des acclamations de toute la population de Gibraltar qui, du haut de ses remparts, salue et encourage l'équipage du *Minos*.

« Par une manœuvre habile, celui-ci s'avance au milieu des récifs, aborde le *Pembroke* qu'il ébranle et traîne à sa remorque jusqu'à la pleine mer au milieu de la tempête qui gronde toujours. De toutes parts, les cris de : *Vive la France!* se font entendre et le navire reconnaissant arbore à son grand mât le pavillon français.

« — Ce jour-là Marceau mérita bien de la patrie, j'avoue que c'est un brave et bon marin. A ce

point de vue, il est en mesure de commander l'*Arche-d'Alliance;* mais j'ai sur son compte d'autres renseignements qui m'étonnent et je me demande comment il a pu accepter ce commandement.

« — Que voulez-vous dire ?

« — Je croyais que cet officier n'était pas fait pour s'entendre avec M. Marziou dont vous me parliez tout à l'heure.

« — Et pourquoi non ?

« — Vous me pardonnerez ma franchise ; mais je vous cite toujours mon aspirant de marine...

« — Et que vous a-t-il donc dit?

« — Voici un fait dont il a été le témoin et je ne sais trop ce que les missionnaires qui vont monter sur l'*Arche-d'Alliance* penseront un jour de leur capitaine. D'abord Marceau a des habitudes qui ne s'accordent guère avec la mission qu'il s'apprête à remplir ; il paraît que dans ses paroles et même dans ses actes il ne se gêne guère pour témoigner le peu de respect qu'il professe pour la religion. »

Delabarre souriait et me laissait dire. Je continuai :

« — Un jour que le *Minos* revenait d'Algérie, Marceau avait à son bord plusieurs prêtres qui rentraient en France. L'un d'eux, plus zélé, s'était promis d'aborder le capitaine et de lui dire son fait sur la question religieuse.

« A différentes reprises, il avait cherché à lier conversation avec lui et causé de voyages et d'excursions scientifiques. Marceau était poli ; sans être aimable — il paraît qu'il l'est rarement — il soutenait l'entretien. Le prêtre crut le moment opportun de démasquer ses batteries et d'aborder la question

religieuse. Le capitaine écoutait sans répondre et le missionnaire poursuivait toujours, insistant de plus en plus ; soudain Marceau lui coupe la parole :

« — Monsieur, lui dit-il, si vous voulez parler de sciences et de mathématiques, je suis votre homme. Mais en fait de religion, moi, j'ai la mienne, gardez la vôtre.

« Et il s'éloigna avec hauteur, laissant le prêtre décontenancé de cette brusque incartade. Avouez que le commandant d'un navire peut avoir pour ses hôtes des procédés plus polis et je m'imagine difficilement aujourd'hui que Marceau soit absolument l'homme de M. Marziou. »

Delabarre se prit à rire et me dit enfin :

« — Vous avez raison, et cependant, rassurez-vous, les passagers de l'*Arche-d'Alliance* n'auront rien à craindre de leur commandant. Le Marceau d'aujourd'hui n'est plus celui que vous avez connu ; c'est lui-même qui s'est offert à prendre part à l'œuvre des missions.

« — Ah ! il est donc converti ?...

« — Oui, mon cher, converti, et tout de bon. Aujourd'hui il y a bien peu de chrétiens aussi fervents ; et je suis surpris que vous n'ayez pas entendu parler de ce brusque changement.

« — Je l'ignorais entièrement ; il est vrai que voilà des années que je n'ai pas revu mon aspirant de marine et personne autre ne m'a jamais parlé de Marceau.

« — Eh bien, je vais vous raconter cela par le menu, car l'histoire en vaut la peine. »

Et pendant plus d'une heure j'écoutai le récit le

plus étrange. Vous allez voir, mes enfants, combien la volonté aidée de la grâce du bon Dieu peut changer subitement les habitudes les plus invétérées et rappeler un égaré au respect de lui-même.

III

En 1840, le futur commandant de l'*Arche-d'Alliance* était un ennemi juré de la religion catholique. Après une éducation entièrement négligée et dans la famille et au collège, Marceau s'était jeté dans la vie sans en comprendre les devoirs; avide de plaisirs et d'indépendance, il avait mis au service de ses passions toute l'ardeur de sa riche nature.

Mais sentant le vide d'une existence qui ne se rattachait à aucun principe sérieux, son âme inquiète se fatigua bientôt de l'indifférence et du scepticisme qui jusqu'alors l'avait enveloppée; effrayé de l'austérité de la morale catholique, qu'il ne connaissait que très imparfaitement ou contre laquelle il nourrissait des préjugés ridicules, il alla demander au saint-simonisme un abri contre l'incrédulité.

La doctrine du Père Enfantin était alors dans toute sa gloire, et les disciples déployaient un zèle qui ne manquait pas de leur attirer des prosélytes. L'esprit généreux d'Auguste Marceau se laissa séduire par les grands mots d'humanité, de philanthropie et de progrès; et bientôt le saint-simonisme compta peu d'adeptes aussi convaincus.

Les années s'écoulèrent pendant lesquelles le marin ne manqua pas une occasion de professer sa foi nouvelle et de poursuivre de ses attaques la religion catholique. Quand soudain une remarque du Père Enfantin lui-même vint jeter quelque doute sur la valeur de la doctrine qu'il professait.

Un jour, le chef du saint-simonisme reçut, en présence de Marceau, une lettre qu'il lut avec indifférence et qu'il lui passa en disant :

« — Voilà quelqu'un qui sera bientôt des nôtres. »

La lettre était d'un disciple d'Enfantin qui lui annonçait qu'abandonnant le saint-simonisme, il allait se confesser.

« — Comment, reprit Marceau, vous dites qu'on est des vôtres quand on se confesse ?

« — Vous êtes trop jeune pour comprendre cela, répondit Enfantin ; ne savez-vous pas que nous sommes la fin de toutes choses et *qu'il faut passer par le catholicisme pour arriver à nous?* »

Marceau ne répondit pas, mais il demeura rêveur ; en dépit des efforts du saint-simonien qui chercha à dissiper l'effet de cette parole inconsidérée, l'esprit de l'officier resta frappé et il se dit :

« — Mais moi, je n'ai pas passé par le catholicisme ! C'est peut-être le chemin qui conduit à la vérité ! »

A partir de ce jour, Marceau fut inquiet et son esprit se livra à des réflexions plus sérieuses. La conversion de quelques-uns de ses collègues vint ajouter encore à cette disposition d'esprit et mettre le comble à ses incertitudes.

L'officier chercha à dissiper dans les plaisirs

cet ennui qui l'obsédait, mais il n'y parvint qu'imparfaitement. Un jour, au milieu d'un bal, un de ses amis le surprit à l'écart, fuyant ce bruit et cette joie dont les éclats lui faisaient mal :

« — Que cherchez-vous donc ? lui dit-il brusquement.

« — Je cherche Dieu, répondit Marceau. »

C'était le présage du changement complet qui allait s'opérer dans la conduite de l'officier de marine. La lumière de la vérité venait de projeter dans cette âme un premier rayon, suffisant pour lui faire entrevoir le chemin à suivre, mais incapable de dissiper immédiatement les ténèbres de l'ignorance et du scepticisme.

Les cérémonies du catholicisme provoquaient encore les railleries de Marceau et le blasphème se retrouvait souvent sur ses lèvres moqueuses.

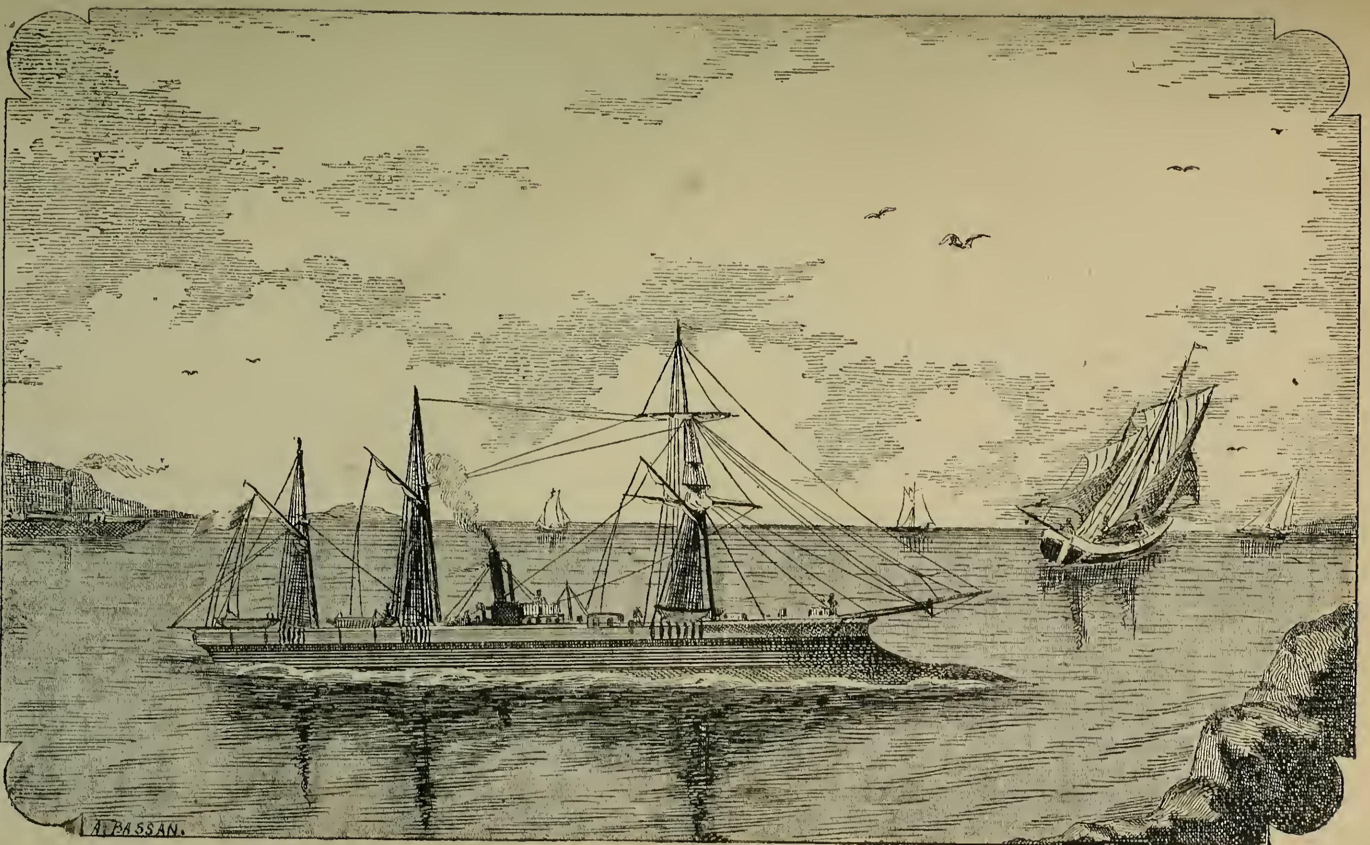
L'orgueil et la soif d'arriver lui rongeaient le cœur.

« — J'ai été fou d'orgueil et d'ambition, disait-il plus tard, je ne sais ce que je n'aurais pas fait pour mériter le regard d'un chef. »

Et cependant cette attention de ses supérieurs, qu'il désirait si vivement, il ne voulait pas la mendier. Il ne consentit jamais à rien solliciter et refusa même d'être présenté à Louis-Philippe.

« — Mon tour viendra, répondit-il, il faudra bien que mon nom sorte un jour. »

Dur et cassant avec ses inférieurs, il avait été surnommé par son équipage *la terreur des matelots*. Dédaigneux à l'égard de ses chefs, il ne croyait pas facilement qu'ils lui fussent égaux en science, il ne



L'*Arche-d'Alliance*.

les ménageait guère auprès de ses camarades. Aussi était-il assez mal noté, sous ce rapport, au ministère de la marine. On y appréciait ses talents, mais on n'y ignorait pas ses défauts.

Et malgré tout, l'aiguillon de la vérité harcelait toujours son âme.

« — Ah! ma mère, s'écriait-il un jour, si je pouvais avoir la foi et prier! »

Car Marceau n'eut pas comme vous, mes enfants, le bonheur d'être élevé par une mère chrétienne. Celle qui lui avait donné le jour appartenait à une famille en laquelle les idées voltairiennes du siècle passé avaient éteint tout sentiment de foi, et c'était au fils qu'il était réservé de ramener la mère à la vérité.

Mais lui-même en était encore éloigné quand une circonstance vint brusquer soudain le dénouement de ces incertitudes.

Marceau avait pour ami intime un officier plus jeune que lui, appelé du Couëdic; c'était un chrétien zélé qui souffrait de l'état d'âme de son collègue. Plusieurs fois, il avait essayé, mais en vain, de lui faire partager les sentiments qui l'animaient. Marceau avait toujours repoussé ses avances. L'idée lui vint d'appeler le ciel à son aide et de recommander son ami aux prières de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires qui obtenait à Paris les grâces les plus signalées.

Du Couëdic insistait avec une telle persévérance que M. Desgenettes, le directeur de l'Œuvre, lui demanda un jour :

« — Mais qu'est-ce donc enfin que votre ami Marceau ?

« — C'est Satan en personne sur la terre ! lui répondit du Couëdic. Convertissez-le et vous verrez le bien qui en résultera. »

A quelques jours de là, les deux amis qui ne s'étaient pas vus depuis quelques mois, se rencontraient à Toulon. Du Couëdic aborde Marceau et lui demande de ses nouvelles, mais celui-ci répond d'un air soucieux :

« — Ça ne va plus... Les idées sombres me traversent la tête... Je me demande ce que je suis venu faire sur la terre...

« — Bien, très bien, s'écrie du Couëdic d'un ton enjoué. Je vois que le Père Desgenettes n'a pas oublié mes recommandations à l'Archiconfrérie. »

Marceau le regarde surpris et s'apprête à lui demander ce qu'il veut dire, quand du Couëdic lui tend la main et le quitte en lui disant :

« — C'est bien, mon ami, continuez à rêver... Je vous souhaite encore d'autres idées plus sombres. »

Marceau croit à une plaisanterie qu'il trouve d'un goût douteux ; mais les jours s'écoulent et ses inquiétudes secrètes augmentent sans cesse. Il veut connaître la vérité et en même temps il se raidit contre elle.

Enfin la Providence fait embarquer les deux amis sur le même navire le *Scipion,* et du Couëdic est assez heureux pour décider Marceau à étudier d'un peu plus près une religion qu'il ne connaît pas et qu'il poursuit malgré tout de ses sarcasmes ; adroitement il lui met entre les mains la *Démonstration évangélique* de Duvoisin, évêque de Nantes.

Cet ouvrage composé avec talent par un homme

sérieux produit sur l'officier une impression dont il ne peut se défendre; et sa lecture achevée celui-ci ferme le livre en disant :

« — Je finirais bien par croire toutes ces sottises. »

Mais du Couëdic est obligé de quitter son ami et de laisser encore inachevée l'œuvre commencée; cependant, avant de se séparer, il décide Marceau à entreprendre la lecture d'un second ouvrage. Quelques mois plus tard, les deux amis se retrouvent et le saint-simonien s'écrie :

« — Vous savez : *J'ai lu, j'ai réflechi et je crois. Je suis converti.* »

Vous devinez, mes enfants, quel éclair de joie illumine le visage de l'officier zélé qui serre cordialement la main de son ami, mais voulant emporter la place d'assaut, il ajoute :

« — Vous croyez, mais ce n'est pas là le plus difficile; il faut pratiquer, prier et lutter contre ses défauts. Pour cela, commencez par prier.

« — Mais je ne sais plus de prière, dit Marceau, il y a bien vingt ans que je n'ai pas prié. »

L'officier rentra chez lui et aussitôt dans son jardin, il essaya de porter la main à son front pour faire le signe de la croix; mais immédiatement il se retourna avec effroi de tous côtés pour voir si on l'apercevait. Rougissant de sa honte, il se raidit contre lui-même et achève de tracer le signe du salut. Au même instant, un frisson électrique parcourt tous ses membres et une transpiration subite couvre son corps. Mille sentiments opposés et indéfinissables se pressent dans son cœur; il tombe à genoux sur la terre nue et fondant en larmes il

essaie de réciter le *Pater,* mais il l'a oublié. Il entre pour chercher le livre de prières de sa domestique et il lit avec une douce émotion le *Pater* et l'*Ave.*

Puis au nom de la Sainte Vierge, un souvenir lui vient subitement à l'esprit : il se rappelle qu'il y a quinze ans, se trouvant en danger de mort, une de ses parentes le pria d'accepter une médaille de la Sainte Vierge en lui faisant promettre de toujours la conserver... Et cette médaille il l'a toujours gardée, elle l'a suivi partout... C'est donc elle, il n'en doute plus, qui l'a amené où il en est rendu... Un sentiment de reconnaissance s'empare de lui... il saisit sa médaille et la baise avec effusion.

IV

Marceau, mes enfants, était donc converti, et il pouvait attribuer sa conversion à Notre-Dame des Victoires. Mais, comme lui avait dit du Couëdic, le plus difficile restait à faire : il fallait renoncer à des habitudes invétérées et se faire une vie nouvelle et c'est précisément ce que je veux vous montrer, comment la volonté peut triompher des passions les plus vivaces et changer un orgueilleux en un homme doux et humble.

Le converti n'était pas devenu un saint du premier coup ; il retomba encore une fois dans une faute grave, mais il en fut tellement humilié que son confesseur ordinaire étant absent, il alla

s'agenouiller aux pieds de l'aumônier du bagne. Le confessionnal était entouré d'un assez grand nombre de femmes du peuple et pendant deux heures, il attendit au milieu d'elles que son tour arrivât.

Lorsqu'il put enfin se présenter :

« — Pourquoi, lui dit le prêtre, ne m'avez-vous pas fait avertir ?

« — Hélas ! mon Père, répondit humblement le fougueux officier, il y a dix-huit ans que Dieu m'attend avec patience, je pouvais bien attendre deux heures ; et puis ici, il n'y a pas de distinction ; chacun son tour. »

A partir de ce jour les progrès de Marceau vers la vérité devinrent rapides ; on le vit sans aucune crainte de respect humain se rendre en uniforme à la sainte table, sans se soucier des sarcasmes et des railleries qu'on ne lui ménageait pas dans les villes qui avaient été témoins de son incrédulité.

Il voulut rétablir à bord du *Tartare* qu'il commandait, les prières abandonnées et il y réussit en donnant l'exemple ; son équipage devint bientôt un des meilleurs de la marine royale et ses amis cherchèrent à s'en expliquer la cause :

« — Comment se fait-il que vos matelots soient toujours gais et contents pendant que les nôtres ne cessent de crier et de se plaindre des corvées qu'on leur commande.

« — Messieurs, répondait Marceau, mon secret est bien simple : quand je vois que mes hommes sont mécontents, je vais passer une heure ou deux devant le Saint-Sacrement à leur intention et ensuite tout va à merveille. »

C'est ainsi que le converti réparait dans son entourage le mal de ses mauvais exemples ; son zèle s'étendait à tous ceux qui l'approchaient de près ou de loin. Et c'est alors qu'il eut le bonheur de ramener à la pratique chrétienne celle qui lui avait donné le jour.

Mais pour lui ce n'était pas assez. Ayant offensé Dieu d'une manière peu commune, il se croyait obligé à une réparation plus qu'ordinaire et c'est pourquoi il songeait à consacrer le reste de sa carrière à une œuvre en rapport avec ses nouvelles aspirations.

Il y avait déjà quelques mois qu'il mûrissait ces pensées quand le plan de M. Marziou lui fut communiqué. Marceau crut y trouver la pleine satisfaction de tous ses désirs et il l'accepta avec empressement.

Huit jours plus tard, il envoyait au ministre de la marine sa démission de lieutenant de vaisseau. Humainement parlant, c'était une folie sans pareille ; après vingt ans de service, il perdait le fruit de son labeur et se jetait dans une aventure qui pouvait lui amener de cruelles déceptions.

L'officier envisagea froidement la situation et crut qu'il était de son devoir de sacrifier ainsi le passé à l'avenir. Il devint donc ainsi le commandant de l'*Arche-d'Alliance*, comme je vous l'ai déjà raconté.

Pendant trois ans, il parcourut les mers de l'Océanie favorisant les enseignements des missionnaires, exposé non seulement aux dangers des

mers fertiles en tempêtes, mais aussi aux complots des sauvages de ces îles.

Un jour que quelques-uns de ceux-ci avaient reçu de sa part un service signalé, ils l'invitèrent par un motif apparent de reconnaissance à une fête donnée en son honneur. Le commandant accepta, mais au moment de s'y rendre il découvrit un horrible complot. Les sauvages tendant un piège à leur bienfaiteur avaient résolu sa mort afin de le manger ensuite...

A peu de jours de là, Marceau eut l'occasion de revoir le fils du chef qui avait voulu le massacrer :

« — Tu voulais donc me manger ? lui dit-il. Est-ce la reconnaissance que je devais attendre de toi pour t'avoir ramené vers ton père ?

« — Ah ! si tu savais, lui répondit le jeune sauvage, si tu savais combien la chair humaine est bonne ! »

Marceau écouta cette réponse sans frissonner : ce n'était pas près des hommes qu'il cherchait sa récompense et son but était ailleurs. Il rentra en France après une campagne dangereuse de plus de trois ans qui avait usé sa santé. Il vécut encore un an ou deux, occupé de Dieu et des œuvres pieuses ; il mourut à Lyon en 1851, laissant l'exemple de ce que peut accomplir une volonté, affermie dans le mal pendant plusieurs années, mais qui conserve assez de force pour entrer au service de la bonne cause, pour s'y sacrifier et y mourir.

MARTYR DU DEVOIR

I

Les dépêches d'Amérique nous ont apporté un matin, mes enfants, une bien triste nouvelle : le président de la République de l'Equateur, Garcia Moreno, venait d'être lâchement assassiné par un misérable aux gages de la franc-maçonnerie.

C'était un homme que ce président; il avait fait de grandes choses pour la religion et la civilisation dans ce petit pays, et sa mort y laisse des regrets unanimes que partageront les amis de l'ordre et des vrais principes.

Il paraît qu'avant de se rendre au palais du gouvernement, cet homme de foi était entré à la cathédrale pour y adorer le Saint-Sacrement, pendant que les assassins l'attendaient au dehors embusqués derrière les colonnes du péristyle.

Agenouillé sur les dalles du temple, le président resta longtemps absorbé dans un profond recueillement. Pleins d'une angoisse terrible en pensant qu'ils allaient peut-être manquer leur victime, les scélérats détachèrent l'un d'eux pour avertir Garcia Moreno qu'une affaire urgente le réclamait.

Docile à l'invitation, celui-ci sort de l'église et se dirige vers le palais, quand un conjuré tire de dessous son manteau un énorme coutelas, et lui en donne un coup furieux qui l'abat à ses pieds.

Se précipitant alors sur sa victime, l'assassin lui déchire les membres, en criant :

« — Meurs, bourreau de la liberté! »

Le héros chrétien a encore la force de murmurer :

« — *Dieu ne meurt pas!* » et il expire.

La foule accourt avec la police et l'armée... et massacre sur-le-champ le vil assassin qui est traîné, la corde au cou, jusqu'au ravin des immondices.

Mais cette vengeance stérile ne fait que montrer l'estime qu'on éprouve pour la victime, et ne porte pas remède au crime qui vient d'être commis.

Garcia Moreno était à l'heure actuelle, mes enfants, le chef d'Etat qui comprenait le mieux ses véritables devoirs et qui avait doté son pays de la véritable liberté : il meurt héros et martyr.

La France lui donna jadis l'hospitalité : chassé de son pays pour y avoir combattu des lois iniques, il vint se réfugier à Paris où il passa plusieurs années.

Si c'était un homme politique, c'était en même temps un ami de la science et un travailleur d'une énergie extraordinaire. Je n'ai pas eu la bonne fortune de le rencontrer à Paris, mais un de mes anciens élèves, qui s'adonnait à l'étude de la chimie avec le célébre Boussingault, le rencontrait chaque jour au cours du maître, et pendant près de deux ans put apprécier l'ardeur et le savoir de cet étranger.

Il ne se doutait pas alors que ce collègue ou camarade d'étude deviendrait un jour président de la République de son pays, bien que sa seule physionomie fit présager un homme d'avenir.

Moreno travaillait seize heures par jour et il ajoutait en plaisantant que, si les jours avaient quarante-huit heures, il en passerait quarante avec ses livres sans broncher.

Oh ! mes enfants, c'est un des plus beaux exemples de ce que peut la force de volonté pour dompter le corps et ses faiblesses.

II

Dans sa première enfance, Garcia Moreno était loin d'annoncer l'intrépide et infatigable lutteur qu'il fut plus tard. Petit corps frêle et chétif, esprit pusillanime, il ne fallut pas moins que l'obstination impitoyable de son père et de sa mère pour arriver à l'empêcher de trembler au moindre bruit insolite, de se cacher en entendant les grondements formidables des orages si fréquents dans les Cordillères.

Pour vaincre cette peur nerveuse, le père emmenait le petit Garcia sur le balcon, l'enfermait là tout seul, et le forçait à voir et à entendre les lueurs et les fracas de la foudre.

Dans une autre circonstance, un cadavre gisait au milieu d'une chambre isolée; quatre cierges éclairaient seuls, au milieu de la nuit, la face du défunt; sur l'ordre de son père, Garcia dut aller, de ses mains tremblantes, allumer une bougie aux terribles lumières qui, bon gré mal gré, lui mirent devant les yeux le spectre redouté.

C'est ainsi que de bonne heure l'enfant apprit à dominer ses nerfs, et ce fut la règle de sa vie.

La perte prématurée de son père vint compromettre son instruction, et cependant, en sa jeune âme, se montraient tous les germes de l'avidité du savoir et d'une intelligence ouverte.

Mais avec la mort du père, la gêne était entrée au foyer domestique qui n'avait plus que la direction d'une pauvre femme. Non loin de la maison qu'elle habitait se trouvait un couvent; l'un des Pères se chargea des premières leçons à donner à l'enfant.

Plus laborieux que vous, mes petits amis, le jeune Garcia, au comble de la joie, se jeta sur la grammaire avec une véritable fureur. En dix mois, il acquit une connaissance approfondie de toutes les règles de la langue latine; et en quelques années, il parcourut le cercle entier des études élémentaires.

L'élève montrait une singulière pénétration qui lui faisait saisir au premier coup d'œil les questions les plus difficiles; doué d'une mémoire qui tenait du prodige, il avait une passion du travail qu'on rencontre rarement à cet âge, même dans les natures privilégiées. C'était une intelligence d'élite à exploiter, mais où trouver les ressources nécessaires pour lui donner la culture dont elle était susceptible?

L'enfant allait atteindre sa quinzième année; et il lui fallait maintenant un collège complet pour parfaire son instruction. Il n'y avait que l'Université de Quito qui pût lui fournir la science dont il avait besoin.

Or Quito était loin, et il fallait pour y vivre des ressources qui manquaient. Enfin les difficultés

s'aplanirent; deux dames charitables consentirent à lui donner la nourriture et le logement, et le jeune étudiant partit, le cœur gros de quitter sa mère, mais plein d'espoir dans l'avenir.

A l'encontre de vous, mes enfants, et de beaucoup de vos camarades de collège, Garcia Moreno envisageait la salle d'étude, non comme une monotone et ennuyeuse prison, mais comme une sorte de paradis terrestre où les élus seuls pouvaient pénétrer. Pure encore de toute influence vicieuse, son âme n'avait d'autre aimant pour l'attirer que le désir insatiable de savoir. Il s'y livra avec tout l'élan de ses puissantes facultés et d'un courage à toute épreuve.

Du premier coup, il se mit à la tête de ses camarades et conquit la confiance de ses maîtres. Ceux-ci admiraient les éminentes qualités de son esprit, sa parfaite régularité, son ardeur au travail, mais par dessus tout une fermeté de caractère qu'ils n'avaient jamais rencontrée dans un enfant de cet âge; aussi lui confièrent-ils sans hésitation la surveillance des galeries dans lesquelles les élèves se promenaient silencieusement, en préparant leurs leçons, avant l'heure des classes.

Garcia se montra digne de la confiance qu'on lui témoignait. Les paresseux et les étourdis durent compter avec lui. Par sa tenue sévère, son ton d'autorité, son regard d'aigle attaché sur le coupable, il acquit sur ses camarades un tel ascendant qu'il prévint presque toutes les infractions au règlement.

Mais, tout en surveillant les autres, l'étudiant

sérieux complétait ses connaissances, qui au bout de deux ans devinrent presque universelles. Littérature, histoire, philosophie, poésie, mathématiques et sciences naturelles, il s'appliquait à tout à la fois avec la même fougue, démêlait avec une parfaite lucidité les problèmes les plus complexes, pénétrait comme en se jouant et s'assimilait pour toujours les études les plus contradictoires qui le mirent à même de se révéler plus tard poète, orateur, historien, mathématicien, chimiste, polémiste, polyglotte et surtout homme d'Etat incomparable.

Les sciences mathématiques avaient surtout ses prédilections ; il leur consacra la majeure partie de son temps et finit par dépasser ses maîtres ; ce qui donna lieu à une aventure moins amusante pour eux que pour l'élève et que je tiens de la bouche du camarade de Garcia chez Boussingault.

Dans un examen de mathématiques, personne ne trouvait la solution d'un problème, d'ailleurs très difficile ; le professeur s'approcha du tableau pour faire lui-même sous les yeux des étudiants l'opération demandée. Et déjà il alignait les chiffres avec toute l'assurance que donne le savoir, quand tout à coup du groupe des spectateurs silencieux part une voix stridente :

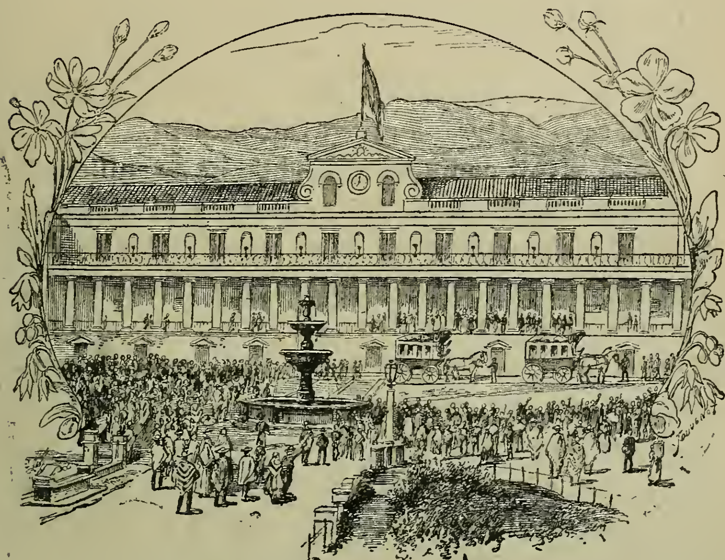
« — Monsieur le professeur, il y a une erreur. »

Le maître a reconnu la voix de Moreno ; il jette un nouveau coup d'œil sur son opération qu'il déclare parfaite, en priant l'interrupteur de lui montrer la faute.

D'un bond, Garcia s'élance au tableau, saisit le crayon, signale la bévue et résout le problème avec

tant d'exactitude et de rapidité que tous les applaudissements éclatent.

Le jeune homme suivait alors les leçons d'un ingénieur français, le docteur Wyse, qui lui enseignait les hautes mathématiques ; mais le professeur



Le palais du Gouvernement à Quito.

avouait que son élève le stupéfiait par la facilité avec laquelle il faisait les calculs les plus longs et les plus compliqués. Pendant que ce savant distingué cherchait la solution d'un problème au moyen des règles ordinaires, Garcia, par des méthodes personnelles et les ressources de sa prodigieuse mémoire, arrivait au résultat bien avant le maître.

III

En dépit de tous les talents, mes enfants, et des aptitudes exceptionnelles, il est impossible de mener de front tant d'études diverses et si absorbantes, sans se livrer à un travail excessif.

Garcia vivait comme un Bénédictin au milieu de ses livres : pour lui ni fêtes, ni congés, ni réunions, ni plaisirs d'aucune sorte. Il se reposait d'un travail plus sérieux par l'étude des langues étrangères, le français, l'anglais, l'italien qu'il parlait avec aisance; s'il se délassait avec quelques amis, c'était en commentant devant eux quelque ouvrage nouveau de littérature ou d'histoire.

La nuit, quand la ville entière était endormie, l'étudiant de dix-huit ans veillait à la clarté d'une pauvre lampe, courbé sur un volume de philosophie ou d'algèbre. Vaincu enfin par la fatigue, il enlevait de son lit matelas et couvertures et se couchait tout habillé sur les planches pour ne pas s'exposer à prolonger son sommeil au-delà des limites qu'il s'était fixées.

A trois heures du matin il était debout et à l'œuvre. Si ses paupières se fermaient malgré lui, il se lavait le visage ou même se mettait les pieds dans l'eau froide pour tenir en éveil ses sens engourdis. De tels excès se payent toujours, et Garcia Moreno contracta à ce régime des maux

d'yeux, des névroses et d'autres désordres, dont il ne put se débarrasser que par les plus douloureux traitements, quelquefois par des repos forcés qui lui étaient plus pénibles encore.

La raison condamne sans doute ces excès, mais on ne peut s'empêcher de les admirer, surtout en les comparant à l'emploi si différent que tant d'autres font de leur jeunesse : Garcia Moreno avait vingt ans, il était libre, il n'avait à craindre ni les yeux, ni les reproches d'une mère qui vivait à quatre-vingts lieues de lui, de l'autre côté des montagnes. Mais si les appâts séduisants du plaisir miroitaient parfois à ses yeux, il savait les mépriser et chercher un aliment dans l'étude.

Sa seule distraction était les exercices corporels. Dans les républiques du Nouveau-Monde, un homme qui veut vivre la vie de son pays ou simplement pouvoir se défendre à l'occasion, doit savoir lui-même se faire respecter et protéger son droit. L'épée, le fusil, la lance, la science du cheval et l'art militaire, il s'appliqua en même temps à tous ces exercices, de manière à devenir un maître, et les occasions ne manquèrent pas dans la suite de montrer qu'il avait réussi à être le premier capitaine et le premier cavalier, comme le premier homme d'Etat de l'Equateur.

Ce jeune homme au front large, à l'œil noir, perçant, limpide et franc, attire l'attention ; un seul regard lui gagne toutes les sympathies. Mais on connaît de plus ses facultés brillantes, sa vie d'études, ses succès retentissants ; dans la conversation, sa voix musicale vous enchante, sa fermeté

vous impose, sa science vous éblouit, son langage vous captive.

Il n'y a pas à Quito un salon qui ne se dispute les heures qu'il veut bien perdre quelquefois ; cependant le plus souvent, le sauvage, tout en suivant la conversation, feuillette un livre qu'il a rencontré et trouve le moyen de se l'assimiler.

Mais on l'arrache à son livre, on l'entoure, on le presse, on entend qu'il s'amuse, la danse le guette ; il se laisse entraîner avec bonne grâce, se livre tout entier à l'amusement, comme il faisait à la lecture tout à l'heure, et le voilà en plein tourbillon.

Invité partout, choyé de tous, Garcia Moreno se laisse prendre au charme des doux amusements et finit par s'y apprivoiser. Un instant il trouve que de tels délassements sont au moins aussi intéressants que l'algèbre ou l'escrime et il ne résiste plus à ces plaisirs.

Cependant bientôt quelques soirées de ce genre le font réfléchir, il se reproche ces heures perdues : mais une fois pris dans les liens du monde, comment les briser ?... Malgré tout, le jeune homme ressaisit bien vite sa fermeté habituelle et prend une résolution héroïque digne de son tempérament.

« — La vie, se dit-il, la vie est trop courte, pour en perdre un seul jour en futilité ! »

Il s'enferme, se rase la tête comme un moine et dans l'impossibilité de sortir ainsi :

« — O mes livres, s'écrie-t-il, je vous reste fidèle, bon gré mal gré, au moins pendant six semaines ! »

Il n'y a, mes enfants, que les âmes énergiquement trempées capables de résolutions semblables, et

quelque extravagantes qu'elles paraissent, elles indiquent une fermeté de caractère digne d'admiration.

A partir de ce jour, Garcia Moreno fut guéri de toute tentation de dissipation extérieure ; il ne sera plus désormais que l'homme à la volonté de fer, impitoyable contre lui-même et ne se passant aucune faiblesse, même avec la perspective d'un péril imminent. Comme la nature, en pareil cas, excite dans l'âme des impressions instinctives dont la volonté n'est pas maîtresse, il essayait de se raidir contre ces mouvements indélibérés en se familiarisant avec le danger.

Un jour, mes enfants, qu'il se promenait à la campagne, un livre à la main, il se trouve tout à coup en face d'un énorme rocher qui fait saillie ; le voilà s'installant dessous, à l'ombre, pour continuer sa lecture, quand un regard lui prouve que le rocher est très ébranlé et que la moindre commotion peut en déterminer la chute. D'un bond, il se met à l'abri du danger ; mais aussitôt la volonté réagit contre l'instinct ; honteux d'avoir cédé à la peur, il retourne s'asseoir sous la roche branlante et y reste une heure entière. Pendant plusieurs jours il revient là, jusqu'à ce que la victoire contre l'instinct soit indiscutable.

Il est encore, mes enfants, une autre circonstance qui témoigne mieux de son audace. Il entreprit, avec son maître le docteur Wyse, une expédition fameuse, peut-être la plus aventureuse qu'on ait jamais risquée par amour de la science.

Il s'agissait d'explorer l'intérieur du Pichincha,

le terrible volcan qui a plusieurs fois réduit en cendres la ville de Quito. En suivant un chemin plein de détours pour éviter les profonds ravins qui sillonnent les flancs de la montagne, ils arrivèrent après deux jours de marche à une altitude d'environ quatre mille cinq cents mètres, en face du cratère. Chargés de leurs instruments, et accompagnés du seul Indien qui eût osé les suivre, ils pénètrent dans le gouffre jusqu'à une profondeur de plus de quatre cents mètres.

Ensevelis vivants dans ces abîmes, ils y passent plusieurs jours au milieu de blocs énormes de roche et de soixante-dix soupiraux d'où s'échappe une fumée assez chaude pour brûler, assez épaisse pour asphyxier. Lorsqu'après quatre jours d'exploration, ils quittent le fond du cratère, l'ascension devient très pénible à cause d'un brouillard épais qui les empêche de voir à dix pas devant eux. Pour comble de malheur, la pluie ne cesse de tomber durant toute la journée.

A un moment donné, Moreno et l'indien échappent à la mort comme par miracle. Ils gravissent un ravin lorsqu'un coup de tonnerre épouvantable retentit dans la hauteur, et aussitôt une nuée de gros projectiles s'abat avec un fracas et un sifflement horribles à deux mètres de leur tête. Quelques pas de plus, et l'avalanche les emportait au fond du gouffre.

L'ascension se continue ; mais trempés par la pluie, brisés de fatigue et couverts de blessures, leurs jambes engourdies refusent de les porter. En montant un plan très incliné, Garcia Moreno glisse et

descend sur le dos une longueur de dix mètres, jusqu'à la rencontre d'une pierre contre laquelle il vient heurter. Enfin, après des fatigues et des peines inouïes, ils arrivent le cinquième jour au sommet du volcan. Garcia est heureux d'avoir reculé les bornes de sa science, mais encore plus d'avoir dompté sa volonté.

IV

Ce corps de fer, mes amis, ce caractère si haut, si virilement trempé étaient faits pour agir ; la Providence réservait à Moreno de parvenir à la première charge de son pays et voulait en faire le Président de la République de l'Equateur.

Sentant intérieurement cette mission, Garcia semblait s'y préparer. Un jour qu'un de ses amis lui disait :

« — Tu devrais écrire l'histoire de l'Equateur, » il répondit :

« — Non, il vaut mieux la faire ; elle a été trop triste jusqu'à ce jour. »

Docteur en droit, savant de premier ordre, écrivain distingué, le jeune homme commença par la polémique et se fit journaliste. Successivement il créa le *Fouet* et le *Vengeur* qui furent ses organes pour attaquer et renverser un gouvernement de corruption.

Bientôt il fallut compter avec cet ennemi de la licence et de l'injustice qui chaque matin flagellait cruellement les excès du jour. Le pouvoir s'irrita et essaya vainement d'intimider la plume du journaliste : celui-ci insensible à de pareils arguments redoubla d'ardeur et d'habileté dans la lutte.

Ses concitoyens l'en récompensèrent en l'envoyant siéger dans le parlement où sa parole deviendrait une arme encore plus dangereuse contre le gouvernement.

Ce dernier s'en émut, il fit appréhender le courageux lutteur par les agents de la force publique et le fit interner. Garcia fut assez heureux pour s'échapper de sa prison et quelques semaines après, il demandait asile à la France et arrivait à Paris.

L'exil dura trois ans : ces trois années ne furent pas perdues. Ce furent trois années d'études et de préparation au rôle qu'il lui restait à jouer.

C'est là chez Boussingault qu'il connut mon élève ; il se lia d'amitié avec lui et lui fit connaître tout ce que je viens de vous apprendre.

Quand la pression de l'opinion publique obtint du gouvernement le rappel de Garcia Moreno, ce fut pour lui confier la charge de recteur de l'Université et de sénateur de Quito.

Le patriote ardent reprit sa vie de luttes à travers mille dangers et mille persécutions jusqu'au jour où, triomphant de tous les partis, il arriva au pouvoir. en rendant à son pays l'ordre et la paix.

Avec lui régnèrent la justice et la religion ; la franc-maçonnerie vaincue essaya de reprendre sa

revanche ; elle ne trouva, pour y réussir, d'autre arme que le poignard d'un assassin.

C'est un grand crime que le meurtre de ce chef d'Etat et c'est un grand malheur, car il avait toutes



Assassinat de Garcia Moreno.

les qualités qui font les gouvernements honnêtes et respectés. Quant à vous, mes enfants, souvenez-vous de la force de volonté, de la fermeté de caractère de ce héros qui toute sa vie imposa silence à la voix de la nature pour écouter celle du devoir.

QUINZE ANS DE VIE D'ARTISTE !

I

Toujours, mes enfants, j'ai été avide d'entendre les orateurs; un beau discours a eu pour moi toute ma vie un charme sans pareil. Au barreau, dans la chaire chrétienne, j'ai entendu les princes de la parole : ils m'ont fait goûter des émotions qui resteront parmi les plus chères de mon existence.

Un jour — c'était en 1854, j'habitais alors Paris — on annonça à Saint-Sulpice le sermon d'un prédicateur tout à fait extraordinaire. Il appartenait à la congrégation des Carmes, et s'appelait le Père Hermann.

Ce nom était connu de tout Paris; il attira une foule d'auditeurs et j'eus peine à trouver place dans l'église.

Les débuts de l'orateur ne justifièrent pas l'empressement de la multitude; et il me semblait constater parmi ceux qui m'entouraient une certaine déception.

La phrase était embarrassée, le geste hésitant, la voix légèrement monotone; évidemment ce n'était pas là un de ces prédicateurs destinés à soulever les masses, ni à charmer par l'habileté de leur rhétorique.

Cependant peu à peu l'orateur s'empara de son sujet et sembla devenir plus maître de sa parole. Il prêchait sur le bonheur, et après en avoir dépeint la

fragilité, il disait qu'en vain on le chercherait dans les richesses, les honneurs et surtout les plaisirs.

La voix s'échauffait et devenait vibrante, soudain elle prit un accent de personnalité qui, en quelques minutes, transporta l'auditoire. J'ai encore dans l'esprit quelques-unes de ces paroles de feu :

« Le bonheur, vous le savez, mes frères, moi aussi malheureusement je l'ai cherché où il n'était pas..

« Pour le trouver, j'ai couru le monde,... j'ai parcouru les villes, traversé les royaumes, sillonné les mers. Le bonheur! je l'ai cherché dans les poétiques nuits d'un climat enchanté, sur les ondes limpides des lacs de l'Helvétie, sur les cimes pittoresques des plus hautes montagnes, dans les spectacles les plus grandioses de la nature ; je l'ai cherché dans la vie élégante des salons, dans les festins somptueux, dans l'étourdissement des bals et des fêtes ; je l'ai cherché dans la possession de l'or, dans les émotions du jeu, dans les fictions d'une littérature romanesque, dans les hasards d'une vie aventureuse, dans la satisfaction d'une ambition démesurée ; je l'ai cherché dans les gloires de l'artiste, dans l'intimité des hommes célèbres, dans tous les plaisirs des sens et de l'esprit ; je l'ai cherché enfin dans la foi d'un ami, ce rêve de tous les jours et de tous les cœurs... »

Sous cette parole émue, dont je vous garantis au moins le sens, la foule frémissait, elle avait trouvé ce qu'elle attendait et pendant que l'orateur poursuivait son mouvement, on voyait les mains qui se joignaient pour applaudir discrètement.

Le prédicateur termina en montrant dans un geste superbe la bure sous laquelle il avait abrité sa vie et trouvé le seul bonheur possible : celui de la paix de l'âme.

Quand le discours achevé, la foule s'écoula par les portes largement ouvertes, ce n'était pas l'éloge du Père Hermann qui se trouvait sur les lèvres, mais l'expression de l'émotion sincère et violente ressentie par tous, même par les plus sceptiques.

On commentait le passé de l'orateur et on admirait la sincérité d'une vocation aussi singulière.

II

Il faut vous dire, mes enfants, que peu de prédicateurs sont montés dans la chaire de vérité avec une préparation semblable à celle du Père Hermann.

Hermann Cohen eut non seulement à quitter le monde pour entrer dans l'Eglise, il lui fallut d'abord passer du judaïsme à la religion catholique et jamais jeunesse n'a été plus mouvementée que la sienne.

Il naquit à Hambourg, en Allemagne, en 1820, d'une famille juive qui, par sa fortune et l'importance de ses affaires, tenait un rang considérable dans cette ville.

Dès son plus jeune âge, il montra une intelligence

peu commune. Il avait quatre ans et demi quand, voyant son frère jouer du piano, il demanda instamment à ses parents de lui accorder la même faveur : quelques semaines suffirent pour révéler des dispositions extraordinaires et à six ans, il pouvait jouer tous les opéras en vogue et s'essayer à l'improvisation.

Il aimait aussi beaucoup les cérémonies extérieures du culte israélite, et sentait un grand attrait pour la prière, aussi voulut-il apprendre l'hébreu pour comprendre les Saintes Ecritures.

Son père, riche négociant, donna à ses fils une éducation soignée et envoya Hermann et son frère au collège le plus en renom de la ville. Ils y eurent à souffrir de la part de leurs condisciples, pour la plupart protestants. Leur religion était l'objet de moqueries méprisantes et de railleries grossières ; mais ils supportèrent ces épreuves avec le flegme juif, sachant qu'un jour ou l'autre ils trouveraient dans leur fortune une revanche certaine et avantageuse.

Pour l'instant Hermann se vengeait en éclipsant par son savoir tous les condisciples de son âge. Malheureusement si le succès couronna ses efforts, il développa chez lui outre mesure les germes de la vanité. Loin d'arrêter le mal. les parents favorisèrent ce défaut et lui donnèrent un nouvel essor en comblant de leurs caresses l'enfant privilégié et en condescendant à tous ses caprices.

Fière de son fils, Madame Cohen l'envoya aux cours de l'Université et il fit de tels progrès en grec et en latin qu'à neuf ans il pouvait suivre la classe

de troisième. Les médecins déclarèrent que cette précocité pourrait être funeste à la santé de l'enfant; il avait besoin de repos, et on décida de le garder une année à la maison.

L'oisiveté, mes amis, est, vous le savez, la mère de bien des vices et cette année de loisir fut pour Hermann pleine de conséquences funestes.

L'éducation religieuse qu'il avait reçue au collège était fort incomplète : l'intelligence seule avait eu quelque aliment dans un cours d'histoire biblique; le cœur n'avait eu aucune direction et se trouvait exposé à toutes les séductions de la vie.

Dans sa famille, il ne voyait que des gens occupés d'affaires matérielles et dont les goûts étaient portés du côté des jouissances et des plaisirs. De plus, il eut le malheur d'être confié à un professeur de musique, tout à fait excentrique, qui, en sa qualité d'artiste, se permettait toute extravagance, au point de vue des mœurs, de l'habillement et des aventures.

Son élève voulut bientôt l'imiter et prit ses allures fantastiques; il le suivit à la chasse, au jeu et dans tous les lieux de plaisir où le caprice le conduisait.

Bientôt le jeune Hermann se mit en tête qu'il n'y avait pas d'existence comparable à celle des artistes et il résolut de s'adonner de plus en plus à la musique.

Une circonstance vint aider à la réalisation de ce désir. Un jour que son maître avait remporté un remarquable succès dans un concert, en jouant un morceau de sa composition, Hermann se mit à

apprendre, en particulier, ce morceau difficile. Il demanda ensuite à son maître de le lui faire étudier. Celui-ci, froissé, ne lui répondit que par un soufflet.

« — Essayez au moins, et vous verrez si je ne réussis pas, » dit Hermann en pleurant.

La mère, qui était présente, appuya la requête de l'enfant, et le professeur, d'assez mauvaise humeur, fit asseoir son élève au piano ; mais bientôt son front assombri se déride, et émerveillé de la façon dont le morceau est rendu par les petits doigts de l'enfant, il ne trouve pas de meilleur moyen de témoigner sa joie qu'en menant avec lui son élève chez ses amis pour leur montrer ce petit prodige.

A cette époque, M. Cohen fit de mauvaises affaires qui lui firent perdre une grande partie de sa fortune; incapable de donner à son fils une situation meilleure, il ne s'opposa plus à sa vocation artistique.

Quel avenir séduisant s'ouvrait à l'exubérante imagination de cet enfant de onze ans! Il fit un premier voyage avec son maître, fréquenta les artistes, les théâtres, tous les lieux où l'on pouvait entendre de la belle musique. Il revint à Hambourg, ravi et plus décidé que jamais à suivre la carrière d'artiste.

Ses progrès étaient si merveilleux que son maître se décida à le produire dans un concert solennel; l'enfant y fut très applaudi. Le jour de la fête de sa mère il composa une cantate, empreinte d'un profond sentiment religieux et que ses maîtres jugèrent digne de l'impression.

Devant un pareil triomphe, Madame Cohen réso-

lut de faire tous les sacrifices pour son fils et de le conduire à Paris. Mais Hermann était toujours un enfant, il en avait les défauts et il faillit même compromettre tout son avenir en suivant les instincts de sa gourmandise.

Il aimait beaucoup les confitures ; un jour, ouvrant secrètement la porte d'un placard, il introduisit lestement la main dans le vase qui les contenait. Malheureusement ce vase de cristal était brisé et dans l'avide empressement qu'Hermann mit à commettre son innocent larcin, il se coupa si grièvement la main, que l'index en fut presque détaché par une large et sanglante blessure.

Vous pouvez vous imaginer la douleur de la mère et le désespoir de son fils dont peut-être la carrière allait être entravée. Par bonheur, le mal ne fut pas si grand qu'on l'avait cru d'abord, Hermann se guérit assez promptement et on partit pour Paris.

L'enfant avait hâte d'arriver dans la capitale et sa vanité escomptait déjà ses succès. Les premiers éloges l'avaient gonflé d'orgueil, il se croyait déjà un homme de génie ; sa suffisance était si grande qu'il ne jugeait même pas nécessaire de se préparer et d'étudier avant de paraître en public.

En vain sa mère lui adressait des reproches, il lui désobéissait ouvertement et montrait une entière indépendance.

Telle fut, mes enfants, la première cause qui allait entraîner Hermann dans des égarements qu'il devait tant regretter plus tard.

III

Munie de lettres de recommandations, Madame Cohen avait présenté son fils au premier artiste de la capitale, le célèbre Liszt ; celui-ci était si occupé qu'il refusa d'abord de se charger d'un nouvel élève, mais sitôt qu'il l'eût entendu, il l'accueillit avec empressement et s'en fit un compagnon inséparable.

Liszt s'empressa de conduire son jeune élève dans les salons du faubourg Saint-Germain où il le faisait mettre au piano et donnait lui-même le signal des applaudissements.

Quand il avait fini de faire chanter l'instrument qui, sous ses petits doigts, rendait des harmonies incomparables, c'était à qui voudrait voir de près ce petit génie ; on l'entourait, on le caressait, on le prenait dans ses bras, on l'embrassait ; il s'agissait d'un enfant de douze ans, et toutes les grandes dames se faisaient un bonheur de lui prodiguer les témoignages de leur admiration.

Cette admiration franchit bientôt le seuil des salons ; les journaux furent remplis de ses éloges ; les sculpteurs et les peintres se disputaient à l'envi l'honneur de faire son portrait. Il était d'ailleurs si joli, ce jeune enfant, avec sa longue chevelure retombant négligemment sur ses épaules, son visage ouvert et candide, ses yeux vifs et brillants ! Ses

vêtements, tenant à la fois de ceux de la petite fille et du petit garçon, étaient arrangés avec un art et un goût auxquels la tendresse maternelle semblait encore ajouter un charme de plus.

Les succès furent tels qu'on se disputait l'honneur de le posséder; il n'y eut bientôt plus de grands dîners, de grandes soirées sans sa présence. Hermann prenait un plaisir immodéré à toutes ces fêtes et, au milieu des hommages dont il était l'objet, il oubliait sa mère qui l'attendait à la maison, alarmée des aventures qui pouvaient arriver à son fils, rentrant souvent à une heure avancée de la nuit.

Mais déjà l'anxiété maternelle touchait peu le cœur de l'enfant dont le caractère devenait de plus en plus tyrannique. Le lendemain de ces veilles prolongées, il ne fallait pas faire le moindre bruit dans la maison, car Hermann dormait, souvent jusqu'à midi; s'il était au piano, il fallait marcher sur la pointe du pied, car Hermann étudiait; s'il fallait l'habiller pour aller dans le monde, rien n'était assez beau et assez cher pour rehausser les charmes de sa précieuse personne.

Une seule de ces sorties imposait à la famille les privations de plus d'une journée. Sa mère qui avait d'abord connu la richesse était maintenant obligée de s'imposer de durs sacrifices; c'était sans doute avec joie qu'elle le faisait, mais son fils semblait ne pas le comprendre.

Les flatteries dont le monde l'entourait lui persuadaient qu'il était un être exceptionnel pour lequel ses talents réclamaient une existence brillante. Ce genre de vie eut pour résultat de dévelop-

per en lui de mauvais instincts, de corrompre son cœur naturellement bon et de fausser son intelligence droite et élevée.

Dans une soirée où d'autres illustrations littéraires, politiques et artistiques se trouvaient réunies chez Liszt, George Sand s'éprit du jeune Hermann. Par ses gentillesses et ses fines saillies, il avait d'ailleurs tout fait pour piquer la curiosité et conquérir la sympathie du célèbre écrivain qui était alors à l'apogée de sa gloire littéraire.

Elle alla jusqu'à lui consacrer plusieurs pages de ses livres, sous le nom de guerre de *Puzzy*, qu'elle avait emprunté à Liszt, et qui lui plaisait beaucoup parce qu'il était caractéristique. *Puzzy* n'est qu'une abréviation de *puzzgi* qui, en allemand, signifie mignon.

Liszt l'amena un jour à un concert où se trouvait réunie l'élite du monde aristocratique et élégant de Paris, il ne fit qu'y tourner les pages des morceaux que jouait son maître, mais George Sand en profita pour faire dans la *Revue des Deux-Mondes* un portrait séduisant de son cher Puzzy. Grâce à elle, ce nom-là devint bientôt célèbre dans toute l'Europe.

Des affiches furent collées sur les murs de Paris, annonçant que le jeune Hermann, de Hambourg, âgé de douze ans (il en avait cependant quatorze passés), allait se faire entendre. Ce concert fut un succès pour l'enfant ; il fut applaudi par les dames de la cour, par la noblesse et toute l'aristocratie parisienne. Ses adoratrices remarquaient cependant sur son visage une teinte de mélancolie, qui doublait l'attrait de sa jeunesse, mais qui indiquait que

ce cœur, malgré les plus brillants succès, n'était pas satisfait.

IV

Cette vie si extraordinaire devait durer quinze ans ; pendant ces quinze ans l'esprit et le cœur du jeune Hermann subirent de plus en plus la funeste influence du milieu dans lequel il était appelé à vivre.

Il connut la fortune : ses leçons de musique lui procurèrent de l'argent et l'argent lui procura des plaisirs. Il s'abandonna alors à tous ses caprices et à toutes ses fantaisies, mais sans jamais rencontrer la paix du cœur.

Pour jouir d'une plus grande liberté, il quitta l'habitation de sa mère et se créa un foyer qui fut bientôt le témoin de tous les désordres. Il se livra au jeu avec une passion qui ne connut ni trêve, ni fin, jouant à tout hasard, sans mesure, ni raisonnement, ne cherchant que les émotions procurées par ces grands coups du sort qui dans un instant détruisent toutes les combinaisons, déroutent toutes les espérances, et ruinent toutes les chances.

Dans son appartement, le piano restait muet. Après des nuits passées au jeu ou dans des désordres de tous genres, il consacrait une partie des jours à un sommeil lourd et peu réparateur. Ce genre de vie ne pouvait durer. Il se lassa bien vite

de ses amis vulgaires et grossiers et ressentit le dégoût de cette vie honteuse.

L'ennui s'empara alors de son âme : les salons, les bals, les théâtres ne lui offrirent plus aucun attrait ; il y allait cependant, espérant y noyer sa lassitude, mais il se sentait toujours seul, il s'ennuyait toujours. Il semble que Dieu avait empoisonné pour lui la coupe de toutes les joies humaines, et voulait l'attirer à lui par le dégoût du monde.

L'heure approchait, mes enfants, où il allait s'emparer à tout jamais de cette âme.

Un vendredi du mois de mai 1847, le prince de la Moskowa le priait de vouloir bien aller le remplacer dans la direction d'un chœur d'amateurs dans une église de Paris. Hermann s'y rendit avec plaisir, mais au moment de la bénédiction, il éprouva une émotion singulière, comme un remords, de prendre part à cette bénédiction dans laquelle il n'avait aucun droit d'être compris.

Il tomba à genoux et répandit de douces larmes ; il y revint les vendredis suivants et ressentit les mêmes émotions.

Un de ses amis le mit en relations avec un prêtre catholique dont la parole versa un peu de baume en son cœur et qui lui prêta des livres pour lui faire connaître la religion catholique.

A cette époque, un concert réclamait sa présence à Ems, en Allemagne. C'était un dimanche : il eut la force de braver le respect humain et de se rendre à la messe malgré ses amis.

C'est là que la grâce divine l'attendait ; il se sentit toucher par une puissance surhumaine, et au

moment de l'élévation un déluge de larmes s'échappa de ses paupières. Le vide de sa vie passée se présenta à son esprit et il demanda humblement à Dieu pardon de l'emploi qu'il avait fait des années de sa jeunesse... En sortant de l'église il était chrétien, du moins autant qu'on peut l'être avant d'avoir reçu le baptême.

De retour à Paris, Hermann courut chez le prêtre qui l'avait si bien accueilli et lui annonça son désir de renoncer au judaïsme pour embrasser la vraie religion. Quelques semaines après, l'artiste courbait le front sous l'eau sainte du baptême.

C'est ainsi, mes enfants, que cette âme capricieuse qui avait goûté à toutes les joies empoisonnées du monde, reprenait après un long détour le chemin du devoir.

Mais dans ce néophyte la grâce agissait avec tant de puissance qu'il eût voulu se consacrer entièrement au service de Dieu et entrer dans un cloître.

Auparavant il dut mettre ordre à ses finances et solder les dettes contractées dans sa vie de plaisirs. Deux ans durant, il travailla dans ce but, domptant sa volonté et étudiant sa vocation.

Un jour il rencontra le Père Lacordaire et lui demanda ses conseils sur le chemin qu'il devait suivre. L'éloquent Dominicain se contenta de lui demander :

« — Avez-vous le courage de vous laisser cracher au visage sans rien dire ?

« — Oui, répondit Hermann.

« — Eh bien, faites-vous moine ! »

A quelques semaines de là, l'artiste frappait à la porte du couvent des Carmes, à Bordeaux et il écrivait à sa mère pour lui annoncer sa résolution :

« — Vous serez peut-être étonnée de voir votre Hermann en *va-nu-pieds* et en moine mendiant, mais sachez qu'il est très heureux de l'être et un jour, vous comprendrez tout cela. »

Madame Cohen accueillit par des sanglots cette nouvelle qui pour elle était aussi dure que celle de la perte de son fils. Elle accourut au couvent pour ébranler une résolution qu'elle croyait trop violente pour être durable.

Quand elle aperçut ce fils, pour lequel elle avait rêvé un tout autre avenir, elle s'écria :

« — Grand Dieu ! comme ils me l'ont défiguré avec ce froc, ces sandales et cette tête rasée !... »

Mais quand elle s'aperçut de la joie qui débordait de ce cœur jadis mélancolique et souffrant, elle ne put s'empêcher de dire :

« — Ah ! le pauvre enfant n'a pas l'air si malheureux que je l'imaginais ! »

Madame Cohen quitta le couvent, sinon heureuse, du moins consolée et le Père Hermann commença bientôt sa vie d'apostolat. Au monde qu'il avait scandalisé, il donna le spectacle de ses vertus et de ses mortifications, domptant par des austérités héroïques une volonté dont jadis il avait écouté tous les caprices.

Apprenez, mes enfants, à cet exemple, à soumettre la vôtre à la loi de l'obéissance et du travail.

SOUVENIR DE 1870 !

I

Mes enfants, bénissez le Ciel, vous n'avez pas connu l'année terrible, l'année des malheurs de la France ; le canon de 1870 a grondé sur votre berceau sans apporter à vos oreilles effrayées cette signification qui déchire les cœurs. Vous n'avez pas vu le sol de la patrie foulé aux pieds par le vainqueur insolent ; remerciez le Ciel.

Pour moi, renfermé dans Paris, j'ai vu la capitale cernée par les hordes allemandes, incendiée par leurs obus, réduite aux douleurs de la faim ; j'ai été témoin de l'agonie de la patrie mutilée ; j'ai entendu sonner le glas funèbre qui annonçait sa ruine, et l'émotion que j'en ai ressentie est toujours aussi vive dans mon vieux cœur de Français...

Jamais tant de dévouement n'a été dépensé, jamais tant de sang versé, jamais tant de douleur souf-ferte.....

Un soir de l'année 1875, je dînais à Paris chez un de mes amis, le commandant Livet, glorieusement retraité après les plus beaux états de service. Ce soir-là il avait à sa table quatre invités, et il m'a-vait dit :

« — Venez, je reçois mon ancien commandant du 17e corps à l'armée de la Loire, le général de Sonis ;

je veux vous présenter à lui et vous n'aurez pas regret d'avoir fait la connaissance de ce brave entre tous les braves.

Livet m'avait souvent entretenu de sa campagne de la Loire, des batailles de Coulmiers et de Loigny ; ; il m'avait fréquemment cité le nom de Sonis, et je savais que le brave général, à la tête d'une poignée d'hommes, avait tenté à Loigny de sauver l'honneur de la France, quand il était tombé frappé par les balles ennemies.

Quelques détails caractéristiques me l'avaient dépeint comme un homme de cœur qui ne recule devant aucun danger et aussi comme un chrétien de vieille roche, ne rougissant pas d'étaler devant l'armée entière les sentiments qui l'animaient.

Vous savez, mes enfants, si j'aime ces caractères francs et tout d'une pièce ; je me rendis à l'invitation de mon ami Livet et je fis la connaissance du général de Sonis.

Malgré tous les éloges que j'avais entendus, je dois dire que mon attente fut encore dépassée. O mes enfants, quelle âme de héros dans ce corps mutilé ; car le glorieux amputé n'avait plus qu'une jambe et ne pouvait se tenir à cheval que par des prodiges de volonté.

Naturellement au dîner la conversation tourna sur la guerre fatale et la part qu'il y avait prise. Il nous redit comment il avait sollicité avidement de prendre rang parmi les combattants dès les débuts de la guerre, le refus qu'il avait essuyé, puis quelques mois plus tard le brusque appel qui l'arrachait à l'Algérie et lui donnait l'ordre de prendre

le commandement d'un corps d'armée à la campagne de la Loire.

Il nous refit cette charge célèbre de Loigny où avec trois cents zouaves il débusqua les Allemands de la ferme de Villours pour aller se heurter quelques centaines de mètres plus loin à un bouquet de bois occupé par les Prussiens. De ces trois cents hommes, cent quatre-vingt-dix-huit tombèrent et avec eux dix des quatorze officiers qui les commandaient.

Ce fut bientôt le tour de leur chef d'être frappé et le général reçut à la cuisse un coup de feu tiré à bout portant.

Deux officiers reçurent le général dans leurs bras, le déposèrent à terre, la tête appuyée sur sa selle, puis le laissèrent pour reprendre leur poste de combat.

« — Messieurs, nous dit alors Sonis, j'avais la jambe brisée en vingt-cinq morceaux, comme je l'appris plus tard, et je devais rester là pendant vingt-quatre heures sans pouvoir faire le moindre mouvement.

« Mortelle attente, nuit de souffrances horribles, pendant laquelle j'aurais dû succomber, mais puisque tous ici nous sommes animés des mêmes sentiments chrétiens, je puis vous avouer que j'ai été soutenu par un secours inattendu du Ciel. »

Et comme nous le pressions de nos questions curieuses, le général nous donna en détail le récit de cette nuit d'agonie. Il m'a assez frappé, mes enfants, pour que je puisse vous en redire les principaux traits :

« J'étais donc là immobile, nous dit le général, étendu sur la terre et la neige durcie, entouré de victimes qui comme moi attendaient la mort ou avaient déjà achevé leurs souffrances.

« L'armée prussienne ne tarda pas à passer sur nos corps et j'avoue que je ne pus me défendre, même en ce moment, d'admirer la discipline et la tenue de leurs troupes.

« Quelques-uns cependant vinrent à nous pour enlever les armes et les objets de valeur. Un soldat se précipita sur moi, me tourna et me retourna avec brutalité et finit par déboucler mon ceinturon pour m'enlever mon épée et mon pistolet.

« D'autres compagnies passèrent successivement m'infligeant le spectacle de l'enivrement de leur victoire.

« Un des leurs s'avança vers un de nos malheureux zouaves qui, appuyé sur le coude, semblait en train de rendre à Dieu son âme : il le remua du pied et lui écrasa la tête d'un coup de crosse...

« Je crus que le même sort m'attendait et je me préparai à la mort... Je le crus surtout lorsque dans cette troupe marchant en ligne, je vis arriver directement vers moi un autre soldat qui devait me passer sur le corps.

« Mais celui-là au contraire était le bon Samaritain. Cet homme, arrivé à moi, s'arrêta, me prit la main, et, la serrant avec une indéfinissable expression de bonté, il me dit : « Camarade ! »

« C'était sans doute le seul mot de français qu'il sût, mais il y mit tout son cœur. Se penchant sur moi, ce généreux soldat inclina sa gourde et versa



Champ de Bataille de Loigny.

dans ma bouche quelques gouttes d'eau-de-vie. J'étais à jeun depuis vingt-quatre heures. Il me prit ensuite la tête avec précaution, la replaça soigneusement sur la selle du cheval et me recouvrit avec la couverture qui m'entourait.

« Je voulus exprimer ma reconnaissance à ce bienfaiteur inespéré, mais il ignorait entièrement le français et je me contentai de lui montrer le ciel.

« Après le passage des troupes, les médecins et les infirmiers allemands vinrent visiter le champ de bataille. Je vis briller dans le lointain les énormes lanternes rouges qui leur servaient à rechercher les blessés ; ceux qui les portaient s'approchèrent, mais ils ne s'occupaient que des leurs et je ne voulus pas invoquer leur pitié. »

J'interromps ce récit, mes enfants, pour vous faire admirer la grandeur d'âme de ce héros et la noble fierté de ce Français qui préfère souffrir, plutôt que d'en appeler au secours de l'Allemand.

Le général reprit :

« La nuit vint augmenter les douleurs de notre agonie et nous fûmes bientôt entourés par un grand cercle de feu. Les Prussiens incendiaient les hameaux des environs ; et Loigny, situé à deux cents mètres de moi, paraissait déjà un vaste brasier. A la lueur de l'incendie je pouvais distinguer les silhouettes des soldats allemands, se chauffant autour des maisons qui brûlaient, et le bruit de leurs conversations et de leurs rires arrivait jusqu'à moi.

« Vers neuf heures, j'entendis un cri prolongé semblable à celui que l'on entend sur la mer, lorsqu'on veut héler un bâtiment. J'eus tout de suite la

pensée que quelqu'un de charitable venait à notre secours. Je ne m'étais pas trompé; je rassemblai toutes mes forces et je criai : « Au secours! » mais la voix s'éloignait. J'essayai alors de me traîner sur la terre dans la direction de la voix que j'avais entendue. Ce fut en vain : j'étais incapable de tout mouvement.

« J'abandonnai tout espoir de salut et je me résignai à mon sort... C'est alors que je songeai aux miens, et la douleur que ma mort allait leur causer vint navrer mon âme de tristesse, mais bientôt je fus tiré de mon abattement par la contemplation de l'image de Notre-Dame de Lourdes; elle ne me quitta plus.

« Avant la guerre, j'avais fait un pèlerinage à la grotte miraculeuse et j'en avais rapporté les plus vives et les plus salutaires impressions. Depuis ce moment, je ne voyais la Sainte Vierge que sous l'aspect de la statue de Lourdes. Je puis vous dire que cette douce image me fut constamment présente pendant toute la nuit que je passai sur ce sol sanglant où j'attendis la mort durant de longues heures. Grâce à Notre-Dame, ces heures, pour être longues, n'ont pas été sans consolation; mes souffrances alors ont été si peu senties, que je n'en ai point conservé le souvenir.

« Je perdais cependant beaucoup de sang... Vers onze heures du soir, la neige commença à tomber à gros flocons. Peu à peu les cris cessèrent, les moribonds rendaient l'âme, le froid engourdissait tout; il se fit un silence de mort. La neige couvrait la terre de son immense linceul.

« Au sein de ce calme profond je vis une forme humaine se traîner vers moi ; c'était un zouave, il appuya sa tête sur mon épaule gauche et y mourut peu après...

« Vers cinq heures, les Prussiens reparurent, mais ils se contentèrent de dévaliser le jeune homme qui était mort à mes côtés et de lui enlever jusqu'à l'argent que contenaient ses poches.

« A sept heures environ, j'entendis encore d'autres voix qui me parurent des voix françaises. J'appelai de nouveau au secours ; mais elles s'éloignèrent... et je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

« Il était dix heures du matin lorsque d'autres voix retentirent, mais celles-là très distinctement et tout près de moi. J'agitai mon bras droit, le seul qui fût libre ; je criai de toutes mes forces, à plusieurs reprises. Enfin l'abbé Batard, aumônier des mobiles de la Mayenne, aperçut mon geste et vint de mon côté :

« — Monsieur l'Abbé, lui dis-je, vous arrivez à temps, je vais mourir... »

« Après avoir vu mon état, il se mit en quête d'un moyen de transport... Les Prussiens refusèrent une voiture ; à grand'peine ils consentirent à prêter un brancard, mais pour un quart d'heure.

« On me mit sur ce lit de douleur... Ce que j'éprouvai de souffrances lorsqu'on me remua pour m'emporter ne peut s'exprimer... »

LE GÉNÉRAL DE SONIS

1825 - 1887



II

Ici, mes enfants, s'arrêta le récit de l'héroïque général ; ce qu'il ne dit pas, c'est que rendu au presbytère de Loigny et installé dans le propre lit du curé, le médecin déclara qu'il fallait lui couper la jambe.

« — Docteur, je vous appartiens, déclara le blessé, mais seulement tâchez de m'en laisser assez pour que je puisse encore monter à cheval et servir la France. »

Vous voyez, mes enfants, quelle était l'unique préoccupation du glorieux soldat. L'amputation fut faite le soir même ; on avait endormi le noble blessé, et pendant qu'on tailla, qu'on scia et qu'on coupa, il ne sentit rien ; mais après, pendant quarante-cinq jours, il ne put dormir une minute et souffrit des douleurs horribles.

De plus, l'autre pied était gelé et la gangrène menaçait de s'y mettre ; enfin M. de Sonis fut si bien soigné qu'il en guérit, et que ce soir-là il plaisantait de toutes ses souffrances en nous disant qu'il donnerait volontiers l'autre jambe pour le salut de la patrie.

C'est que cet homme, mes amis, était véritablement un héros, et que je n'ai jamais rencontré en ma vie un aussi beau caractère de soldat.

Ce ne fut qu'à regret que je le vis s'éloigner, et je

demandai à mon ami Livet de me faire connaître en détail la vie de cet homme illustre; voilà ce que j'en appris:

Louis-Gaston de Sonis naquit aux Antilles françaises, dans l'île de la Guadeloupe, où son père servait comme lieutenant au 13e d'infanterie.

Au spectacle des beautés grandioses et sauvages de ces régions tropicales où la Providence l'avait fait naître, l'âme du jeune enfant s'éveilla de bonne heure à l'idée de l'infini et de la grandeur de Dieu. Il jetait de longs regards sur la mer dont ses yeux ne pouvaient se détacher et qui laissait à son âme une tristesse profonde.

Gaston avait sept ans quand son père, pour l'éducation de sa famille, demanda à être fixé à Paris. Il entra au collège Stanislas où en peu de jours son cœur fut initié aux secrets d'une douce piété; c'est là qu'il fit sa première communion après la préparation la plus sérieuse.

Transporté quelques années plus tard au collège de Juilly pour ses humanités proprement dites, il y donna l'exemple du caractère le plus sympathique.

Ce bel adolescent à la taille élancée et bien prise, plutôt gracieux que vigoureux, d'une tenue distinguée et aristocratique, n'en était pas moins le plus mâle des jouteurs dans tous les exercices du corps.

S'il arrivait parfois que quelques-uns de ses camarades, tels que les Basques, par exemple, l'emportassent sur lui au jeu de paume où ils étaient rois, on voyait les yeux de Sonis lancer des éclairs. Mais il prenait victorieusement sa revanche au

manège dès que le printemps ramenait les manœuvres, l'équitation et les courses.

A l'habileté, au sang-froid avec lesquels il montait et maniait un cheval, on pressentait un futur général de cavalerie, et l'intrépidité qu'il y mettait faisait prévoir un héros.

Il n'eut pas un doute sur sa vocation militaire, mais tout d'abord il rêva de hasards plus grands que ceux de la vie des camps : il voulut entrer dans la marine.

Par malheur, l'école préparatoire où il fut placé était le réceptacle de tous les vices ; au bout d'un an, Gaston de Sonis la quitta pour préparer dans une autre institution son entrée à Saint-Cyr.

Dans cette nouvelle école, mes enfants, le jeune homme allait rencontrer même irréligion, même immoralité, et je dois vous avouer qu'en dépit de l'éducation première, la foi et les pratiques religieuses de Gaston de Sonis subirent des attaques dont elles ne se tirèrent pas toujours à leur honneur.

Les plaisirs aidant, le jeune homme suivit l'exemple de ses camarades et sembla oublier un instant les principes de la famille et du collège.

Et quoi ! cette âme d'élite allait-elle comme tant d'autres se déflorer dans la banalité et la frivolité du plaisir : la France devait-elle perdre un de ses meilleurs défenseurs ?... Non, mes amis, aux cœurs virilement trempés, il suffit d'un instant d'énergie pour se reprendre, et souvent le premier avertissement de la Providence est écouté.

III

A ce moment critique, Gaston de Sonis était donc toujours le jeune homme aimable et sympathique que promettait sa vie de collège, mais dans les milieux dangereux qu'il venait de traverser, sa foi avait été battue en brèche et il avait oublié quelque peu la pratique des lois de l'Eglise.

Partout recherché et fêté, les plaisirs l'entraînaient dans leur tourbillon, presque aucun jour ne se passait sans que lui et sa famille fussent appelés chez des amis heureux de les recevoir.

Mais la douleur convoitait ce bonheur trop bruyant qu'elle allait s'empresser de venir troubler.

Gaston vient de laisser son père en bonne santé, quand il reçoit brusquement d'un ami l'annonce terrible que M. de Sonis, au retour d'un voyage, a dû s'aliter à Bordeaux où il se trouve très fatigué.

Le jeune homme arrive en toute hâte avec ses sœurs, et les malheureux enfants trouvent leur père dans une chambre d'hôtel, réduit à un état désespéré. Une abondante hémorrhagie le met en grand danger et lui enlève ses forces, à tel point qu'il reconnaît ses enfants mais ne peut leur dire un mot.

Le mourant leur jette un regard rempli de larmes et lève les yeux au ciel; à cette vue, le cœur de

Gaston se brise et il éprouve une douleur qu'il ne soupçonnait pas.

Il s'assied à ce chevet comme pour disputer à la mort la victime qu'elle attend. Sur ces entrefaites, un prêtre se présente et offre au malade les secours de son ministère ; Gaston, redoutant pour son père une émotion trop forte, et oubliant son devoir de fils chrétien, s'avance vers le ministre et le prie de quitter la chambre.

Il faut que les sœurs du jeune homme, comprenant mieux leur rôle, entraînent leur frère dans un appartement voisin pendant que le malade reçoit l'extrême-onction.

Mais bientôt l'agonie commence, et quelques heures après, en cette chambre où parviennent les éclats joyeux d'une fête qui se donne dans l'hôtel, des orphelins entourent un lit funèbre.

Deux jeunes filles à genoux pleurent et prient, pendant que Gaston, assis à côté du cadavre, tient dans ses mains une main glacée.

Son cœur souffre, il pleure, mais il ne prie pas...

Dieu, mes enfants, allait cependant parler.

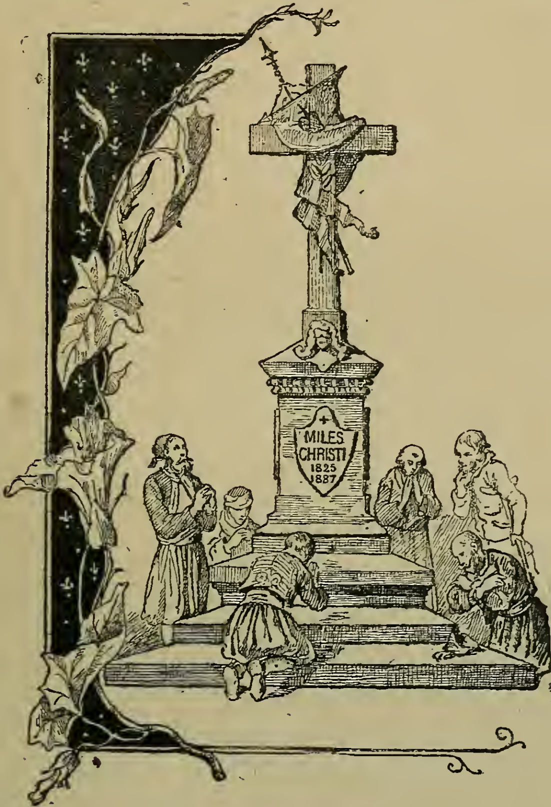
Le matin, de bonne heure, un prêtre se présente de nouveau dans la chambre mortuaire : il est touché à la vue de cette famille éplorée qu'il ne connaît pas.

Il puise dans son cœur sacerdotal quelques consolations qu'il adresse à ces êtres malheureux dont il comprend la douleur.

Les paroles se pressent sur ses lèvres ; et voilà que soudain une âme fermée depuis quelque temps aux

douces impressions de la grâce, sent entrer en elle une chaleur bienfaisante qui la ranime.

Gaston comprend, il reconnaît cet accent chaleureux qu'il avait entendu jadis à Stanislas et à Juilly,



Monument du général de Sonis à Loigny.

et qui depuis quelques années lui était devenu inconnu...

Il s'agenouille... et il prie.

Dieu s'est emparé de nouveau de cette âme, elle est sauvée !.

Oui, mes enfants, à partir de ce jour, Gaston de Sonis se retrouva ce qu'il avait été : il entra de plein pied dans le chemin qui a fait de lui un héros. Soutenue par la grâce divine, sa volonté ne connut plus les défaillances, et il devint pour jamais l'homme du devoir que vous admirerez toujours.

PROMENADE A ANE

I

Aux vacances de 1851, je passais quelques jours à Tours dans la famille de l'un de mes élèves ; j'avais visité en détail les monuments curieux et admiré les beautés de cette ville gâtée par la Providence, quand mon hôte, M. Mignal, me dit un beau matin :

« — Je vous réserve pour l'après-midi une curiosité d'un nouveau genre.

« — Eh ! qu'est-ce donc ? repris-je intrigué.

« — Eh bien, mon cher Monsieur Duroussy, je veux vous montrer un faiseur de miracles...

« — De miracles authentiques ?...

« — Parfaitement, tout ce qu'il y a de plus authentiques... Vous n'avez pas encore entendu parler de M. Dupont ?... »

J'avouai que ce nom ne donnait aucun éveil particulier à mes souvenirs et que j'ignorais encore que c'était celui d'un nouveau thaumaturge.

« — Eh bien ! reprit M. Mignal, je veux ce soir vous introduire dans son cabinet, je pourrais dire dans son sanctuaire, car c'est là que s'opèrent les faits surnaturels et les guérisons les plus surprenantes. »

Ma curiosité était piquée ; je pressai mon hôte de questions et il m'apprit que depuis quatre mois un habitant de Tours, connu par ses vertus, obtenait

des grâces multipliées en adressant ses prières à une image représentant les traits du Sauveur.

« — Figurez-vous, me dit-il, que le samedi avant-dernier, une demoiselle de Richelieu que ma femme et moi nous connaissons fort bien, vint pour je ne sais quelle affaire trouver M. Dupont.

« Celui-ci était occupé et ne put recevoir de suite sa visiteuse ; il la pria de l'attendre en priant devant l'image qu'il appelle la Sainte-Face.

« Cette personne avait les yeux très malades ; elle eut l'idée de demander sa guérison par l'intermédiaire de Jésus-Christ souffrant. Quand M. Dupont arriva, elle lui fit connaître l'objet de sa demande ; le saint homme joignit ses prières aux siennes et voilà qu'au même instant, les yeux furent subitement guéris.

« A trois jours de là, le surlendemain de Pâques, un de nos voisins eut l'occasion d'envoyer chez M. Dupont un jeune homme à son service ; ce jeune homme avait mal à une jambe, il boitait et marchait péniblement. M. Dupont lui demanda s'il ne souffrait pas beaucoup et s'il ne désirait pas voir son mal cesser.

« En même temps, trempant son doigt dans l'huile d'une lampe qui brûlait devant l'image, il lui en fit une onction sur le genou. La jambe malade fut immédiatement guérie et le jeune homme se mit à courir autour du jardin avec la plus grande facilité.

« Vous pensez que cette double guérison ne tarda pas à être connue dans la ville et depuis l'on ne compte pas les personnes qui vont solliciter de M. Dupont l'objet de leurs désirs.

« Ce soir je vais vous y conduire et je vous promets que nous ne serons pas seuls. »

II

Quelques heures après en effet, M. Mignal, son fils et moi, nous nous présentions dans cette maison de la rue Saint-Etienne qui était, semblait-il, une nouvelle *Cour des Miracles*.

Après une assez longue attente, nous fûmes introduits dans une chambre où rien de particulier ne frappa mes regards, sauf un godet de cristal rempli d'huile d'olive où brûlait en veilleuse une petite flamme devant une large gravure représentant le visage de Notre-Seigneur.

L'image était entourée d'un simple cadre de bois noir et suspendue au mur.

En entrant dans cet appartement je sentis quelque chose de ce qu'on éprouve en pénétrant dans une chapelle. M. Dupont nous reçut avec une politesse exquise et s'empressa de satisfaire à toute la curiosité de nos questions.

— « Voici l'image, nous dit-il, voici l'huile sainte qui ont opéré les guérisons auxquelles vous faites allusion et que vous avez pu constater. Depuis elles ont accompli bien d'autres merveilles aussi surprenantes et le nombre de ceux qui viennent prier ici s'accroît de jour en jour.

« Aussi je suis devenu le prisonnier de la Sainte-

Face et je suis obligé d'être toujours ici pour accueillir ceux qui viennent la prier et lui demander ses grâces.

« Il est vrai que je suis tellement dédommagé par les faveurs de toutes sortes que je vois s'opérer sous mes yeux, que je ne suis nullement tenté d'abandonner mon oratoire. »

A ce moment-là, M. Dupont entr'ouvrit une porte et nous montra dans une chambre voisine les pièces de conviction qui attestaient les guérisons nombreuses qui s'étaient opérées chez lui : c'étaient des lettres d'actions de grâces, des certificats de médecins et surtout des « ex-voto », béquilles, plaques de marbre et autres qui témoignaient du passé.

Après lui avoir exprimé notre admiration et loué sa vertu qui n'était pas sans doute étrangère à ces grâces, nous offrîmes nos hommages et nos prières à l'image sainte et M. Dupont nous raconta le fait suivant qui s'était passé quelques jours avant, à la place que nous occupions :

« — Il y a quinze jours, nous dit-il, une dame est venue ici dans le but de prier pour la conversion de son frère, brave et loyal officier, mais qui n'est pas, paraît-il, suffisamment en règle avec le bon Dieu.

« Un instant j'unis mes prières aux siennes et nous nous mîmes à genoux; en nous relevant, je m'aperçus que son regard avait quelque chose d'anormal et je la fixai avec un peu d'attention, de quoi je lui fis mes excuses.

« — Oh ! ne vous gênez pas, me répliqua-t-elle en riant, vous ne m'offensez en aucune façon et ne

m'apprenez rien en me rappelant que je louche horriblement.

« — Eh bien ! Madame, lui dis-je, si vous demandiez à la Sainte-Face de vous guérir.

« — Oh ! Monsieur, je ne sais trop si cela en vaut la peine. J'ai eu le temps de m'habituer à cette infirmité ; dès l'âge de trois ans j'étais ainsi. »

Je lui répondis :

« — Essayons toujours ; Dieu aime qu'on mette toute confiance en lui, même pour les petites choses.

« Elle se mit à genoux, pria de tout son cœur, reçut avec foi l'onction que je lui fis sur les paupières avec l'huile de la lampe et aussitôt les yeux se redressèrent et devinrent aussi droits que s'ils n'avaient jamais eu d'autre direction.

« Pleine de reconnaissance pour une grâce qu'elle ne songeait même pas à demander, la pieuse dame redoubla ses prières pour obtenir la conversion de son frère.

« En quittant Tours, elle se rendit chez lui. Celui-ci, étonné du changement qui s'est produit dans sa physionomie, lui fait son compliment :

« — Enfin, lui dit-il, tu t'es fait opérer ?... ce n'était pas trop tôt !

« — Mais non, répond-elle en riant, je t'affirme que non.

« — Cependant tu n'es plus la même...

« — Ecoute ! je vais te livrer mon secret. Je suis allée à Tours prier la Sainte-Face qui, depuis quelque temps, accorde des grâces vraiment extraordinaires ; je lui ai demandé instamment la guérison de ton âme et j'ai obtenu, par surcroît, celle de

mes yeux qui m'était infiniment moins chère. »

« L'officier, touché de l'affection de sa sœur et de la manifestation du ciel en sa faveur, promet de se convertir et se confesse dès le lendemain.

« C'est ainsi, Messieurs, nous dit M. Dupont en prenant congé, que la bonté divine prélude par de premiers bienfaits à des grâces plus précieuses. »

Le saint homme nous disait cela avec un sourire céleste qui montrait qu'il vivait dans un monde bien au-dessus du nôtre. Pour lui, il semblait considérer ces faits comme tout naturels et nous disait :

« — Pour obtenir il n'y a qu'à prier avec persévérance. »

Jamais, pour ma part, je n'ai trouvé, mes enfants, une telle confiance en la puissance divine. Cet homme était vraiment un saint, et un saint d'une sainteté extraordinaire pour être l'instrument de faveurs miraculeuses de premier ordre.

Le XIX[e] siècle, qui se targue de scepticisme, refuse de croire à ces faits surnaturels et dit que c'était bon pour un autre âge ; mes enfants, il n'y a pas moyen de s'y dérober et tout homme sérieux doit les croire. Je les ai vus de trop près pour les révoquer en doute. C'étaient bien des miracles et de vrais miracles qui s'opéraient par l'intermédiaire de M. Dupont.

III

Je remerciai donc très vivement M. Mignal de m'avoir conduit près d'un homme si extraordinaire

dont bientôt le monde entier bénirait le nom ; puis, je l'interrogeai sur le passé de ce privilégié des grâces divines.

Il me répondit :

« — Je connais M. Dupont depuis quinze ans et l'ai toujours vu ce qu'il est aujourd'hui, d'une politesse exquise, d'un accès facile, d'une prévenance aimable pour tous ceux qui l'abordent... et passant tout son temps à s'occuper de Dieu et des choses de Dieu.

« Un jour, cependant, que je le félicitais de l'emploi donné à son existence, il me répondit :

« — Plût à Dieu que je l'eusse connu plus tôt et que je lui eusse donné les prémices de ma vie... »

M. Dupont poussa un soupir et changea le sujet de conversation ; naturellement j'avais à craindre d'être indiscret et je ne pus poser aucune question.

Mais ma curiosité était excitée ; un jour j'interrogeai un des intimes amis du saint homme, et voilà ce que j'en appris :

La famille Dupont était une race de gentilshommes bretons, transportée aux Antilles ; c'est ainsi que l'homme de Dieu naquit à la Martinique à la fin du siècle dernier. Les nécessités de son instruction l'amenèrent en France où il fit ses études au collège de Pontlevoy ; il se rendit ensuite à Paris pour y faire son droit et c'est là que, sans donner dans les derniers écarts, il mena une vie facile où le souci des devoirs de la religion ne pesait guère.

Cependant, si les enseignements maternels étaient momentanément oubliés, leur effet n'était pas détruit

et l'étudiant se prêtait à procurer aux autres un bien dont il faisait fi pour lui-même.

Il avait à son service un jeune garçon qui n'avait pas fait sa première communion ; quand il l'apprit, il lui laissa toute latitude pour suivre à l'église les catéchismes préparatoires à cette cérémonie, et, à cette occasion, entra en relations avec un des membres les plus actifs de cette œuvre.

Celui-ci s'aperçut bien vite de la lacune considérable qui existait dans la vie religieuse de l'étudiant en droit ; il essaya de l'approcher de plus près et de mêler sa vie à la sienne, dans le but de lui être utile.

Cette intervention devait avoir les meilleurs effets.

Un jour d'été, M. Dupont, en compagnie de camarades de même âge et de même humeur, était en partie de plaisir à Montmorency. Ce rendez-vous, cher aux Parisiens, leur procurait l'avantage d'une cavalcade à ânes; la troupe d'étudiants s'en donna à cœur joie et n'aperçut pas l'orage qui menaçait de se mettre de la partie.

Bientôt une pluie diluvienne vint contrarier la promenade et en abréger le parcours. Quand on rentra à Paris, M. Dupont raconta l'aventure à son ami en lui demandant si lui aussi n'avait pas été surpris par l'orage :

« — Non, lui répondit celui-ci, à cette heure-là, j'étais à l'abri, j'étais à vêpres...

« — A vêpres ! se récrie M. Dupont, à vêpres ! et pourquoi ? ce n'était pas dimanche.

« — Non, répond doucement le catholique, ce n'était pas dimanche, il est vrai, c'était bien jeudi... mais le jeudi de l'Ascension. »

Cette parole entra comme une flèche dans le cœur de l'étudiant. Il sentit la différence qui existait entre la vie de son ami et la sienne, comprit le chemin parcouru par sa négligence qui en arrivait à oublier les plus grandes fêtes de l'Eglise et vit qu'il n'était plus chrétien; il eut honte de lui-même.

A quelques jours de là, M. Dupont allait trouver un prêtre et entrait dans une voie entièrement différente de celle qu'il avait suivie jusqu'alors. Son âme généreuse et résolue ne refusa rien à Dieu. Il voulut croire et pratiquer tout ce que l'Eglise enseigne.

Il ne rougissait de rien de ce qu'il aimait et dans l'ardeur de sa bouillante jeunesse, il cherchait à professer et à affirmer sa foi partout.

C'est ainsi que le vendredi, il se rendait avec quelques-uns de ses amis les plus ardents dans les restaurants fréquentés, réclamant à haute voix des aliments maigres.

Dans ces premiers jours de conversion, il avait encore conservé le cheval et la voiture élégante qui lui servaient dans ses parties de plaisirs, mais voilà qu'on vient l'entretenir d'une misère poignante qu'on ne sait comment soulager.

Il s'agit d'un négoce sur le point de tarir et d'un crédit que la faillite va dévorer; sans être considérable, cette faillite réclame encore plusieurs billets de mille francs et où les prendre?... Sans hésiter, M. Dupont fait le sacrifice de son cheval et de sa voiture et, par cette aumône princière, sauve de la ruine une honnête famille.

C'est ainsi que l'homme généreux entra de plein pied dans la vie qu'il mène aujourd'hui.

IV

Tel fut, mes enfants, le récit de M. Mignal. J'ai tenu à vous le redire pour vous montrer l'effort d'une volonté généreuse qui veut s'arracher à une pente fatale et trouve soudain la force de se soustraire aux délices de la vie large et facile.

Depuis 1851, je n'ai pas perdu de vue le souvenir de cet homme extraordinaire : au reste son nom est devenu rapidement célèbre et les journaux ont répandu partout le récit des merveilles opérées par son intermédiaire.

Dans l'oratoire de la Sainte-Face sont passées successivement des foules de solliciteurs de tous les âges, de toutes les conditions et de tous les pays; des milliers d'*ex-voto* attestent que les prières faites en ce lieu ont été récompensées par les plus insignes faveurs.

Les malades accouraient de toutes parts; la porte de la maison et parfois une partie de la rue étaient encombrées de charrettes et de voitures de tout genre qui amenaient des infirmes

M. Dupont parlait à tous le langage qui convenait, il accueillait les pèlerins avec charité, mais aussi les relevait sévèrement quand ils paraissaient lui attribuer quelque mérite.

Beaucoup venaient à lui sans trop savoir ce qu'ils faisaient, attirés par le seul désir de guérir sans

démêler au nom de qui s'opéraient les guérisons.

« — Me prenez-vous pour un médecin, leur disait-il. Pourquoi vous adressez-vous à moi ? Dieu seul peut vous guérir. Ayez la foi et priez ! »

Il se mettait à genoux avec le malade, récitait les litanies de la Sainte-Face, lui faisait des onctions avec l'huile qui brûlait devant la lampe et quand il avait fini, il l'interrogeait :

« — Eprouvez-vous du soulagement?... Vous trouvez-vous mieux ?... Etes-vous guéri ?... »

Si le malade répondait non, il reprenait de sa voix douce et inaltérable :

« — Eh bien ! nous allons recommencer. »

Et il recommençait deux fois, trois fois ; il eut recommencé vingt fois, si le malade ne se fut découragé.

Sans doute la guérison complète ne se produisait pas toujours, mais elle se produisait souvent, très souvent.

Il fallait voir alors la joie de l'homme de bien, il triomphait comme la personne guérie, avec autant de simplicité que s'il n'avait été nullement mêlé à l'affaire.

Mais observez bien, mes enfants, que la puissance de M. Dupont n'était pas limitée à l'enceinte qui lui servait de demeure. Il opérait ses miracles aussi bien à distance.

Chaque matin, en revenant de la messe, il dépouillait son courrier ; un jour il s'y trouve une lettre venant d'une ville du nord de la France. Il s'agissait d'un enfant malade, bien malade : les parents le recommandaient au serviteur de la Sainte-Face

avec une grande piété et une grande confiance.

M. Dupont lit la lettre ; sa haute taille se redresse pour jeter un regard suppliant sur l'image éclairée par la lampe :

« — Seigneur, s'écrie-t-il, vous voyez que cela presse ! »

Mais dans ces simples mots se concentrent toute la foi et la confiance du serviteur de Dieu. Aussi, à l'heure même, en un clin d'œil, à cent lieues de là, l'enfant est merveilleusement et complètement guéri.

Quelques jours après, il était à Tours avec son père et sa mère, agenouillés auprès de M. Dupont, devant la Sainte-Face, rendant grâces à Dieu.

Généralement, mes enfants, les guérisons s'opéraient par les onctions de l'huile qui brûlait devant l'image ; aussi suppliait-on souvent le pieux serviteur de Dieu d'envoyer quelques gouttes de ce précieux liquide.

M. Dupont s'empressait de satisfaire à ces demandes, qui le rendaient heureux parce qu'elles étaient un hommage à la miséricorde divine. Il puisait l'huile, dont il avait rempli le godet de sa lampe, pour la mettre dans de petits flacons qu'il donnait et expédiait de toutes parts.

Les demandes se multipliaient ; tout le temps que le saint homme n'employait pas à prier avec les pèlerins de la Sainte-Face, il l'employait à remplir, à boucher, à ficeler, à cacheter ces petits flacons d'huile, puisée au godet de la lampe, incessamment rempli.

On a évalué à deux millions environ les expéditions faites au loin et la plupart du temps ces envois étaient accompagnés d'une lettre du serviteur de la Sainte-Face.

C'est ainsi, mes enfants, que se remplit et se termina cette vie extraordinaire ; orientée du côté de Dieu, sa volonté ne se reprit jamais.

N'allez pas croire cependant que chez cet homme, tout sentiment était mort et tout mouvement naturel éteint : non, ce cœur, quoique donné à Dieu, avait bien gardé toute sa vivacité d'impression.

Un jour, dans une de ses excursions, monté sur l'impériale d'une voiture publique, il s'était assis à côté du conducteur qui, dans un moment d'impatience, se mit à proférer contre son attelage un juron vigoureux. Immédiatement, un coup de poing non moins vigoureux s'abat sur le dos du voiturier qui se fâche, arrête ses chevaux et demande raison de l'insulte :

« — Mon ami, s'écrie M. Dupont, j'ai eu la main prompte, je l'avoue ; mais pourquoi m'avez-vous outragé le premier ?

« — Mais, Monsieur, je ne vous ai pas parlé !

« — Pardon, vous avez outragé mon Père...

« — Votre Père !... je ne comprends pas...

« — Si, mon ami, Dieu est mon Père, comme il est le vôtre et c'est lui que vous avez outragé : son saint nom n'est pas fait pour être insulté. »

Et avec l'autorité de sa foi si vive et la charité de son cœur, il explique la gravité du blasphème et la nécessité de réprimer cette funeste habitude. Avant la fin du voyage, ils étaient bons amis ; M. Dupont

appuyait sa leçon d'une bonne pièce et donnait rendez-vous à son conducteur dont il eut la joie de faire un bon chrétien.

Cet homme de Dieu était le meilleur et le plus tendre des pères. Après quelques années d'une heureuse union, il avait eu le malheur de perdre une épouse tendrement aimée qui lui avait laissé une fille du nom d'Henriette.

A quinze ans, cette Henriette était la plus séduisante jeune fille qu'on pût voir. Vivant portrait de sa mère, de belle taille, d'une grande beauté, quoique de santé délicate, d'une intelligence vive et presque prodigieuse, elle enchantait tout le monde.

Ces dons si brillants étaient pour le père un sujet de crainte plutôt que d'orgueil, car il songeait avant tout à ce joyau incomparable de la pureté du cœur qu'il fallait à tout prix empêcher de se ternir.

Lorsqu'il vit arriver le moment où son âge lui permettait d'être demandée en mariage, M. Dupont, encore plus préoccupé de son salut que de son bonheur terrestre, adressa au ciel cette prière :

« — Mon Dieu, si vous prévoyez qu'elle doive s'écarter de la voie droite, je vous demande de la prendre dans son innocence et dans sa fleur ! Ne me la laissez pas voir livrée aux vanités du siècle ! »

Le bon Dieu, mes enfants, n'exauce ces redoutables prières que lorsqu'il trouve un courage à la hauteur de tels sentiments. C'était le cas. Tout à coup la jeune fille tombe malade et en peu de jours son état devient grave ; le mal fait des progrès

effrayants. Henriette Dupont se sent frappée à mort et ne se préoccupe que de paraître devant Dieu.

Le père s'assied au chevet de la malade, et le cœur brisé, il renouvelle à chaque instant le sacrifice qu'il a offert à Dieu. Parfois son âme succombe sous l'effort, il sent s'ébranler son courage ; alors il descend un instant devant l'image de la Sainte-Face, puise de nouvelles forces dans une prière ardente et remonte prendre son poste de douleur.

Lui-même, il parle à son enfant de la terre qu'elle va quitter, du Ciel qui l'attend et lui fait ses dernières recommandations. L'heure suprême arrive et le courage du chrétien surmontant la douleur du père, il consomme son sacrifice avec l'héroïsme d'un saint.

Tel fut, mes enfants, le spectacle admirable que cet homme donna au monde jusqu'à la fin de sa vie, domptant la nature par l'énergie de sa prière et de sa souffrance héroïquement supportée.

LE PRISONNIER DE LA COMMUNE

I

Le fait que je vais vous raconter, mes enfants, est une des hontes de notre histoire nationale et en rappelle les pages les plus sanglantes.

La guerre de 1870 venait de se conclure par une paix humiliante ; une lutte fratricide allait succéder à l'invasion prussienne et déjà la Commune s'organisait dans les quartiers sombres de la capitale.

C'était le 18 mars 1871, à cinq heures du soir : je me trouvais à la gare d'Orléans, attendant votre tante qui rentrait à Paris ; après une longue et douloureuse absence nous allions nous revoir.

Déjà elle était dans mes bras et nous étions tout à la joie de nous retrouver quand un rassemblement bruyant attira notre attention.

Au milieu d'un cortège de gardes nationaux avinés s'avançait un général en tenue de campagne, la plaque de la Légion d'honneur sur la poitrine. Les soldats le poussaient brutalement, et l'officier gardant sa dignité obéissait docilement à ces forcenés.

Une émotion de surprise et d'angoisse parcourait les rangs des témoins de cette scène pénible et elle augmenta quand on connut le nom de la victime.

C'était le général Chanzy, c'est-à-dire alors la plus pure de nos gloires et le plus ferme appui de nos espérances : nul plus que lui n'avait lutté jusqu'à la

dernière heure, nul plus que lui n'avait cherché à repousser la paix humiliante qui nous était imposée.

Cet homme d'énergie, ami de l'ordre et de la discipline, devenait soudain un ennemi pour ces bandes d'insurgés que le gouvernement siégeant à Versailles s'apprêtait à combattre. Les fédérés apprenant son arrivée à Paris avaient cru plus sûr de s'emparer de sa personne et sans autre préambule, ils l'emmenaient en prison. C'est ainsi qu'ils récompensaient celui qui avait donné son sang si généreusement pour la France.

La foule émue restait muette devant ce spectacle qu'elle ne comprenait qu'imparfaitement, quand un député s'approcha de l'escorte, se fit connaître du chef de la bande comme étant M. Turquet, député de l'Aisne, et demanda l'autorisation d'accompagner le général Chanzy.

Celui-ci, entendant cette généreuse intervention, remercia M. Turquet, et le pria de ne pas s'associer aux périls qu'il courait ; mais le député insista généreusement et fit comprendre à Chanzy que son intervention pouvait en effet lui être de grande utilité.

Et l'escorte reprit sa marche, grossie en route de toute une foule hurlant et criant sans savoir pourquoi. Bientôt nous la perdîmes de vue pour rentrer à notre appartement ; mais le lendemain et les jours suivants je me fis mettre au courant de ce drame dont j'avais vu les débuts.

Voici, mes enfants, comment se déroula cette triste aventure.

Le général Chanzy et M. Turquet furent conduits à la mairie du XIIIe arrondissement, accompagnés des cris de : A mort les traîtres ! La foule leur aurait fait sur-le-champ un mauvais parti sans l'intervention du maire, Léo Meillet.

Mais la bonne volonté de l'officier municipal fut contrariée par l'arrivée de Duval, qui se faisait appeler pompeusement le général Duval, et qui n'était qu'un ouvrier fondeur créé délégué militaire à la préfecture de police.

« — Citoyen général, dit-il à Chanzy, au nom des lois de la guerre, je vous fais mon prisonnier.

« — Je suis à vos ordres, répondit le général. »

On se prépare alors à l'emmener quand M. Turquet, prenant la parole, déclare qu'il ne veut pas quitter Chanzy.

« — Qui êtes-vous ? lui dit Duval.

« — Je suis M. Turquet, député de l'Aisne.

« — Alors je ne peux pas vous arrêter.

« — Mais je veux être arrêté. Si vous arrêtez M. Chanzy, député des Ardennes, pourquoi ne m'arrêteriez-vous pas ?...

« — Oh ! lui c'est différent. Mais puisque vous y tenez, je vais vous arrêter comme aide de camp du général. Vous devez être militaire, puisque vous êtes décoré de la Légion d'honneur.

« — Oui, je suis décoré, mais non pas aide de camp. Si vous voulez m'arrêter comme militaire, que ce soit comme sergent-major. »

Et l'ordre est donné de conduire les deux détenus à la prison. Mais Léo Meillet les croit plus en sûreté

dans son propre appartement et les fait entrer dans le salon.

Ils y sont gardés par cinq officiers de la garde nationale.

Alors, mes enfants, la foule s'assemble autour de la maison : c'est toujours cette vile populace, ivre et cruelle, qui fait loi à cette heure sinistre.

A grands cris, elle réclame que le général et son aide de camp soient jetés par la fenêtre ; et quelques-uns des fédérés les plus furieux se précipitent dans les escaliers pour parvenir à l'appartement.

Léo Meillet déclare qu'il répond de la vie des prisonniers et qu'il ne laissera pas violer son domicile ; cependant pour donner quelque satisfaction à la multitude, il ouvre la fenêtre pour que le peuple souverain puisse surveiller lui-même ses victimes.

Alors se répand un torrent d'injures et de menaces, vomi par toutes ces bouches ignobles ; et une fois de plus les fédérés tentent d'escalader portes et fenêtres pour ravir les prisonniers, en criant :

« — Il faut les coller au mur et les fusiller de suite. »

Léo Meillet, le pistolet au poing, aidé de quelques officiers de la garde nationale, défend l'entrée de l'appartement, mais contraint par la force, il fait conduire Chanzy à la prison et remet M. Turquet en liberté.

Il se fait nuit et la foule se dissipe ; mais le lendemain elle s'amasse de nouveau, tumultueuse et menaçante, sous les murs de la prison mal défendue.

Meillet désire pour son prisonnier un asile plus



Arrestation du général Chanzy à la gare d'Orléans.

sûr et donne l'ordre de le transférer sous bonne garde à la Santé.

Mais une foule hideuse, composée d'étrangers, de fédérés, de femmes, d'enfants, de gardes nationaux, se précipite sur le véhicule, dételle le cheval, et s'emparant du prisonnier le jette à terre, puis lui déchire ses vêtements.

Accablé de coups de crosse et de coups de pied, l'officier est traîné dans la rue.

« — Il faut le fusiller, hurle-t-on de toutes parts. »

Léo Meillet alors intervient de nouveau et d'une voix puissante domine le tumulte :

« — Eh bien, fusillez le général Chanzy... mais que le premier qui l'ose s'avance, je l'attends... »

En même temps il s'est placé devant le prisonnier et promène autour de lui un revolver chargé de six balles.

La lâche multitude recule un instant et le cortège avance ; mais bientôt les cris redoublent :

« — A mort le traître ! A mort le vendu ! A mort le capitulard ! »

Le maire essaie de dissiper une dernière fois leur erreur et s'écrie :

« — Mais celui que vous voulez fusiller est le plus glorieux général de la France, c'est Chanzy !...

« — Tant mieux, mort à Chanzy ! reprend ce peuple en délire qui n'a plus le discernement de ses victimes et qui n'a plus qu'une passion : le sang. »

Le général reste impassible sous les outrages et sous les coups : il est tête nue, le visage ensanglanté ; son uniforme est déchiré et souillé de boue, ses

épaulettes et sa croix arrachées, il n'est plus reconnaissable.

Enfin on arrive à la prison et les portes se referment sur la victime avant que la foule puisse lui donner le coup de grâce.

Chanzy était sauvé, mes enfants: mais quelle humiliation, quel supplice infâme !...

Lui le grand guerrier, le citoyen intègre, l'homme de bien dans toute l'acception du mot, qui avait consacré sa vie au bien-être de ses soldats, abandonné sa famille pour voler au secours de la patrie envahie, travaillé nuit et jour pour assurer le triomphe de nos armes sur un ennemi féroce,... traité de capitulard et de traître, insulté comme le dernier des malfaiteurs et traité comme un assassin !.....

C'est dur, mes enfants, et cependant le héros de la Loire supporta ces traitements sans colère et sans dépit.

Sa captivité dura plusieurs jours et pas un instant il ne se départit de ce calme. Enfin les influences de sa famille et de ses amis firent ouvrir les portes de la prison : profitant d'une autorisation arrachée par surprise, il quitta Paris à pied, à la faveur des ténèbres et arriva à Versailles à l'Assemblée nationale qui lui fit une ovation.

Elle était bien méritée par ce héros que la capitale aurait dû couronner de lauriers et qu'elle avait abreuvé d'ignominies et d'outrages sans nom.

II

Cette injuste et sanglante arrestation de Chanzy, mes enfants, est restée dans ma mémoire comme un des plus tristes souvenirs de mon existence. Nul homme ne mérita moins que lui pareil traitement : toute sa vie il appartint à cette race de forts et de vaillants que j'ai entrepris de vous faire connaître...

Ce général dont le nom est maintenant immortel s'est fait sa gloire à force de travail et de volonté. La fortune lui fut plutôt rebelle, surtout à ses débuts, mais il sut la dompter, et vous allez voir, mes enfants, ce que peut l'énergie du caractère pour préparer l'avenir.

Alfred Chanzy appartenait à une modeste famille de laboureurs et de soldats, établie depuis longtemps dans les Ardennes et chez qui l'amour du travail et du devoir était la seule passion.

Dès sa plus tendre enfance, il reçut une éducation sérieuse et solide, comme tout ce qui venait de ses parents, et une empreinte profondément chrétienne, qu'il garda toujours.

Bercé par les récits de bataille de son père et de son oncle, il eut, de bonne heure, la passion des armes et le goût des aventures.

Après de premières études faites au milieu des siens, on l'envoya au Collège royal de Metz pour

suivre un cours de mathématiques qui devait le préparer à l'Ecole navale de Brest.

Alfred était d'une intelligence suffisante, il avait fourni toute l'année un travail sérieux ; ses maîtres et lui pouvaient compter sur le succès de ses examens et cependant une amère déception vint tromper l'attente générale.

Si les paresseux, mes enfants, n'ont pas le droit de se plaindre d'un insuccès qui termine leurs études, il semble que les bons élèves puissent à juste titre accuser la mauvaise fortune qui vient, sans qu'il y ait de leur faute, entraver leur avenir.

Alfred Chanzy avait atteint la limite d'âge qui lui permettait d'entrer à l'Ecole navale : les examens préparatoires au *Borda* lui étaient maintenant interdits et cependant il se croyait toujours appelé à la vie de marin.

Pour y parvenir il ne lui restait plus que la porte vulgaire par laquelle doivent passer les ignorants ou les pauvres : le jeune homme n'hésita pas à en franchir le seuil.

Ne pouvant parvenir à l'Ecole et en sortir officier, il s'engagea comme mousse et promit de gagner ses galons par son énergie et son travail.

C'est à bord du *Neptune*, comme employé à la timonnerie, qu'il fit sa première campagne ; ce vaisseau partait pour les côtes d'Egypte et de Syrie et le jeune timonier se promettait des explorations agréables et des aventures magnifiques.

Hélas ! son espoir devait une fois de plus être déçu : la traversée fut très pénible, le tempérament du jeune homme ne put s'habituer à ce

nouvel élément. Poursuivi par un mal de mer constant qui lui enlevait ses forces et l'usage de ses facultés, il rentra en France avec le *Neptune*, après quelques mois de traversée et des efforts inutiles.

Ce n'était donc pas là encore que la Providence l'appelait et il fallait essayer d'une autre carrière. C'était une année sacrifiée qui n'avançait en rien son avenir. Evidemment il s'était trompé, il n'était pas fait pour la mer.

Revenu près des siens, il tenta un nouvel essai... Ne pouvant être marin, il serait soldat...

Il avait dix-huit ans, il s'engagea dans un régiment d'artillerie en garnison à Metz et, sans se lasser des revers de la fortune qui s'était montrée si sévère, il essaya de se préparer à l'Ecole militaire de Saint-Cyr.

C'est là, mes enfants, qu'on reconnaît les hommes d'avenir : combien se découragent à la première épreuve et prennent prétexte de l'insuccès pour laisser aller leur vie à la dérive du hasard.

Alfred Chanzy n'était pas d'une trempe commune ; dans l'éducation de la famille il avait puisé cette virilité qui fait les forts et il allait la mettre à profit.

Six mois seulement le séparaient de l'époque des examens ; pour s'y préparer, il fallait prendre sur son repos et s'astreindre surtout, après une année d'aventures, à reprendre la vie d'étude. L'existence des camps n'est pas un milieu favorable aux exercices intellectuels, il faut de l'énergie et du caractère pour ne pas se laisser entraîner à la dissipation et à la paresse.

Chanzy en avait, et au mois de novembre son

rêve était réalisé; il arrivait le 133e sur 138. Le triomphe était modeste, il en convenait :

« — Ce n'est pas brillant... mais enfin j'y suis ! »

Il avait raison, il avait le pied dans l'étrier; bientôt sa ténacité, son ardeur au travail allaient en faire un des brillants élèves et le classer dans les premiers rangs.

Après deux ans d'école il était nommé sous-lieutenant dans un régiment illustre, les zouaves, créé en Algérie par Lamoricière.

III

C'est ainsi, mes enfants, que l'application, le travail intensif reçoivent toujours leur récompense. Si un moment la fortune nous traite sévèrement, nous avons un moyen sûr de la dompter dans l'énergie et le courage.

Ce jeune homme dont les débuts avaient été pénibles et qui aurait pu être tenté de se décourager, était appelé à la gloire de devenir un de nos premiers généraux dans les jours de malheur.

Formé pendant près de trente ans à la vie des garnisons africaines où le soldat est sans cesse en éveil par les attaques continuelles des Arabes, Chanzy s'aguerrit aux luttes les plus pénibles et se trouva prêt pour la terrible campagne qui l'attendait.

La guerre n'était pas plus tôt déclarée que l'offi-

cier africain demandait à revenir sur le sol de la patrie pour le défendre contre l'invasion allemande.

Comme il dut souffrir, ce cœur de soldat, en apprenant que les provinces de l'Est qui lui avaient donné le jour étaient de plus en plus la proie de l'envahisseur, et que lui qui semblait être le défenseur né de ce coin de terre... restait les bras croisés, étranger à la lutte !

L'Empire tomba, la République fut proclamée; la défaite étendait son voile de deuil sur le tiers de la France quand le gouvernement songea à faire appel à ses troupes de réserve qu'il avait jusque-là maintenues en Afrique.

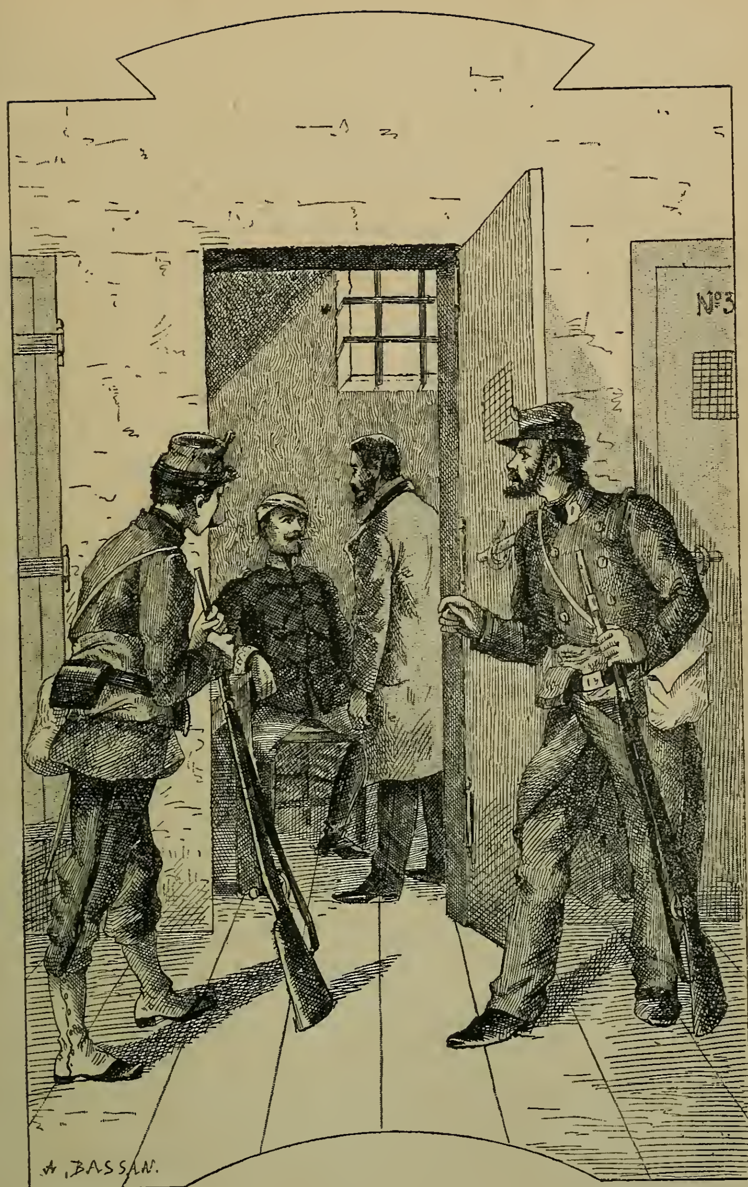
C'était le seul espoir, le seul salut !...

Au mois d'octobre 1870, Chanzy accourait donc pour prendre le commandement du 16e corps, qui faisait partie de l'armée de la Loire. Bientôt il recevait le commandement en chef de toutes les opérations sur la rive droite du fleuve, et il entreprenait cette série de retraites qui immortalisèrent son nom et sauvèrent l'honneur de la France.

Quatre fois notre armée dut se replier devant des forces trop nombreuses destinées à l'écraser et quatre fois l'habileté de son chef conjura le danger par ces manœuvres habiles dont il avait le secret.

La veille de la bataille du Mans, le général est étendu malade sur son lit ; on le croit atteint de la petite vérole qui sévit alors dans l'armée. Mais plus le péril grandit autour de lui, plus le cœur s'élève et s'échauffe.

Dévoré par une fièvre ardente, il rédige des ordres



Le général Chanzy en prison.

admirablement précis et d'une énergie qui sent la poudre. Le corps est épuisé, mais l'âme domine la situation.

La nuit se passe et déjà se lève le jour qui doit décider de nos destinées. Le matin, à sept heures, les deux aides de camp du général pénètrent dans sa chambre pour prendre les derniers ordres; quelle n'est pas leur surprise en trouvant le général en chef debout et prêt à marcher !

L'énergie de sa volonté lui a donné la force de se lever. Il demande son cheval, monte en selle, déclare qu'il n'a plus de mal, que ce n'est pas du reste le moment d'être malade, qu'il faut aujourd'hui vaincre ou mourir.

Son escorte habituelle de spahis aux longs burnous rouges dont le costume seul produit toujours une vive impression sur les troupes, vient se ranger derrière lui et il s'élance au galop, suivi de son état-major, dans la direction du champ de bataille.

Il parcourt le front de l'armée, distribue aux uns des félicitations pour leur conduite passée, encourage les autres à tenir ferme, et malgré sa faiblesse personnelle, ne néglige rien pour ranimer de la parole et du geste les courages ébranlés.

Les Allemands sont si rapprochés qu'on voit, à travers les éclaircies des sapinières, leurs sentinelles qui se dissimulent derrière les arbres et les haies.

Aux avant-postes, les Prussiens préludent à des coups plus sérieux en s'amusant à jeter des boules de neige sur nos tirailleurs qui ripostent de la même façon.

Chanzy s'engage un peu plus loin, avec ses aides de camp, sous un bois de sapin, pour mieux juger des mouvements de l'ennemi. Mais ce groupe d'officiers attire l'attention, une vive fusillade part des haies et des buissons qui cachent l'ennemi, les branches des arbres craquent et se brisent autour du général.

Il rebrousse chemin et avec cet air calme et presque gai qu'il avait dans les plus graves circonstances, avec l'allure toute française, toute militaire, que possèdent naturellement ses moindres actes, il ajoute :

« — Allons, Messieurs, ça va chauffer ; je crois que l'ennemi est aussi impatient que nous d'en finir. »

Il rentre dans la ville à son quartier général. Cette chevauchée en plein air et la perspective d'une bataille imminente semblent l'avoir transformé. Son visage ne porte plus trace de la fatigue et de la maladie ; il a retrouvé sa belle humeur et sa tranquillité d'esprit.

C'est ainsi, mes enfants, que se distingue l'homme de volonté. Le danger le grandit, et il oublie jusqu'à son mal.

Hélas ! cette journée que le général accueillait avec espoir, devait encore laisser dans nos annales une trace sinistre... Les meilleures combinaisons de Chanzy, les prodiges de valeur de ses troupes vinrent échouer devant les caprices de la fortune.

Une fois de plus, le commandant en chef dut céder et diriger la retraite. Ce mouvement rétrograde fut le plus périlleux mais aussi le dernier. Quelques

jours après, un armistice venait dire au général et à ses troupes qu'ils étaient définitivement vaincus.

Le cœur saignait, à cet homme de guerre, de rentrer ainsi l'épée au fourreau ; son armée était encore vivante et il eût voulu continuer la lutte jusqu'à la victoire.

Dans son enthousiasme, il la croyait possible et l'entrevoyait prochaine : était-ce optimisme de sa part ? Je l'ignore, quelques-uns l'ont dit. En tous cas, mes enfants, ces sentiments honorent les hommes qui les conçoivent et ils sont dignes des grandes âmes.

Chanzy avait sans cesse le regard jeté vers ces chères provinces de l'Est dont quelques-unes allaient devenir prussiennes, et il voulait différer cet humiliant malheur : voilà pourquoi il demandait la guerre.

Et cependant, mes amis, n'allez pas croire que cet homme des camps aimait le sang et le carnage ; non, c'était un cœur tendre, ouvert aux plus douces affections.

Un jour, une de ses filles se préparait à recevoir la confirmation et passait devant l'évêque l'examen d'admission ; le père voulut y assister, mais quand vint le tour de l'enfant, le général pâlit tout à coup, des larmes coulèrent sur son mâle visage et après la cérémonie, il disait :

« — J'ai vu souvent la mort de près sans trembler, mais tout à l'heure j'ai tremblé quand on a interrogé ma fille. »

Il est touchant, mes enfants, de voir ainsi ce cœur de soldat s'attendrir sous la plus douce impression :

la vue de la misère lui torturait le cœur et lui arrachait des sacrifices bien au-dessus de son état de fortune.

Dans une circonstance, on vient lui dire que la veuve d'un officier supérieur se trouve réduite à la gêne la plus étroite et qu'elle a besoin immédiatement d'une somme importante. Chanzy n'a pour assurer l'existence de sa famille que son traitement de général ; malgré tout, il ne peut contenir sa générosité et fait porter discrètement trois mille francs dans les mains de la personne recommandée.

La bonté, mes enfants, fait la base de tous les grands caractères et, remarquez-le, elle n'exclut ni l'amour du devoir, ni la fermeté.

Je vais vous en citer un dernier exemple :

C'était peu de mois après la guerre ; le général siégeait à l'Assemblée nationale comme député des Ardennes quand on le fit demander au milieu d'une séance

Il s'agit, lui dit-on, d'une affaire urgente ; c'est un père qui veut lui parler de son fils, dont il n'a pas de nouvelles depuis la bataille du Mans.

Le général quitte son banc, sort de l'Assemblée, et se rend près de la personne qui le fait demander, et qu'il salue avec sa courtoisie habituelle : c'était un sexagénaire à favoris blancs, ganté de noir, et en redingote boutonnée droit sur la poitrine.

« — Général, lui dit l'inconnu, vous excuserez ma visite inopportune. Je suis le premier président de la cour de..... J'ai perdu mon fils dans un des engagements qui ont précédé l'entrée de votre armée au Mans. Toutes mes recherches pour découvrir

son cadavre, sont restées vaines. Je porte un nom assez connu, pour que celui de mon fils vous ait frappé sur les listes des hommes tués, blessés ou disparus, que les corps vous font parvenir après chaque affaire. Pouvez-vous me dire où mon enfant a été tué, ou s'il est prisonnier ? »

Et le vieillard en deuil s'était nommé. Le nom était beau, presque illustre dans les annales de la magistrature.

Le général Chanzy regarde de ses yeux bleus, clairvoyants, presque brouillés de larmes, ce père anxieux, affligé, qui lui demande où glorieusement, en faisant son devoir, a péri son fils.

Or, — le nom avait bien frappé le général peu de temps auparavant, — le jeune homme, arrêté dans un groupe de fuyards criant à la trahison contre les chefs et poussant les autres bataillons à la déroute, avait été, devant l'armée qu'il fallait frapper par l'exemple, fusillé contre la muraille d'une petite ferme de la Sarthe.

Le général Chanzy s'en souvenait bien. Il eût voulu, il eût pu peut-être cacher à ce père, qui avait été soldat, la véritable mort de son enfant. Non, la tentation même du mensonge ne traversa pas l'âme du justicier. Ce qu'il avait fait, il le dit. Il dit la vérité entière à ce père qui lui demandait l'entière vérité.

« — C'était la nécessité ; mieux que personne vous me comprendrez, Monsieur le Président, vous qui avez si souvent appliqué la loi. »

Et blême, saluant bien bas ce chef qui avait donné l'ordre d'exécuter son fils, le père dit en se retirant :

« — Général, puisque mon fils avait fait le premier pas dans la fuite, mieux valait qu'il n'en fit pas un second. Vous avez donc bien agi. Le père pleurera son fils ; le Français vous remercie. »

Chanzy dut penser plus d'une fois à ce malheureux père et à sa douleur ; mais l'amour du devoir primait chez lui tout autre sentiment et voilà pourquoi il ne regrettait pas d'avoir parlé, et parlé sans hésitation...

Voilà, mes enfants, cette douce énergie, cette virilité du caractère qui fait les hommes forts et vaillants !

LA MORT DE L'AMIRAL

I

La France a perdu, en 1885, un de ses plus glorieux défenseurs ; l'amiral Courbet, le vainqueur du Tonkin et de la Chine, est mort sur son vaisseau, le *Bayard*, en face de ces îles Pescadores où une fois de plus la victoire venait de couronner ses armes.

La patrie aimait à tourner les regards vers cet officier modeste qui soudain venait de révéler son génie dans une campagne difficile, admirablement conduite.

L'espoir était en lui, car le premier il avait eu l'honneur de rappeler sous nos drapeaux la victoire inconnue depuis les terribles désastres de 1870 ; il avait été assez heureux pour enchaîner à l'ancre de ses navires une fortune toujours docile.

On aimait à penser qu'un jour, sur un théâtre plus rapproché, il compterait les mêmes succès et quand viendrait l'heure de la revanche nous rendrait nos belles provinces.

Hélas ! encore une espérance détruite ! encore une force disparue ! encore un bras de moins pour assurer la victoire !...

Un profond sentiment de tristesse envahit l'âme en lisant le récit des derniers instants de ce héros que la mort aurait pu prendre vingt fois dans ces

combats dangereux et qu'elle a couché obscurément dans sa petite chambre de bord.

Voici sur le journal le récit de ces heures lugubres et de l'impression de son entourage retracée par un de ses plus habiles officiers : c'est on ne peut plus émouvant, et la tristesse de ces hommes de mer arrache les larmes ! Je l'ai apporté pour que nous le lisions ensemble. C'est une lettre de Pierre Loti écrite à bord de la *Triomphante :*

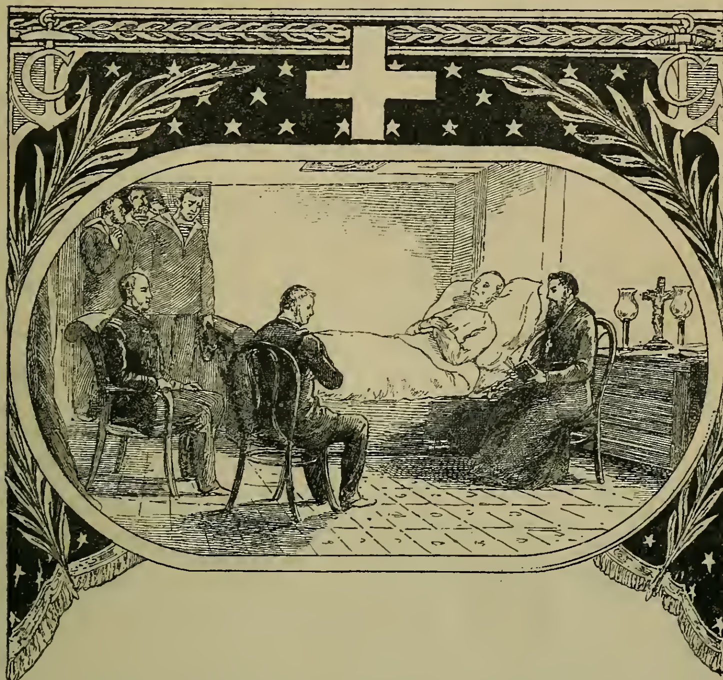
« C'était hier à sept heures du soir, — pendant que nous étions à table dînant assez gaiement, — on entendit un canot accoster le bord, et les timoniers dire qu'ils venaient du *Bayard* avec une lettre pour le commandant. Alors il y eut une minute de curiosité impatiente, car ce devait être une communication grave : la paix était signée ?... ou bien la guerre reprise ?

« Non, rien de tout cela, mais une chose sombre et imprévue : l'amiral était mourant, peut-être mort à cette heure même. Ce canot faisait le tour des bâtiments de l'escadre pour le dire.

« Cela se répandit comme une traînée de poudre jusqu'au gaillard d'avant, où les matelots chantaient. Justement, ils étaient en train de répéter une grande représentation théâtrale pour dimanche prochain, avec de la musique et des chœurs, tout cela se tut et les chanteurs se dispersèrent ; une espèce de silence lourd, que personne n'avait commandé, se fit tout seul, partout.

« Les gens qui sont en France, ne peuvent guère comprendre ces choses, ni la consternation jetée par cette nouvelle, ni le prestige qu'il avait, cet amiral,

sur son escadre. Dans les journaux, on lira des éloges de lui plus ou moins bien faits ; on lui élèvera quelque part une statue ; on en parlera huit jours dans notre France oublieuse ; mais assurément on ne comprendra jamais tout ce que nous perdons en



Chambre mortuaire de l'amiral Courbet à bord du *Bayard.*

lui, nous, les marins. Je crois d'ailleurs que, pour sa mémoire, rien ne sera si glorieux que ce silence spontané et cet abattement de ses équipages.

« Non, on n'avait pas prévu qu'il pourrait finir de cette manière... Au dehors, on voyait, dans la brume noire, les feux de l'escadre jouant les lumières d'une grande ville, ville nomade qui est venue se

reposer depuis deux mois sur ce point de la mer chinoise. La pluie continuait de tomber lentement, sans un souffle dans l'air ; cela ressemblait aux nuits tristes de Bretagne, à part cette chaleur toujours irrespirable, malsaine, qui pesait sur nous comme du plomb... Et c'est pendant cette soirée tranquille, au milieu de tout ce calme, que ce chef de guerre était aux prises, dans une toute petite chambre de bord, avec la mort silencieuse et obscure...

« Pendant qu'il s'en allait nous causions de lui. Sa gloire, elle a tellement couru le monde, tellement, que c'est banal à présent d'en parler entre nous. Elle lui survivra bien un peu, j'espère, car elle est universellement connue.

« Mais ceux qui ne l'ont pas vu de près, ne peuvent pas savoir combien il était un homme de cœur. Ces existences de matelots et de soldats, qui vraiment, depuis deux années, semblaient ne plus assez coûter à la France lointaine, il les jugeait très précieuses, lui qui était un vrai et grand chef ; il se montrait très avare de ce sang français. Ses batailles étaient combinées, travaillées d'avance avec une si rare précision, que le résultat, souvent foudroyant, s'obtenait toujours en perdant très peu, très peu des nôtres ; et ensuite, après l'action qu'il avait durement menée avec son absolutisme sans réplique, il redevenait tout de suite un autre homme très doux, s'en allant faire la tournée des ambulances avec un bon sourire triste ; il voulait voir tous les blessés, même les plus humbles, leur serrer la main ; eux mouraient plus contents, tout réconfortés par sa visite..

« Je le subissais, moi aussi, le prestige de cet amiral, d'une manière plus raisonnée que nos matelots peut-être, mais complète, et comme tant d'autres ignorés, je l'aurais suivi n'importe où avec un dévouement absolu.

« Je m'inclinais devant cette grande figure du devoir, presque incompréhensible à notre époque de personnages fort petits. Il était à mes yeux une sorte d'incarnation de tous ces vieux mots sublimes d'honneur, d'héroïsme, d'abnégation, de patrie. Mais l'écrivain qui se sentira de taille à faire son éloge funèbre, devra bien s'efforcer de les rajeunir, ces grands mots d'autrefois, car on les a aujourd'hui tellement banalisés, à propos de gens quelconques n'ayant risqué leur vie nulle part, qu'ils semblent vraiment n'avoir plus un sens assez élevé quand il s'agit de lui...

« Et puis il avait son secret, cet amiral, pour être en même temps si sévère et si aimé. Comment faisait-il donc, car enfin il était un chef dur, inflexible pour les autres autant que pour lui-même, ne laissant jamais voir sa sensibilité exquise, ni ses larmes qu'à ceux qui allaient mourir.

« N'admettant jamais la discussion de ses ordres, tout en restant parfaitement courtois, il avait sa manière à lui, impérieuse et brève : « Allez! » Avec cela, un salut, une poignée de main, et on allait; on allait n'importe où, même à la tête d'un tout petit nombre d'hommes, on allait avec confiance, parce que le plan était de lui; ensuite, on revenait ayant réussi, même quand la chose avait été terriblement difficile et périlleuse.

« Ces milliers d'hommes qui se battaient ici, avaient remis chacun sa propre existence entre les mains de ce chef, trouvant tout naturel qu'il en disposât quand il en avait besoin. Il était exigeant comme personne ; cependant, contre lui on ne murmurait jamais, jamais ; ni ses matelots, ni ses soldats, ni même cette troupe étrange de « Zéphirs, » d'Arabes, d'Annamites, qu'il commandait aussi.

« Oh ! cette île Formose !... Qui osera raconter les choses épiques qu'on y a faites, écrire le long martyrologe de ceux qui y sont morts ?... Cela se passait au milieu de tous les genres de souffrances : des tempêtes, des froids, des chaleurs, des misères, des dyssenteries, des fièvres. Cependant ils ne murmuraient pas, ces hommes ; quelquefois ils n'avaient pas mangé, pas dormi ; après quelques terribles corvées sous les balles chinoises, ils rentraient épuisés, leurs pauvres vêtements trempés par l'éternelle pluie de Kelung ; — et lui brusquement, parce qu'il le fallait, leur donnait l'ordre de repartir. Eh bien ! ils se raidissaient pour lui obéir et marcher ; ensuite ils tombaient ; — et pour une cause stérile, — tandis que la France, occupée de ses toutes petites querelles d'élections et de ménage, tournait à peine des yeux distraits pour les regarder mourir.

« A part les familles de marins, qui donc, dans notre pays, empêchait-elle de dormir ou de s'amuser, cette pauvre glorieuse escadre de Formose ?...

« Dans les heures d'anxiété (et elles revenaient souvent), au milieu des engagements qui semblaient douteux, dès qu'on le voyait paraître, lui, l'amiral, ou seulement son pavillon : « Ah ! le voilà, c'est

tout ce qu'il faut alors; ça finira bien puisqu'il arrive! » En effet, cela finissait bien toujours; cela finissait de la manière précise que lui tout seul, très caché dans ses projets, avait arrangée et prévue.

« Je ne crois pas que chez nos ennemis d'Europe, *il y ait un chef d'escadre qui lui soit égal ou seulement comparable;* peut-être aurait-il fallu le garder précieusement pour quelque grande lutte nationale, au lieu de le laisser ici s'user et mourir. »

Aucune page, mes enfants, aucune page écrite à la mémoire du grand homme, ne vaudra ces lignes jaillies du cœur d'un marin qui avait vu son commandant à l'œuvre. Heureux les chefs dont les subordonnés peuvent ainsi faire l'éloge! plus heureuses les nations qui peuvent compter de pareils défenseurs! Leur sort est d'autant plus à plaindre quand elles viennent à les perdre!...

II

C'est Abbeville, mes enfants, qui eut l'honneur de donner le jour à ce marin dont le nom est désormais immortel. Né d'une famille de commerçants honorables, Anatole Courbet, qui avait reçu du ciel les dons les plus précieux du cœur, de l'intelligence et de l'esprit, était l'idole de sa famille et subit les inconvénients d'une éducation trop peu sévère.

Ayant perdu ses parents de très bonne heure, il fut élevé par un frère et une sœur aînés. Mais

l'affection d'un frère, la tendresse d'une sœur, quelque précieuses qu'elles soient, remplacent difficilement l'autorité paternelle; Anatole s'en ressentit, et au collège il songea plus aux jeux qu'aux travaux de son âge.

Peu ardent à l'étude, il éprouvait encore moins de sympathie pour la discipline, et celui qui devait faire un jour de l'obéissance la règle inflexible de sa vie, donna mille peines aux premiers maîtres chargés d'assouplir sa nature rêveuse et indépendante. En vain lui montrait-on sur tous les tableaux d'honneur et les palmarès de la maison le nom de son frère aîné, Anatole restait indifférent et se laissait sans regrets dépasser par des camarades plus laborieux. Un moment, sa résistance inspira même quelque danger à ses professeurs : dans le pupitre de l'écolier, on surprit les statuts d'une « confrérie de réfractaires » qui avaient été dressés par le futur amiral. On n'y recevait comme membres que les élèves ayant encouru au moins deux punitions par semaine. L'élévation du grade devait se mesurer au degré de l'indocilité, et le président se réservait le privilège de porter l'indiscipline à sa perfection.

A la suite de cette découverte, le jeune Courbet fut-il soumis à un régime plus sévère, je l'ignore, mes enfants, mais il est certain que les murailles de l'ancienne abbaye qui servait de collège lui parurent trop froides et trop austères, et il rêva de grand air et de liberté.

Il avait rencontré dans sa famille un voyageur de commerce, gai et jovial causeur, qui raconta devant lui les divertissements parisiens à l'époque du carna-

val, et surtout la fameuse promenade du bœuf gras.

Anatole, émerveillé, faisait mille questions auxquelles répondait complaisamment le narrateur, amusé de l'attention du jeune écolier, qu'il acheva d'éblouir en faisant passer devant ses yeux les mascarades insensées et les chars multicolores qui soulevaient les acclamations de la foule.

L'imagination de l'enfant s'éveilla et il résolut d'aller à Paris voir le cortège du bœuf gras. Comment s'y prendrait-il?... il l'ignorait encore; mais il lui restait plusieurs semaines pour combiner son plan.

A la veille du carnaval, Anatole, tranquillement, les mains dans les poches, se glisse par la porte entr'ouverte, au milieu de la récréation, et prend la clef des champs. Sans se presser, comme s'il faisait la chose la plus naturelle du monde, il se dirige vers l'endroit où doit passer la diligence de Paris à Boulogne.

Il interpelle le conducteur et lui demande de vouloir bien l'emmener à Paris, car, avec l'assentiment de ses parents, il y va passer les fêtes du carnaval. Son oncle l'attend là-bas; à l'arrivée de la voiture il paiera la place.

Le conducteur qui connaissait la famille Courbet, n'hésita pas un instant; il accepta le jeune voyageur et eut pour lui une foule d'attentions durant le trajet; mais à Paris, personne ne se trouvait naturellement à l'arrivée de la voiture.

Anatole, continuant son rôle, simula un tel étonnement et un si grand ennui que le brave homme accepta de le conduire chez ses parents. Ceux-ci

accueillirent le nouvel arrivant par des transports de joie... sans plus d'explication.

Le tour était joué, Anatole était à Paris...

Mais au bout de quelques heures, quand on voulut sortir, la tante demanda au voyageur revêtu encore de son costume de tous les jours, s'il n'avait pas apporté d'autres vêtements et s'il n'avait pas de bagages.

« — Oh ! si, ma tante, reprend Anatole sans se déconcerter ; mais ils arriveront demain ; mon vêtement neuf n'était pas terminé, ma mère le fera partir ce soir, et j'ai mis ma blouse par précaution. »

Mais le lendemain, la malle ne paraissait pas davantage ; on était au dimanche gras et les mascarades commençaient.

La tante dut donner à Anatole les habits de l'un de ses fils pour l'emmener voir le cortège si impatiemment attendu.

Mais pendant que l'enfant enthousiasmé assiste au défilé du bœuf gras, ses maîtres et ses parents inquiets se demandent ce qu'est devenu le fugitif.

On passe en vaines recherches toute une nuit d'angoisses, quand le lendemain le conducteur de la diligence arrive gaiement dire que le « petit » a fait bon voyage...

Tout s'explique et bien vite une lettre part pour Paris réclamant le renvoi immédiat du jeune vagabond.

Celui-ci reprend le chemin d'Abbeville, mais il a perdu sa belle assurance. Il songe à la réception qui l'attend.

On arrive à la maison, le soir, très tard ; personne

n'est là pour le recevoir et il regagne sa chambre de plus en plus triste et inquiet.

Le lendemain est le jour des explications redoutées : mais son frère garde tout son sang-froid;



L'amiral Courbet.

sans violence aucune, mais d'un ton sévère, il lui dit :

« — Anatole, tu dois comprendre facilement le chagrin que tu nous as fait à tous. Le supérieur du collège refuse de te recevoir. Que faire de toi ?... Notre situation de fortune ne nous permet pas de te laisser vivre sans rien faire, et comme tu ne veux

pas travailler au collège, nous avons décidé que tu prendrais un état manuel ; c'est à toi de choisir un métier, réfléchis, et dans quinze jours, tu entreras en apprentissage. »

L'enfant, qui malheureusement n'était pas habitué à ce langage sévère, sent gronder chez lui une sourde révolte, et de dépit il répond :

« — Soit, je me ferai cordonnier.

« — C'est bon, reprend le frère avec le même calme, tu n'as qu'à choisir le maître chez qui tu veux entrer, » et il laisse Anatole à ses réflexions.

Resté seul, l'enfant songe à sa sœur et à son frère, il comprend leur douleur et sent tout l'odieux de sa conduite : la générosité de son cœur se réveille, les larmes lui montent aux yeux et le repentir entre dans son âme avec le désir de changer de conduite.

Quand son frère se présente pour lui demander s'il est enfin décidé :

« — Oui, répond-il, en se jetant à son cou, décidé à vous rendre heureux et à travailler, car je veux entrer à l'Ecole polytechnique. »

Son frère le regarde et a de la peine à dissimuler sa joie, cependant sans se départir de son rôle il reprend :

« — Ta détermination est grave, elle demande de ta part beaucoup de réflexion. Si tu es résolu à travailler sérieusement, je consens encore à faire l'essai d'une année de collège, mais remarque bien, j'y mets la condition expresse que tu seras toujours le premier de ta classe. Réfléchis et vois si tu peux accepter..... »

C'était beaucoup demander d'un écolier remarqué

jusqu'alors par sa paresse et son indiscipline, mais les qualités de son cœur et de son esprit étaient à la hauteur de ces exigences.

Le lendemain, Anatole prenait par écrit l'engagement de ne pas perdre un seul instant de l'année d'épreuve qui lui était accordée.

Il faut habituellement, mes enfants, se méfier des belles promesses des paresseux; mais Anatole Courbet avait du cœur : il rentra de nouveau au collège et à partir de cet instant, sa vie d'écolier devint laborieuse et réfléchie.

Répondant au désir de son frère, il tint toujours le premier rang, et quand vint l'époque des examens, il les passa brillamment.

Il entra à l'Ecole polytechnique dans les premiers et prit de suite une place brillante au milieu de cette jeunesse d'élite à laquelle la France doit tant d'hommes remarquables et qui compte dans son histoire de si glorieuses pages.

III

Ainsi, mes enfants, une résolution sérieuse, un effort de volonté énergique avaient suffi pour transformer ce jeune homme plein d'avenir et d'espérances, qui par sa légèreté naturelle avait compromis ses premières années.

La passion du travail, des aptitudes extraordi-

naires pour la marine en firent un de nos plus brillants officiers. Quand la France inaugura sa campagne de l'Annam et du Tonkin, c'est à Courbet qu'elle confia la tâche de faire respecter son drapeau par les Pavillons Noirs.

L'amiral se montra à la hauteur de sa mission : par l'ascendant qu'il exerçait sur ses troupes, la précision de ses calculs, sa ponctualité et sa présence d'esprit pour tous les détails, il accomplit des prodiges d'audace et cette campagne mal engagée, qui aurait pu devenir une terrible aventure, devint pour lui l'occasion de victoires constantes.

C'est que cet homme, mes enfants, avait un secret : avec le génie de la mer, le ciel lui avait donné la force de caractère et la foi qui engendre l'héroïsme.

Si, au collège, Anatole Courbet n'avait pas laissé la réputation d'un élève studieux et discipliné, il avait dévoilé le trésor d'une piété tendre et solide à la fois. Dans ses études, au cours de ses voyages, cette foi vive ne l'avait jamais abandonné. Pendant les traversées, aux heures terrifiantes de la tempête, ou dans le combat sous le feu de l'ennemi, on le voyait rouler entre ses doigts un objet brillant : c'était une médaille de la Sainte Vierge que sa sœur lui avait donnée.

Les sentiments de Courbet étaient bien connus dans son entourage, et il ne se mettait nullement en peine de les dissimuler. Un jour plusieurs officiers discutaient devant lui la question romaine : l'un d'eux soutenait qu'un Français ne devait jamais hésiter à se ranger du côté de l'Empereur contre le Pape.

Courbet releva le propos par cette vive riposte :

« — Halte-là ! je proteste. En fait de patriotisme, je sais ce que je dois à l'Empereur. Je lui dois mon sang, et je suis prêt comme vous à lui en sacrifier la dernière goutte. Mais au-delà, mais pour le reste, pour mes principes et mes convictions, pour mes sympathies, pour les choses de l'âme et de l'esprit, pour le domaine intérieur, en un mot, halte-là ! vous dis-je. Aucun pouvoir humain n'a le droit d'y entrer. »

Devant une telle déclaration de principes, l'interlocuteur dut céder.

L'indépendance de Courbet était du reste bien connue de tous ses collègues. Maintes fois on lui avait entendu dire :

« — Un commandement, oui, je serais heureux de l'accepter, mais le poursuivre, jamais... Qu'on ne parle pas pour moi, qu'on ne plaide pas ma cause. Je serais désolé d'être rangé, par des protections étrangères, dans la catégorie des officiers qui n'ont même pas besoin de semer pour récolter, catégorie que je hais et méprise... Il est un âge où, pour le soldat comme pour le marin, le caractère est les neuf dixièmes de l'homme. »

Ils se font rares aujourd'hui, mes enfants, ceux qui apportent dans la poursuite de leur avancement un tel désintéressement ; la faveur devient à l'ordre du jour. Courbet la détestait et cependant comme ce marin aimait sa carrière d'officier !...

On peut dire qu'il lui avait tout sacrifié : la santé, les joies de la famille et même les jouissances les plus légitimes du cœur. Ses amis avaient préparé

pour lui une union qui réunissait toutes les garanties d'un bonheur durable ; il n'y avait pour atteindre le but qu'une condition, celle de ne pas embarquer trop loin de la France. Sitôt qu'il la connut, Courbet s'écria :

« — Non, jamais je n'abandonnerai ma carrière !... »

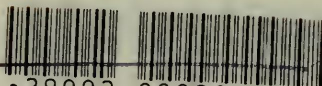
Et plus tard, faisant allusion à ce projet de riche mariage, il disait :

« — On m'a proposé un sac et même un gros sac ; j'en ai fait rapidement le tour, et j'ai repris la mer. »

Tels furent, mes enfants, le caractère et la vie de cet homme qui ne connut que le devoir laborieusement et silencieusement accompli. Le devoir : c'est pour lui qu'il a sacrifié son existence et c'est pour lui qu'il est mort au milieu de ces climats meurtriers des mers de Chine, donnant à tous l'exemple du courage et de l'énergie désintéressée.

TABLE DES MATIÈRES

Abbeville. — Imprimerie C. Paillart.



a39003 002822897b

